



HAL
open science

Charles Nodier, Contes satiriques (préface et notes critiques)

Charles Nodier, Christine Marcandier

► **To cite this version:**

Christine Marcandier (Dir.). Charles Nodier, Contes satiriques (préface et notes critiques). 2001.
hal-01719162

HAL Id: hal-01719162

<https://hal.science/hal-01719162>

Submitted on 28 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Charles Nodier

Contes satiriques

édition de Christine Marcandier-Colard

La Chasse au

CHARLES NODIER

CONTES SATIRIQUES

HURLUBLEU

LÉVIATHAN LE LONG

ZÉROTHOCTRO-SCHAH

*VOYAGE PITTORESQUE ET INDUSTRIEL DANS LE PARAGUAY-ROUX
ET LA PALINGÉNÉSIE AUSTRALE*

EDITION DE CHRISTINE MARCANDIER-COLARD

Christine Marcandier-Colard est maître de conférences à l'Université Aix-Marseille 1. Spécialiste du romantisme, elle a notamment publié *Crimes de sang et scènes capitales, essai sur l'esthétique romantique de la violence* aux Presses Universitaires de France (1998).

ISBN : 2-914015-07-0
© La chasse au snark, 2001
27 rue de Verdun 77440 Jaignes
lachasseausnark@yahoo.com

Préface

J'ai vécu obscur, solitaire, inoccupé, indifférent aux mouvements passionnés de la société, et même aux recherches curieuses de la science, depuis le jour inexorable où, en jetant un regard de désespoir sur la destination de l'homme, je me suis aperçu qu'elle était imparfaite ou fautive, et qu'elle trompait toutes les conjectures que j'avais formées, plus jeune, sur la merveilleuse harmonie de la création.

Je me suis retiré alors du milieu de ces débats inutiles qui occupent douloureusement une fourmilière d'êtres inachevés et déçus.

[...] J'ai compris que la vie de dérision et d'erreur que nous traînons sur la terre, et qui ne paraîtrait autrement que le jeu ironique d'un mauvais esprit, était au contraire tout ce qu'elle doit être dans le système toujours vivant et toujours progressif d'une création qui se continue.

C. Nodier, *De la palingénésie humaine et de la résurrection*¹.

Charles Nodier a toujours refusé de se proclamer « thaumaturge », « prophète », « philosophe » ou même « pen-

1. In *Réveries*, Paris, Plasma, « Les Feuilles vives », 1979, pp. 215-216. Jean Larat a ainsi montré que « lassé lui-même des illusions changeantes qui l'ont bercé, [Nodier] ne se contente pas de vivre dans le passé, il raille ceux qui passent par ses anciens travers » (*Tradition et exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée, tome XI, 1923, p. 313). Nodier serait ainsi un utopiste repenté, ayant cru aux sciences, à la langue universelle, au progrès et dénonçant les erreurs de son siècle qui l'ont un moment tenté.

seur »¹. Bibliophile et érudit, auteur de dictionnaires, de bibliographies et d'essais, il se méfie pourtant des projets littéraires ou scientifiques se donnant valeur de bible, de référence ou de « *compendium universale* » et préfère emprunter la voie — oblique et « capricante » — de « l'excursion scientifique »², comme dans les quatre contes déroutants rassemblés ici : *Hurlubleu*, *Léviathan le Long*, *Zérothoctro-Schah* et le *Voyage industriel et pittoresque dans le Paraguay-Roux*.

En héritier de Voltaire dont il loue les « charmants voyageurs fantastiques, Micromégas et l'homme de Sirius, dans une de ses plus étincelantes bluette »³, Nodier entraîne en effet ses lecteurs dans d'étranges détours géographiques (terrestres, aquatiques et aériens) comme philosophiques, à la suite de Berniquet, le personnage principal et dénué de « sens commun » des trois premiers contes, ou de Kaout'Chouk, « petit manant Chinois [...] qui en savait aussi long qu'il était gros »⁴, venu parfaire son éducation à Paris. Mais que penser de tels guides, dont les noms soulignent le caractère loufoque, d'un voyage commencé « le 31 février 1831 (style chinois) »⁵ ou d'une histoire progressive prenant la forme originale sinon farfelue d'« une trilogie en quatre parties » ?⁶

« Bluette » : ce terme par lequel Nodier définit les contes voltairiens pourrait s'appliquer à ses propres productions de

1. *De la palingénésie humaine et de la résurrection*, op. cit., p. 217.

2. *Hurlubleu*, pp. 41, 51 et 59.

3. *De la palingénésie humaine et de la résurrection*, op. cit., p. 228.

4. Ce personnage, héros du dernier conte, est évoqué dès *Hurlubleu*, p. 37.

5. *Voyage pittoresque et industriel*, p. 123.

6. *Hurlubleu*, p. 66.

« dériseur sensé »¹ — c'est-à-dire ayant « le bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un esprit judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains » — tant ils sont, eux aussi, des étincelles, aux traits vifs et légers, de petits badinages spirituels, des « rogatons », comme le disait Voltaire lui-même de ses œuvres sans conséquence apparente et d'autant plus corrosives. Nodier se joue en effet de paradoxes constants : critiquant la science — dont « le but principal » est « comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique »² —, il truffe ses textes de noms de savants (Edwards, Adrien Mélius d'Alcmær, Jal...) ou de références aux grandes inventions (le thermomètre de Fahrenheit, le télescope de Herschel, la lunette achromatique et autre bouteille de Leyde). Se moquant de la littérature dont il exhibe les artifices, à la manière de Sterne ou de Diderot, tout au long de « cet interminable récit » que ne cessent d'interrompre les questions ou les bâillements d'un grand Manifafa lassé d'« en avaler de toutes les couleurs »³,

1. Nodier définit ainsi, dans le *Voyage pittoresque et industriel*, l'auteur qui manque cruellement à la littérature de son temps. Pierre-Georges Castex, dans une excellente édition — aujourd'hui épuisée — des *Contes*, reprend ces termes pour qualifier le cycle satirique de l'auteur [Paris, Garnier, 1961, pp. 399 à 462].

2. *Voyage pittoresque et industriel*, p. 124. Dès le premier conte, le grand Manifafa s'écrie : « vous voilà déjà parvenus au point suprême de la science, qui consiste à ne plus s'entendre ? » (*Hurlublu*, p. 37).

3. En ce sens, l'interlocuteur de Berniquet est aussi une figure de lecteur. Il interrompt, cherche à comprendre, exprime ses lassitudes. Introduisant aux digressions et manœuvres dilatoires du conte, le récit commence par l'intervention du Manifafa, donc par une interruption. Nodier est ici l'héritier de Diderot, explicitant ses

Nodier ponctue son texte de citations avouées, de pastiches, de noms d'auteurs. Ironisant sur l'érudition, il ne cesse pourtant de faire référence à des autorités souvent avérées parfois inventées, à des productions réelles ou imaginaires, le tout dans un vocabulaire riche en archaïsmes, néologismes ou latinismes. Réfractaire aux faux progrès, il dénonce péle-mêle les caisses d'Épargne, les académies, l'imprimerie, Babel et les « députés d'élite de la propagande universelle ». Enfin, à rebours de ses essais, logiques et sérieux, c'est ici sous l'apparence d'un récit décousu et fragmentaire, d'un voyage exotique et excentrique, que Nodier démonte avec force les croyances illusives de son siècle : l'homme n'est pas perfectible, le monde qui lui est contemporain ne peut faire « envie à l'utopie de Morus et à la république idéale du plus sage des élèves de Socrate »¹, les sciences ne sont pas les clés du savoir et du progrès universels car l'homme « a dévoré inutilement le fruit de la science »². Délire et sagesse, légèreté et critique, dérision et logique, fiction et réflexion, ces paradoxes (dés)articulent les quatre récits de Nodier.

Il n'est donc pas certain, contrairement aux affirmations de l'auteur, que « prendre le chemin excentrique » soit « infiniment plus commode » : comment ne pas être dérouté,

principes narratifs dans l'*Introduction de Ceci n'est pas un conte* (1773) : « lorsqu'on fait un conte à quelqu'un qui l'écoute, et pour peu que le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu quelquefois par son auditeur. Voilà pourquoi j'ai introduit dans le livre qu'on va lire, et qui n'est pas un conte, ou qui est un mauvais conte, si vous vous en doutez, un personnage qui fasse à peu près le rôle du lecteur ; et je commence » (*Œuvres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1951, p. 753).

1. *De la palingénésie humaine et de la résurrection*, *op. cit.*, p. 227.

2. *Ibid.*, p. 226.

comme l'est souvent le grand Manfafa, par « l'intéressante narration du loustic » ?¹ Comment ne pas être quelquefois « impatienté », parfois endormi, souvent diverti ? Comment ne pas d'exclamer comme lui : « que la sainte chauve-souris m'offus : à perpétuité de ses ailes ténébreuses [...] si j'en ai compris un traître mot ! » ou « qui a jamais entendu parler d'un animal de ce nom » ?² Quel est donc le projet étrange de Nodier lorsqu'il publie, dans les années 1830-1836, ce « nouveau genre de composition » ?³

•

1. *Léviathan, le Long*, p. 82.

2. *Hurlul leu*, pp. 37-38.

3. *Hurlul leu*, p. 66.

DES RÉCITS EXCENTRIQUES,
À « L'ALLURE CAPRICANTE ET SACCADÉE »¹.

J'entends ici par un livre *excentrique* un livre qui est fait hors de toutes les règles communes de la composition et du style, et dont il est impossible ou très difficile de deviner le but quand il est arrivé par hasard que l'auteur eût un but en l'écrivant [...]. Les livres *excentriques* [...] sont des livres qui ont été composés par des fous, du droit commun qu'ont tous les hommes d'écrire et d'imprimer et il n'y a guère de génération littéraire qui n'en offre quelques exemples. Leur collection formerait une bibliothèque spéciale assez étendue que je ne recommande à personne, mais qui me paraît susceptible de fournir un chapitre amusant et curieux à l'histoire critique des productions de l'esprit.

• *Bibliographie des fous, De quelques livres excentriques* •²

Le héros des contes satiriques se nomme Berniquet. Cet « ingénu » — dont on apprend certes au détour d'une phrase qu'il est « bien fait »³ ou qu'il « tenait à l'homme par quelques faiblesses d'organisation »⁴ mais dont l'auteur ne nous dresse aucun portrait —, lancé à la recherche de l'homme parfait en un voyage de plus de dix mille ans, reste une pure fiction et presque un héros de bande-dessinée. Nouveau Candide, il passe par les aventures les plus incroyables, tombe la tête la première depuis les nuages⁵, fait plusieurs

1. *Ibid.*, p. 41.

2. Article paru dans le *Bulletin du Bibliophile*, supplément aux n° 21 et 23, novembre 1835, Paris, Techener, pp. 19 et 20.

3. *Hurlublu*, p. 64.

4. *Léviathan le Long*, p. 90.

5. « Je ne te crois pas homme à te désister de l'habitude de tomber la tête la première, comme l'exigerait la variété de ton récit.

chutes fatales pour le commun des mortels mais ressuscite toujours, survivant, dans le seul premier conte, à l'explosion d'un bateau à vapeur, à l'éruption d'un volcan, à la chute d'aréolithes ou à l'incendie d'un ballon ! Nodier subvertit donc à travers Berniquet tous les modes de vraisemblance pouvant présider à la construction d'un personnage, il est un simple prétexte, un fil narratif, une voix. Quant à son interlocuteur, le divin Manifafa d'Hurlubièrre, son rôle se limite à poser des questions, souligner les paradoxes, commenter l'avancée du récit ou ses retardements. Nodier se révèle « insouciant » face à ses personnages, les représentant dans des postures peu dignes : Hurlubleu meurt sans enfants, « à force de rire » — Nodier mettant au défi la critique de « prouver le contraire » ! —, et une statue glorifie Berniquet « en pet-en-l'air, en bonnet de nuit et en pantoufles » !¹

Cette absence de vraisemblance, de causalité ou de logique se retrouve dans la narration, sorte de « rêve cornu »² : les questions/réponses se succèdent, mais rien ne vient éclairer leur signification. Les événements s'emboîtent, un rythme leur est conféré par la relance d'images et par une alternance de veille et de sommeil. De même que l'histoire ne commence pas de manière logique — par une introduction qui serait une exposition des faits comme des personnages³,

— Je supplie Votre Majesté de se rappeler, reprit Berniquet, que je suis tombé par les pieds dans la fondrière ;

— Il est ma foi vrai, loustic, répliqua Hurlubleu, et j'en ai eu quelquefois un certain regret ; car si tu avais trouvé le tuf avec la tête, je me flatte que nous serions déjà quittes de l'histoire de tes voyages » (*Ibid.*, p. 89).

1. *Ibid.*, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 90.

3. Le premier conte commence en effet par une exclamation presque injurieuse (« que le diable vous emporte ! »), manière

le lecteur entrant de fait dans une histoire déjà commencée, dans laquelle Nodier l'oblige à pénétrer, à la manière de Berniquet dans le royaume d'Hurlublu, « comme une bombe », « en boulet ramé » —, il n'est aucune clôture narrative, aucun dénouement. La seule cohérence narrative perceptible est celle du caprice, que Nodier définit lui-même comme la « figure ingénieuse et pittoresque de la liberté pétulante »¹.

Nulle trace dans ces textes d'une quelconque *captatio benevolentiae*, d'un contrat de lisibilité entre le narrateur et le lecteur. Ce dernier est malmené, invité à un voyage éprouvant et paradoxal, mouvementé et saccadé, en dehors du sens commun. L'enchaînement des épisodes est parfois événementiel (suivant de manière feuilletonesque la recherche de l'homme parfait par Berniquet) mais le plus souvent tout procède d'associations de mots ou d'images. La construction du récit se fait ainsi plutôt par juxtapositions et emboîtements. La dynamique narrative refuse donc les principes de la recherche scientifique — objet de la critique la plus virulente — qui procéderait de manière linéaire et par approfondissement. Même lorsque le récit est « composé », « organisé » par des parties et des titres (c'est le cas de *Zerthoctro-schah* : hypotase, proscène, oramie, antistrophe), la netteté affichée, revendiquée ne débouche sur aucune cohérence réelle. Ces structures sont des étendards ironiques, mettant en valeur la déroute du sens. Nodier ne cède jamais à la clarté.

paradoxe d'inviter le lecteur au voyage en le congédiant. Le récit excentrique est un dé-port, et cette malédiction initiale une réelle entrée en matière dans l'emportement délirant des contes.

1. *Miscellanées, Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature, in Rêveries, op. cit.*, p. 29.

Cette composition rhapsodique se veut de fait à l'image d'un monde instable et chaotique, contrairement à ce que la science — achevant la perturbation du sens par son usage « des synonymes baroques et des argots impénétrables »¹ — voudrait nous faire croire. Le contre-discours, appuyé sur une forme anti-romanesque, appartient au « délire romantique », remarquablement défini par Pierre-André Rieben comme un « moment critique de subversion des pratiques discursives dominantes »².

•

« DES EFFORTS D'ESPRIT QUI ME RÉVEILLENT »³

L'excentricité à l'œuvre dans ces contes satiriques de Nodier repose sur le rêve, le délire, l'absurde, le non-sens. Elle est un déplacement — une « excursion » —, s'apparentant de fait aux thèmes chers à l'auteur, du fantastique à la folie. Ce désordre, qui signe la dérision, est aussi l'instrument d'une critique, dans un double mouvement simultané, moins paradoxal qu'il n'y paraît, de déconstruction et de création. En interrogeant les sens, les unités, narratologiques comme logiques, en explorant les espaces géographiques et temporels comme les possibles de l'imaginaire et du langage, Nodier fait entrer la littérature dans l'ère du soupçon, sonde les limites de la connaissance mais aussi de la communication. Les récits romantiques du délire introduisent une ambiguïté fondamen-

1. *Zérothoctro-Schah*, p. 104.

2. P.-A. Rieben, *Délires romantiques*, Paris, José Corti, 1989, p. 227.

3. *Hurlublu*, p. 40.

tale dans l'échange verbal, dont la marque la plus apparente est la fragmentation, l'hétérogénéité. Comme l'écrit Pierre-André Rieben, « le délire est [...] la marque d'une rupture avec l'ordre établi, il signale le moment où s'opère une divergence délibérée par rapport à ce dernier ». En ce sens, on peut définir à sa suite le romantisme comme « un mouvement littéraire et esthétique [...] fasciné par la dérive des signes » et le héros romantique — ici Berniquet tel qu'il nous apparaît et non tel qu'il se représente lui-même en apôtre de la perfectibilité — comme un individu irréductiblement singulier, « délirant », mettant les codes en crise, les subvertissant¹.

Les analyses de P.-A. Rieben portent principalement sur *Smarra* (1821), célèbre conte de Nodier mettant en scène l'hallucination, la folie et le cauchemar. Mais cet effet d'étrangeté semble d'autant plus intéressant à analyser lorsqu'il s'opère dans les contes satiriques ou *L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux* (1830) car il n'obéit plus alors à la logique de dérèglement intrinsèque au genre fantastique mais se voit lié à une réelle intention de déconstruction de la logique. Le délire, dans son sens non fantastique mais étymologique (« sortir du sillon »), est une expérience spécifique, permettant à Nodier de s'opposer au discours dominant de son siècle, rationaliste, érigeant en valeurs et normes fondamentales le progrès, la science, l'industrie...² Contre un monde figé par un langage jargonneux, des croyances normatives et paradoxalement illusoire, Nodier

1. P.-A. Rieben, *Délires romantiques*, op. cit., pp. 5 à 7.

2. « Je doute en vérité que les natures élevées s'accoutument du principe positif absurde que la société nous a fait » (préface des *Contes*, édition de Paris de 1832-1837, *Œuvres complètes* de Nodier, tome XI, *Contes en prose et en vers* in *Œuvres complètes*, tt. XI et XII, Genève, Slatkine Reprints, 1998, ij).

introduit une faille, un vertige, montrant qu'il n'est pas de plénitude entre le discours et le monde, que le progrès n'est pas une avancée, que la perfectibilité est une utopie dangereuse et la foi en la science une religion. C'est pourquoi Nodier associe de manière systématique dans ses contes la propagande universelle de perfectibilité et les académies (scientifiques ou littéraires), « une académie étant un corps essentiellement en dehors du mouvement du langage et du mouvement du pays, une institution que l'on aurait cru fondée par une habile prévision de Richelieu pour immobiliser l'esprit humain, pour pétrifier la parole, et qui représentait notre état littéraire, précisément comme la cour représentait notre état social »¹.

Critiques littéraire, sociale et politique sont donc intimement liées dans les contes. Il s'agit, pour la science à la recherche de « l'homme parfait », pour les académies comme pour le pouvoir politique, de fabriquer des marionnettes, à l'image du pantin de bois du *Voyage pittoresque et industriel*. Nodier, par la dérision, l'excentricité, remet le monde comme le langage en mouvement. Ainsi le récit excentrique n'est pas seulement l'expression d'une utopie, d'une uchronie ou même d'une perception insolite ou visionnaire du monde. Certes, les véhicules nautiques, aériens ou terrestres de Nodier annoncent d'une certaine manière les voyages de Jules Verne. Mais l'apparence ludique ne doit pas masquer la portée critique. Comme l'a analysé Bakhtine, la carnavalisation du monde — par le renversement, l'exagération, l'ironie, les alliances de mots ou les néologismes — est aussi une pratique subversive, politique, au sens plein du

1. Nodier, *Souvenirs et Portraits de la Révolution et de l'Empire*, Tallendier, 1988, coll. « In-Texte », t. I, pp. 171-172.

terme. L'éclatement des codes narratifs comme des structures phrastiques est le signe concret d'un refus du matérialisme et de la logique dominante. La polyphonie, les effets de liste, les errances et digressions, le caprice érigé en principe narratif, les situations grotesques, l'orientalisme de pacotille, les inventions scientifiques délirantes — comme l'huile « exquise » tirée des cailloux de Ténériffe ou les aérostats à la Cyrano de Bergerac — sont autant de manières d'explorer un nouvel imaginaire, bien moins loufoque que cynique. Comme l'écrit Rieben, « explorer cette région de l'imaginaire romantique, c'est approcher un des états limites de la littérature et la littérature comme expérience des limites »¹.

Nodier montre que le progrès érigé en norme, en croyance absolue, que ce soit par le saint-simonisme ou le positivisme, débouche sur un véritable délire, dont ses contes adoptent la forme pour mieux la subvertir² : la science pourrait tout expliquer, permettrait de tout saisir, d'accéder à une connaissance universelle comme à un homme parfait. Elle est surtout, selon Nodier, une forme de contrainte sociale et idéologique, mettant à mal et aplanissant toute singularité, sens probable d'un épisode symbolique de *Hurlublu* : Berniquet part avec ses compagnons pour un voyage d'« exploration de la surface entière du globe, avant d'en visiter les entrailles ». Mais l'itinéraire scientifique est à rebours de l'épopée d'Ulysse, par ailleurs explicitement convoquée comme référence à travers la mention de l'île de Calypso. Si *L'Odyssée* figurait un processus de singularisation (Ulysse se

1. P.-A. Rieben, *Délires romantiques*, op. cit., p. 15.

2. Nodier se dote d'une écriture qui puisse « retravailler les données réelles pour désigner ironiquement la fausseté du monde extérieur » (Hans Peter Lund, « La critique du siècle chez Nodier », *Revue romane de l'Université de Copenhague*, n° 13, 1978, p. 133).

retrouvant seul), l'épopée inversée, carnavalesque du bateau à vapeur *Le Progressif* concrétise le rejet de tout ce qui ne rentre pas dans le moule scientifique des « propagandistes de la perfectibilité » : « de huit cents personnes qui avaient composé l'équipage, nous ne restions que six ; mais par un effet tout particulier de la providentielle sagesse qui veille aux progrès de l'humanité, nous étions tous six les députés d'élite de la propagande universelle ». Contre cette uniformisation par la science, cette opacité du sens, Nodier prône la dérision, l'ironie touchant l'œuvre littéraire elle-même, prenant la forme d'un jeu dont le lecteur est le réel comparse. Daniel Sangsue l'a montré, « le récit parodique met le lecteur au travail »¹, c'est à lui de démêler un sens dans le bric à brac narratif, thématique et érudit mis en scène par les contes, de s'orienter, entre égarement et complicité, de mettre à l'épreuve sa propre érudition. Si les contes mettent en abyme l'acte d'écrire ou de publier, ils sont aussi porteurs d'une réflexion en creux sur l'acte de lecture. Nodier suppose chez son lecteur – comme il le montre en particulier dans le *Voyage* où il se met en scène en tant que commentateur d'un livret, autrement dit auteur d'un compte-rendu de lecture – une réception active, réflexive, critique et non crédule ou passive.

1. D. Sangsue, *Le Récit excentrique*, Paris, José Corti, 1987, p. 100.

« A CAUSE DE MON ÉRUDITION POLYMATHIQUE, POLYTECHNIQUE
ET POLYGLOTTE »¹

Ce volume de contes « ne s'est donc formé que de lambeaux
égarés partout comme les feuilles volantes de la Sibylle »².

Par sa pratique constante de la réécriture, du pastiche, des emprunts soulignés (Homère, Rabelais, Swift, Voltaire, Mercier, Sterne), de la citation explicite ou voilée, par son usage outré de l'érudition³ ou par la forme même du conte jouant de formes convenues (conte oriental, roman d'apprentissage, récit de voyage, utopie, conversation...), Nodier tout à la fois s'adresse à un lecteur dupe et complice de la supercherie littéraire et se dénie le statut même d'auteur, au sens plein du terme. Il se met en scène dans ses contes, tour à tour auteur « insouciant » et besogneux : « moi qui écris péniblement ceci, d'après les manuscrits de Berniquet, trois heures du matin sonnait d'horloge en horloge, et à la mourante lueur d'une huile dont mon épicier réclame le prix [...] »⁴... Il pré-

1. *Hurlublu*, p. 36.

2. Préface des *Contes*, édition de Paris de 1832-1837, *Œuvres complètes de Nodier*, op. cit., iij.

3. « Lorsqu'il utilise le conte, [...] Nodier intègre son matériel érudit comme un élément nécessaire de la fiction », Didier Barrière, *Nodier, l'homme du livre : le rôle de la bibliophilie dans la littérature*, Bassac, Plein Chant, 1989, p. 115. Voir également Jean-Luc Steinmetz commentant *Le Roi de Bohême* : « Erudition et folie trament, puis détraquent ce récit pénelopéen qui décrit malignement l'une des tentations de l'écriture : celle d'échapper au sens uniforme » (« Nodier ou la vertu du dérisoire », *Quinzaine littéraire*, 1980, n° 322, p. 13).

4. *Léviathan le Long*, p. 93 et *Hurlublu*, p. 67.

voit la réception de son œuvre, à travers les remarques du grand Manifafa, interroge la forme même de l'objet-livre (sa reliure, son papier...), évoque journalistes et critiques. Ce faisant, il instaure une distance, dénonçant sans cesse l'illusion romanesque, jouant de l'art de tromper pour détromper. Comme l'a montré René Bourgeois¹, l'ironie est liée à l'esprit romantique, elle est une lutte contre l'esprit de sérieux de l'œuvre littéraire, invitant le lecteur à chercher la vérité et le sens sous l'illusion soulignée et dénoncée. Dans sa volonté de déconstruction des apparences, elle conserve un sérieux de surface, utilise la forme même qu'elle conteste et le vocabulaire qu'elle critique pour opérer un détachement face à l'absurdité du monde « comme il va » : « qu'importe, seigneur, où peut conduire un ballon quand on ignore où l'on va ? C'est le chemin que tiennent les savants, les empires et le monde »². L'ironie touche ainsi aussi bien la cohérence interne de l'œuvre que ses personnages, les événements narrés que la langue employée — ici le jargon scientifique comme le style romantique³ —, le livre comme son auteur (transcripteur des manuscrits de Berniquet ou commentateur affiché d'un « charmant livret exotique » dû à Kaout'tChouk et de fait plagiaire⁴). Nodier se livre dans ses contes à une vaste entreprise de démystification : le monde est un théâtre, ses person-

1. *L'Ironie romantique*, Presses Universitaires de Grenoble, 1974.

2. *Hurlublu*, p. 44.

3. « Nouvellement initié alors aux mystères de la langue romantique et de la littérature maritime, il en prodigue la terminologie avec toute la confiance d'un néophyte qui s'attache moins à la valeur des expressions qu'à leur effet » (*Voyage pittoresque et industriel*, p. 123).

4. Marie-Christine Pollet a montré dans un article récent (« Un plagiat méconnu de Charles Nodier : le Voyage dans le Paraguay-

nages sont des marionnettes, comme le montre la référence constante à la foire, aux tréteaux, aux automates.

Mais loin d'être un principe négatif ou le signe d'une mélancolie profonde¹, d'un dégoût du monde, l'ironie est chez Nodier un ressaisissement du sens, une reconstruction, par l'imaginaire, le délire, une échappée dans la fantaisie qui annonce parfois celle d'un Lewis Carroll. Le délire est aussi — contrairement aux plaintes appuyées de Nodier dans la trame même du récit² — un art, le signe d'une maîtrise narrative, la désinvolture et la gratuité sont un art. Comme l'écrit René Bourgeois, l'ironie est aussi pour Nodier une « expérience poétique »³, « le rêve devient monde, le monde devient rêve »⁴, en un mouvement — d'abord critique puis créateur — que l'auteur définit lui-même dans « l'avertissement » de ses *Souvenirs de jeunesse* à travers le portrait qu'il dresse de Maxime Odin :

Roux ») que le dernier conte du cycle du dériseur sensé est un texte de Henri Delmotte, publié en Belgique en 1835, bien avant la parution du texte de Nodier, en février 1836 dans la *Revue de Paris [Histoires littéraires]*, 2000, n° 1, pp. 77 à 83].

1. Nombre de critiques ont ainsi voulu lire dans le recours de Nodier au conte le signe de la mélancolie, une volonté de se libérer par la dérision d'une existence qui ne le satisfait plus.

2. Affirmations de labeur, de difficultés ou de modestie que l'on trouve dans nombre de romans du XVIII^e siècle mais aussi sous la plume de Nodier dans un de ses premiers textes, *Moi-Même* (1800) : « vous m'avez déjà entraîné dans des digressions si froides, si plates, si ridicules que j'en rougis presque... mais, j'avais prévenu mon monde... j'ai le caractère le plus intermittent, l'imagination la plus irrégulière... Et puis j'ai l'esprit faux, je disserte lourdement, j'écris mal... » (éd. de Daniel Sangsue, Paris, José Corti, collection romantique, n° 10, 1985, p.62).

3. *L'Ironie romantique*, *op. cit.*, p. 215.

4. *Ibid.*, p. 200.

Jeune, c'était un de ces hommes d'émotions [...] qui arrivent dépayés dans le monde, étrangers à la langue qu'on y parle, à la loi des nécessités qu'on y subit, à la destinée qu'on s'y fait ; et qui, après avoir inutilement prodigué autour d'eux les expansions d'une sensibilité crédule, finissent par se composer, bon gré mal gré, une espèce de solitude où ils emportent leurs illusions à défaut de réalités. L'état qui résulte de cette aberration volontaire est ce qu'on appelle la vie romanesque, et j'ai entendu souvent qu'elle n'est pas sans douceurs. Il a du moins cela d'avantageux qu'il se concilie à merveille avec l'indépendance, et qu'il peut se passer d'éléments extérieurs, ou plutôt que tout est bon pour lui en tenir lieu. L'imagination, condamnée à chercher incessamment le type qu'elle s'est formé, ne trouverait à la fin que du désespoir. Elle n'a qu'un moyen de le posséder dans toute sa perfection idéale, et ce moyen, qui serait trop commode si la nature l'avait mis à la portée de toutes les organisations, consiste à imprimer ce type de fantaisie au premier objet venu. Voilà un homme qui vous montre sa main pleine de sable, et qui vous dit : Qu'est-ce que cela ? — C'est du sable, répondez-vous. — Erreur grossière ! il y voit des rubis, des saphirs, des topazes, des émeraudes, et ce qu'il y voit y est réellement pour lui, parce qu'il regarde avec un prisme.¹

Et il revient au lecteur de se saisir à son tour de ce « prisme », de franchir la barrière des jeux de miroirs, d'accomplir ce dernier parcours, celui du ressaisissement après celui du détachement et de l'excursion. Ce voyage excentrique auquel Nodier nous invite est un changement de route, un égarement qui est aussi une séduction dans son sens étymologique (*se-ducere*, conduire vers soi), passant par un mouvement

1. C. Nodier, *Souvenirs de jeunesse, suivis de Mademoiselle de Marsan*, Paris, Aubier 1992, p. 33-34.

initial d'écart. Au lecteur de comprendre le réel sens de cette entreprise étrange et farfelue au premier abord, qui n'est certes pas destinée « aux consommateurs de livres, si multipliés de nos jours par les progrès de l'instruction »¹. Nodier n'a-t-il pas préfacé ses *Contes en vers et en prose* dans l'édition de ses *Œuvres complètes* (1832-1837) en n'en « recommandant la lecture à personne » ?² Nouvelle invitation paradoxale à la lecture, rappelant celle qui clôt *Moi-Même* : « Si cela ne vous intéresse pas, fermez le livre, faites-le dorer sur tranche, mettez-le dans votre bibliothèque à côté du fond du sac et ne le lisez plus. Mais cela vous intéressera, car mon livre doit intéresser tout le monde. Les joyeux y riront avec moi »³.

Christine MARCANDIER-COLARD⁴

1. *Voyage pittoresque et industriel*, p. 122.

2. Préface des *Contes*, édition de Paris de 1832-1837, *Œuvres complètes* de Nodier, *op. cit.*, ij.

3. Nodier, *Moi-Même*, *op. cit.*, p. 85.

4. À l'issue de cette préface, nous tenons à remercier tout particulièrement MM. Michel Crouzet et Jean-Luc Steinmetz, ainsi que M. Charles Delattre pour l'ensemble de ses traductions et références au domaine latin.

HURLUBLEU
GRAND MANIFABA D'HURLUBIERE¹
OU LA PERFECTIBILITÉ²

Histoire progressive³

1. Ce conte est d'abord paru dans *La Revue de Paris*, LIII, en août 1833. Les noms propres Hurlubleu, Hurlubièrre et Hurlu (capitale du royaume) évoquent automatiquement le mot *hurluberlu*. Nom d'un saint imaginaire chez Rabelais, grand modèle de Nodier, ce terme d'origine incertaine (sans doute formé sur *hurelu*, ébouriffé et *berlu*, qui a la berlu, excentrique) désigne une personne extravagante, qui a un comportement étrange. L'onomastique est l'indice souligné de l'ironie de Nodier ainsi que de l'extravagance de son conte. Nodier a par ailleurs insisté sur l'importance du titre : « pour être homme de lettres, en France, il faut avoir fait un *gros livre* [...] Or, un *livre*, c'est une idée, ou quelque chose qui y ressemble, ou quelque chose qui ne ressemble à rien, et dont le nom occupe, à titre courant, la marge supérieure d'un *in-octavo* de vingt-cinq feuilles. De ce qui est dessous, Dieu garde qui s'en soucie ! Dans un *livre*, vous avez deux choses : 1° le titre, qui doit être bref, substantiel, imposant, plein de je ne sais quel curieux mystère, comme l'étiquette

d'une boîte précieuse, et par exemple : DU GOÛT ; ou bien DE L'ESPRIT ; ou bien DE LA RAISON. 2° La matière, qui est tout ce qu'on veut, moyennant qu'elle réunisse les qualités propres et quidditatives de la matière, c'est-à-dire les dimensions de hauteur, de largeur et d'épaisseur dont se compose un honnête parallélépipède bien compact de papier imprimé. Après cela, si vous y trouvez de la raison, de l'esprit ou du goût, c'est tout bénéfique pour le lecteur. Nous n'en demandons pas tant. Le livre existe *in genere*, et nous avons, grâce au ciel, un auteur de plus » (*Miscellanées. Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature*, in *Réveries*, *op. cit.*, p. 23).

2. Cf. appendice.

3. *Léviathan le long* est doté du même sous-titre, désignant le caractère feuilletonnesque de ces contes et ironisant sur l'idée de progrès possible, même narratologique.

— Que le diable vous emporte ! s'écria le Manifafa.

— Le grand loustic¹ de votre sacré collègue des mataquins en est-il ? dit Berniquet².

— Non, Berniquet, reprit Hurlubleu. Je parlais à cette canaille de rois et d'empereurs qui m'assassinent tous les soirs de leurs salamalecs³, et qui usent à force de la caresser

1. Emprunté à l'allemand *lustig* (gai, joyeux), de même racine indo-européenne que le grec *lilaïomai* (Je désire vivement), le vieux slave *laska* (flatterie) ou le sanscrit *lasati* (il joue), le mot est introduit en français au XVIII^e siècle pour désigner d'abord le bouffon du régiment chargé de distraire les soldats ou le boute-en-train d'une caserne et, par extension, dès 1764, une personne ayant pour rôle d'amuser une société par ses plaisanteries, ses facéties. Ce terme n'est donc aucunement péjoratif au XIX^e siècle, contrairement à son usage actuel.

2. Le nom du personnage signe à lui seul le registre employé dans ce conte. *Bernique* est une interjection d'origine obscure, courante aux XVIII^e et XIX^e siècles, exprimant le désappointement. Il faut cependant souligner son origine commune avec le verbe *berner*, se moquer de quelqu'un, se jouer de lui, le tourner en ridicule.

3. Ce mot d'origine arabe (dérivé de la formule de salutation *as-salam alayk* signifiant « paix sur toi ») a d'abord le sens de grand salut à la turque, de révérence, avant de prendre, dès le milieu du XVII^e siècle, une connotation péjorative, qu'il a conservée, de politesses exagérées. Mais Nodier choisit ce terme pour l'exotisme de ses sonorités et de son origine. Il participe de la distanciation géographique et culturelle opérée dès l'incipit du conte.

de vils baisers la semelle de mes augustes pantoufles¹. Je t'aime, Berniquet ; je t'aime, grand loustic du sacré collègue des mataquins, parce que tu n'as pas le sens commun, et que tu ne manques point d'esprit sans qu'il y paraisse. Il faut même que j'aie fait une haute estime de ton mérite pour t'avoir conféré à la première vue une des plus éminentes dignités de mon empire, car je me souviens que tu tombas chez moi comme une bombe.

— Absolument, répondit Berniquet. J'arrivai en boulet ramé au pied du glorieux divan de votre incomparable Majesté, et le véhicule est encore là pour le dire, incrusté dans le marbre où elle daigne appuyer ses pieds sublimes, quand elle s'ennuie d'être couchée tout de son long.

— Tu ne dis pas tout, Berniquet ! Ton arrivée inopinée et même un peu brutale passa pour miraculeuse, parce qu'elle délivra le pays d'un schisme effrayant qui avait déjà coûté la vie à cent millions de mes sujets, et dont je ne me remets plus le motif. Charge mon calumet pour me rafraîchir les idées.

— Eternel et immuable Manifafa, continua Berniquet en bourrant la pipe de son maître avec toutes les pratiques du cérémonial usité dans ce noble office, les mataquins attachés au culte de la divine chauve-souris² dont votre dynastie impériale est descendue, et qui a l'infaillible complaisance de couvrir chaque nuit le soleil de ses ailes pour procurer à

1. Cf. Appendice.

2. La chauve-souris est souvent associée au rêve dans les écrits de Nodier. Ainsi, dans *Le Roi de Bohême*, Breloque déclare, en un portrait emblématique, qui pourrait être celui de Berniquet : « j'ai le pied droit appuyé sur la nacelle d'un aérostat, et le pied gauche sur la proue d'un bateau plongeur. [...] Une chauve-souris énorme bat de ses membranes, toute prête à se replier autour de son corps velu » (Paris, Plasma, 1979, pp. 83-84).

Votre Hautesse très parfaite et très adorée une fraîche obscurité favorable à son sommeil, s'étaient divisés en deux partis acharnés, commandés par deux loustics impitoyables, sur la question de savoir si la sacro-sainte chauve-souris était éclosée d'un œuf blanc, comme l'avance Bourbouraki, ou d'un œuf rouge, comme le soutient Barbaroko, les deux plus grands philosophes, savoir Bourbouraki et Barbaroko, qui aient jamais illuminé le monde et autres dépendances de l'empire d'Hurlubière des clartés de la science¹.

— Que me rappelles-tu ? répliqua le Manifafa en soupirant du profond de l'âme. Ce ne fut, pardieu, pas ma faute, si je ne pus accorder entre eux Bourbouraki et Barbaroko, ni ces damnés de loustics. J'avais inventé presque à moi tout seul dans le conseil de mes chibicous un système de conciliation par lequel

1. Ce passage évoque la fameuse « grande querelle dans Babylone », arbitrée par Zadig, « et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres : l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de Mithra que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit ». Zadig met également fin au « grand procès entre les mages blancs et les mages noirs » (*Zadig, histoire orientale* (1747) in Voltaire, *Contes et nouvelles*, Paris, Garnier, 1960, pp. 17-18). Il nous faut également renvoyer, dans l'œuvre même de Nodier, aux démêlés scientifiques sur le serin des Canaries aux plumes jaunes, vertes ou brunes dans *le Voyage pittoresque et industriel* ou à la « scabreuse controverse » sur le hanneton sacré dans *L'Histoire du Roi de Bohême* : Mistrigri, « mécanicien philosophe » de Tombouctou « s'était refusé à se prononcer dans la dangereuse question » qui divisait « deux factions religieuses ». « Il aimait mieux se condamner à l'exil que de décider si le hanneton sacré qui a fondé les îles de la mer, comme personne n'en doute, était mâle ou femelle. [...] Il savait à merveille que le grand hanneton est hermaphrodite, mais il ne le disait pas » (*op. cit.*, pp. 235 à 237).

on aurait reconnu à l'amiable que l'œuf de la divine chauve-souris était blanc en dehors et rouge en dedans, ou *vice versa*, car je n'aurais pas donné un poil de ma moustache pour le choix ; mais les mataquins rouges et les mataquins blancs n'en voulurent jamais passer par là, tant ils étaient obstinés et téméraires dans leurs résolutions ; de manière que la chienne de question serait encore en suspens, si tu n'étais descendu des nues fort à propos pour la résoudre.

— Je répondis ingénument à Votre Sérénissime Hautesse que les deux loustics en avaient menti, et je prouvai par raison démonstrative que le tétrapode céleste ne pouvait être sorti d'un œuf blanc, comme il ne pouvait être sorti d'un œuf rouge, puisqu'il était de sa nature vivipare, mammifère et anthropomorphe, ni plus ni moins qu'un mataquin ; sur quoi Votre Sérénissime Hautesse se hâta dans sa souveraine bonté de faire couper la tête aux deux loustics et à tous les chibicous, au grand contentement de son peuple qui en fit des feux de joie par toute la terre.

— Ce mémorable événement fut consigné en lettres d'or dans les annales de mon règne, avec l'ordonnance par laquelle je te nommais grand loustic. Tu vois que je m'en suis souvenu tout de suite ; mais vivipare, mammifère et anthropomorphe, où diable étais-tu allé prendre ces fariboles ?

— Je le savais abstractivement, en qualité de docteur juré de toutes doctrines infuses et de propagateur encyclique¹ du

1. « Encyclique » est attesté en tant qu'adjectif. Le nom commun désigne une circulaire envoyée par le Pape aux évêques pour rappeler la doctrine de l'Église sur un point d'actualité. L'association de la science, de la philosophie et du vocabulaire religieux est systématique dans les répliques de Berniquet et vient souligner les effets parodiques du conte. Comme le déclare Breloque dans le chapitre *Mystification du Roi de Bohême*, « n'est-ce que cela [...], et suffit-il

monopole perfectionnel *in omni re scibili*¹ ; mais ceci appartient à une histoire trop longue pour qu'il me soit permis d'en occuper les loisirs précieux du grand, du très grand, de l'infinitement grand Manifafa.

— Dis-moi ton histoire, Berniquet. Si elle est longue et ennuyeuse, tant mieux. Je n'aime que les histoires qui m'endorment ; mais tiens-moi quitte surtout de la moitié de tes formules d'obéissance et de respect. Ce que je suis au-dessus de toi, pauvre poussière de mes pieds, est une chose trop bien convenue entre nous pour que je l'oublie. De peur d'en perdre l'habitude, appelle-moi seulement de temps à autre : Divin Manifafa ! Rien de plus, Berniquet. C'est court, c'est vrai, c'est clair ; et quand je fume, les jambes commodément étendues sur mon divan, je ne regarde pas à l'étiquette. Parle, Berniquet ! Parle, loustic !

pour s'asseoir magistralement *in curia et in praesidio*, de commenter *paedagogice* la thèse de ce grand niais de prince de la Mirandole, de *omnibus rebus scilibus* ou autre *bibus*, et d'argumenter *in baroco* dans le patois de l'écolier limousin ? (*ibid.*, p. 161).

1. « En toute chose connaissable ». Marie-Jeanne Boisacq-Generet a montré que souvent les citations latines comme « les termes scientifiques et techniques », qui sont souvent des néologismes, « sont arrachés à leur registre élevé et présentés en un jeu comique qui crée des effets de contraste entre l'apparence savante et l'absence totale de signification, exactement comme dans le jeu avec la scholastique auquel se livre Rabelais, au chapitre 19 de *Gargantua*. Le jeu avec les mots transforme les réalités sérieuses en créations fantastiques » (*Tradition et modernité dans L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux de Charles Nodier*, Paris, Honoré Champion, Bibliothèque de Littérature moderne, n° 27, 1994, p. 72). Cet effet d'étrangeté ou de distanciation ironique se retrouve, comme ici, même lorsque les mots latins ont un sens explicite.

— Votre Majesté saura donc, reprit Berniquet profondément ému, comme il devait l'être, de cette marque de bienveillante familiarité, que j'habitais il y a quelque dix mille ans une espèce de village malpropre, fétide, sottement bâtie et disgracieuse en tout point, construite alors sur une partie de l'emplacement qui a été occupé depuis par les écuries de vos nobles icoglans, et qui se nommait Paris dans le patois de cette époque barbare¹. Elle ne craignait pas de se faire passer pour la reine des cités, bien qu'il en soit à peine mention dans les anciennes chroniques de l'empire d'Hurlubièrre, dont l'incomparable capitale d'Hurlu brille aujourd'hui comme un diamant resplendissant à la couronne du monde.

— J'ai entendu parler de ta bicoque², interrompit vivement le Manifafa ; mais arrête-toi là un moment, et pour cause. Que viens-tu me chanter de tes dix mille ans de vie, avec cette face de mataquin qui en annonce tout au plus quarante-cinq ? Si tu avais le secret de prolonger au-delà de dix siècles révolus seulement l'existence qu'ont accomplie en moins de cent pauvres années les plus vivaces de mes immortels aïeux, je t'ouvrirais sur-le-champ mon trésor et

1. Nodier retrouve ici le procédé de l'uchronie — anticipation temporelle et non seulement distanciation spatiale, principe de l'utopie — cher à *L'An 2440, un rêve s'il en fut jamais* (1771) de Louis-Sébastien Mercier. Mais si le Paris de Mercier a profondément évolué et fait même figure de cité idéale, celui de Nodier a disparu, incarnant l'anéantissement auquel toute société est selon lui promise. Les contes reviennent à plusieurs reprises sur cette disparition de Paris, sous l'effet d'une explosion ou d'une « pluie d'aérolithes » (*Léviathan le long*).

2. Nodier use du mot en son sens ancien, désignant jusqu'au XVIII^e siècle « une place forte peu fortifiée et sans défense, valeur cohérente avec un récit de bataille perdue » (*Dictionnaire historique de la langue française*).

mon harem, et je te ferais prendre place à mes sacrés côtés, tout mataquin que tu es, sur le trône des manifafas. Apprends-moi à l'instant, loustic, si tu connais un moyen de vivre toujours ! Je te l'ordonne, sous peine de mort !

— Pas plus que vous, divin Manifafa ! Nous mourons tous à notre tour depuis que roule dans son étroite orbite notre misérable univers, et j'ai quelque raison de penser qu'il en sera ainsi jusqu'à nouvel ordre. Je compte réellement les quarante-cinq ans, ni plus ni moins, que Votre Hautesse vient de m'accorder de sa grâce spéciale ; et si elle prend la peine d'en retrancher par la pensée les mois de nourrice, l'âge de la dentition, de la coqueluche et des lisières¹, le temps du collège et de la Sorbonne, la part énorme des maladies et du sommeil, les jours de garde et de revue, les visites faites et reçues, les mauvaises digestions, les rendez-vous manqués, les lectures de société, les concerts d'amateurs, les conversations des gens de lettres et les séances publiques des dix-huit académies, elle comprendra aisément dans sa sagesse qu'il me reste pour quotient définitif une chétive année de vie, comme à tout le monde. Foi de grand loustic des mataquins, je veux que la foudre m'écrase, s'il m'est avis d'avoir existé une heure de plus. Quant aux dix mille ans de surérogation dont il a été question ci-devant, j'en ferai grand marché à mes biographes. Ils ne m'ont pas duré en tout ce qu'il faut au mouvement du cœur pour passer de la systole à la diastole, et aux femmes pour changer de caprice.

— A la bonne heure, dit le Manifafa, car la longueur de ton histoire commençait à m'effrayer tout de bon, quoique j'aie

1. Bord d'une étoffe et, par métonymie, bande de tissu que l'on attachait au vêtement d'un enfant pour le soutenir lors de son apprentissage de la marche.

grande habitude de lire tous les baliverniers d'Hurlubière pour me préparer à dormir. Poursuis donc, loustic !

Au geste impérieux et décisif du Manifafa, le loustic s'assit sur ses talons, et il poursuivit en ces termes :

— Il y avait donc à Paris, vers l'an de grâce 1833, ce que j'ai l'honneur de vous raconter n'est pas d'hier, une propagande universelle de perfectibilité dont je faisais partie, à cause de mon érudition polymathique, polytechnique et polyglotte, et qui recevait journallement des ambassadeurs patentés de tous les rhumbs¹ de l'horizon. C'était marchandise un peu mêlée pour le choix, mais tout savants, de manière qu'on ne les aurait pas entendus, à moins d'être lutin profès². On convint cependant un soir d'hiver fort brumeux, avant de partager les jetons, qu'il serait assez malaisé de composer une société parfaite, si l'on ne découvrait un moyen préalable de se procurer l'homme parfait ou de le produire, l'agrégat étant toujours, suivant l'heureuse expression des péripatéticiens³, à qui Dieu fasse paix, l'expression complexe des éléments agrégés, comme le divin Manifafa le comprend mille fois mieux que son humble esclave, à supposer qu'il ne dorme pas encore.

1. Terme de marine désignant l'espace angulaire qui sépare l'une de l'autre les 32 aires de vent de la boussole.

2. Jeu de mot érudit. Lutin est un mot dérivé de Neptune, dieu de la mer, et il désigne en même temps un esprit malicieux, aimant jouer des tours, tromper. Ce lutin est *profès*, il a prononcé des vœux, il est passé maître en sa matière.

3. Allusion aux disciples d'Aristote, philosophe *peripatetikos*, qui aime à se promener en dissertant. Le mot est ironique, comme le signale son emploi dans *Le Roi de Bohême*, à propos de Brioché qui « était le seul homme de son temps qui fendit isocoliquement un cheveu en quatre, et qui jouât péripatétiquement des gobelets stagiens » (*Histoire du Roi de Bohême*, *op. cit.*, p. 211).

— Que la sainte chauve-souris m'offusque à perpétuité de ses ailes ténébreuses, s'écria Hurlubeu, si j'en ai compris un traître mot ! Mais tâche de me tirer de l'agrégat des péripatéticiens, et va toujours !

— Il fut donc résolu qu'on se mettrait incessamment à la recherche de l'homme parfait, c'est-à-dire, aussitôt qu'on apprendrait où il pouvait être, et en admettant qu'il fût, pour en faire la souche de la propagande universelle et de la civilisation régénérée.

— Vous étiez trop modestes, reprit le Manifafa, car ta propagande et ta civilisation n'en manquaient pas, de souches. Tu me passeras volontiers cette saillie, quoiqu'elle ne soit pas d'un excellent goût. Mais qu'attendiez-vous de l'homme parfait, puisque vous voilà déjà parvenus au point suprême de la science, qui consiste à ne plus s'entendre ?

— La perfection organique ! répondit humblement Berniquet, le complément de ces facultés innombrables que Dieu a répandues entre ses créatures d'une main si prodigue, et qu'il a restreintes dans notre espèce avec une malicieuse parcimonie à l'exercice de cinq sens obtus et misérables, en y joignant plus malicieusement encore le sens intellectuel, qui ne nous sert qu'à faire des sottises.

— Il nous sert parbleu bien aussi, reprit le Manifafa, à les dire et à les imprimer. Ces considérations, en effet, devaient fournir à la propagande une ample matière à penser ?

— *Coussi, coussi*, Monseigneur ! la propagande ne pensait jamais que ce qu'elle avait pensé une fois. Il y avait là un petit manant de Chinois¹ que vous auriez fait passer par le trou d'une aiguille, mais qui en savait aussi long qu'il était gros, et

1. Allusion aux autres contes satiriques, en particulier au *Voyage*, formant une unité thématique dans l'apparent désordre narratologique. Mais dans un même temps, le paradoxe étant le motif central des

qui nous soutint *mordicus* que l'homme parfait avait été fabriqué par Zérétochthro-Schah près de quatre mille ans auparavant ; mais qu'on ne savait ce qu'étaient devenus ni Zérétochthro-Schah, ni son automate.

— Je ne t'en donnerai pas de nouvelles. Qui a jamais entendu parler d'un animal de ce nom ?

— Zérétochthro-Schah, divin Manifafa, était comme qui dirait, *si res parvas licet componere magnis*¹, une sorte de métis fort incongru entre le manifafa et le mataquin, lequel vécut du temps de Gustaps, et sortit de la Médie pour endoctriner la Bactriane. Outre le ZEND-AVESTA² et quelques autres bouquins, on croit véritablement qu'il avait laissé une formule bien accommodée à l'intelligence la plus vulgaire pour la confection du grand œuvre de la perfectibilité, qui est l'homme parfait ; mais, au transport de ses bagages, elle fut malheureusement noyée dans la bouteille à l'encre, et il n'en a plus été question depuis. Il ne restait donc à la propagande universelle d'autre moyen d'en prendre connaissance que la

contes, ce morcellement de la diégèse en plusieurs récits participe évidemment de la volonté d'éclatement du principe (narrato)logique.

1. « S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes » (trad. de Pierre-Georges Castex, in Nodier, *Contes*, Paris, Garnier, 1961, p. 404).

2. Le législateur religieux Zarathoustra (anciennement appelé Zoroastre) vécut au VI^e siècle, dans la « petite Médie », région du nord-ouest de l'Iran actuelle. Sa vie légendaire est narrée dans les gâthâs de l'Avesta (ou *Zend-Avesta*), dialogues qui opposent démons et dieux, puissances du Bien et puissances du Mal. Ces livres sacrés des anciens Perses sont attribués à Zarathoustra. Dans son essai poétique et philosophique *Ainsi parlait Zarathoustra, un livre pour tous et pour personne*, composé entre 1883 et 1885, Nietzsche expose ses concepts de l'Eternel retour et du Surhomme par une interprétation des prédictions religieuses de Zarathoustra.

tradition, en faisant exécuter aux frais de l'état un voyage sur les lieux ; et nous aurions, selon toute apparence, obtenu quelque beau résultat de cette grande opération, s'il ne nous était survenu à la même époque une autre contrariété très sensible. C'est que la Bactriane¹ fut engloutie entre deux de nos séances par un tremblement de terre, et avec elle Zérétochthro-Schah, ses traditions et sa formule.

— Adieu l'homme parfait et la perfectibilité. Je m'imagine que la propagande universelle fut bien camuse.

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Divine Hautesse que l'impeccable propagande ne revenait jamais sur ses délibérations. Nous partîmes au nombre de douze, fermement résolus de chercher la Bactriane jusqu'au centre de la terre, où il y avait toute apparence qu'elle était descendue, par la loi de gravité, dans cet épouvantable remue-ménage.

— Tu me mets sur la voie, sage loustic. La députation s'en alla en puits artésiens ?²

— L'immense pénétration de Votre Majesté toujours auguste est soudaine comme le génie, mais nous ne fûmes pas si ingénieusement avisés. On convint que nous procéderions à l'exploration de la surface entière du globe, avant d'en visiter les entrailles.

1. Contrée de l'Asie centrale, correspondant à la partie nord de l'Afghanistan actuel, où Zarathoustra recruta ses premiers adeptes.

2. Le rêve est souvent associé par Nodier à des images de chute et d'exploration des « entrailles de la terre ». On retrouve en effet la « sonde d'un puit artésien » partant explorer « des abîmes où ne plongera jamais le seau hasardeux du mineur » dans *Le Roi de Bohême*, (*op. cit.*, pp. 342-343). Dans ce roman, Breloque fait un voyage — au centre de la terre mais aussi dans les airs ou les mers — qui n'est pas sans rapport avec celui de Berniquet.

— A merveille ! Je vous vois d'ici dans les accélérés, comme des savants du commun. La propagande sur les grandes routes !

— Il n'y avait pas moyen, sire. On n'y passait plus qu'au péril de la vie, depuis l'invention des chemins de fer.

— Je l'oubliais. Continue donc ; car je fais là, depuis un grand quart d'heure, des efforts d'esprit qui me réveillent.

— Nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *le Progressif*, un joli bâtiment, je vous jure, à trois cheminées et à forte pression, qui cinglait si hardiment, triple sabord ! que mon ami Jal¹ n'aurait pas eu le temps de compter les lochs². Nous filâmes ainsi près de dix-huit cents lieues, à l'estime du charbonnier, jusqu'à ce que nous nous trouvâmes réduits, par défaut de combustibles, à jeter dans les chaudières nos meubles, nos outils, notre pacotille et même nos cartes hydrographiques, nos livres de science et nos patentes.

— Et sagement vous auriez fait de débiter par là, loustic, dit le Manifafa.

— Cela fit au premier abord un feu clair et brillant, dont nous eûmes le cœur tout réjoui, d'autant plus que le gardien des soupapes croyait déjà voir terre au bout de sa lunette achromatique³ (l'enragé aurait bien mieux fait d'être à ses soupapes) ; mais les trois machines à forte pression dont j'ai eu l'avantage de vous parler ci-devant profitèrent du moment pour éclater toutes ensemble avec une harmonie si parfaite qu'on aurait dit qu'elles s'étaient donné le mot.

1. Augustin Jal (1795-1873), historiographe et conservateur des archives du Ministère de la Marine, publia une *Archéologie navale* (1839) ainsi qu'un *Glossaire nautique* (1848).

2. Instrument permettant de mesurer la vitesse apparente d'un navire.

3. Système optique qui permet de produire des images sans irisation.

— Au soubresaut près du bateau à vapeur, dont l'allure capricante et saccadée m'a incommodé maintes fois, il faut convenir, Berniquet, dit le Manifafa, que cette manière de naviguer montre furieusement d'esprit dans son inventeur, et qu'elle a beaucoup d'agrément.

— Quand on en est revenu, monseigneur. Nous fûmes lancés si rapidement à une hauteur incommensurable que je n'eus pas le temps de l'apprécier avec exactitude, parce qu'on manque essentiellement, en mer, d'objets de comparaison ; mais nous nous aperçûmes bientôt, en accomplissant notre chute parabolique, suivant la condition des projectiles, que nous avions eu le bonheur d'être dirigés du côté de la terre ; sans quoi notre mort était infaillible. Jamais une contrée plus délicieuse ne se présenta sans doute aux regards du voyageur surpris. L'île de Calypso¹, dont vous avez peut-être entendu parler, n'était, auprès de celle-ci, qu'un misérable écueil, indigne d'occuper l'imagination des poètes. A mesure que nous en approchions, nous pouvions voir se développer sous nos yeux, et cette locution figurée est ici parfaitement exacte, car nous tombions la tête la première, toutes les merveilles d'une végétation élyséenne, couronnée de fleurs et de fruits. Ce n'étaient qu'orangers aux pommes d'or, bananiers aux régimes flottants, et vignes aux grappes empourprées, qui liaient leurs bras opulents aux branches des mûriers et des ormeaux ; ce n'étaient que cerisiers courbés sous le poids d'une multitude de rubis mobiles, balancés mollement par

1. L'île de la nymphe Calypso est évoquée au chant V de *L'Odyssée*, elle est un symbole de luxuriance, d'abondance et de beauté : « un Immortel même, entrant là, se fût émerveillé du spectacle et réjouit dans son esprit ». La description de Nodier est également nourrie d'intertextes bibliques (*Genèse*, *Cantique des Cantiques*) et rappelle les chapitres consacrés au pays d'Eldorado, dans *Candide*.

les zéphirs à leurs flexibles rameaux ; ce n'étaient que lauriers aux baies noires comme le jais, ou acacias aux girandoles parfumées, qui confondaient dans l'air leurs enivrantes odeurs avec celle des violettes, des œillets, des héliotropes et des tubéreuses, dont la fraîche verdure des prés, entrecoupée de toutes parts de ruisseaux de cristal et d'argent, se parait comme d'une élégante broderie. Les roses étant assez rares dans le pays, nous n'en remarquâmes cependant pas au premier moment.

— Je suis seulement bien étonné que vous ayez pu remarquer tant de choses, reprit le Manifafa ; mais je suppose que tu te décidas à prendre terre, après avoir louvoyé le temps que tu dis. Cela devait finir par là.

— En dégringolant de branche en branche, à la manière de Christophe Morin¹ quand il dénicha le *piou*², divin Manifafa. Notre premier soin fut de nous compter³. De huit cents personnes qui avaient composé l'équipage, nous ne restions que

1. H. Meschonnic a mis en lumière le fonctionnement paradoxal des références dans les œuvres de Nodier. Celles-ci reposent en effet sur un « effet double, de familiarité et d'étrangeté » (« La nature dans la voix », préface de la réédition du *Dictionnaire des onomatopées*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1984). Ou, comme le dit Jean-François Jeandillou, les références allusives dont Nodier abreuve le lecteur, et dont on a parfois du mal à vérifier l'authenticité, sont pour lui une manière de « mise<r> sur la compétence de ses lecteurs » : « le jeu savant [...] requiert la complicité des initiés en même temps qu'il tient en respect les profanes » (« Le Tribunal des Lettres : Nodier et les Questions de littérature légale », *RHLF*, janv.-fév. 1999, n°1, p. 69).

2. Passereau noir, d'assez grande taille, au cou rouge, originaire d'Amérique tropicale.

3. La « numération » est un des grands ressorts ironiques de l'œuvre de Nodier. Le grand « logarithmiste » du *Roi de Bohême* a

six ; mais par un effet tout particulier de la providentielle sagesse qui veille aux progrès de l'humanité, nous étions tous six les députés d'élite de la propagande universelle.

— J'ai souvent ouï dire, ami loustic, que ces gens-là se retrouvaient toujours sur leurs pieds. Mais fais-moi le plaisir de m'apprendre si la providentielle sagesse dont tu parles vous avait conservé le petit Chinois ?

— Le petit Chinois avait vécu, sublime Hautesse ; et d'après sa minutissime exigüité naturelle, on peut présumer avec beaucoup d'assurance qu'il était rendu, en atomes impalpables, au foyer perpétuel de la création.

— Tant mieux ! s'écria le Manifafa. C'est lui qui t'a engagé, dans cet interminable récit, à la poursuite de Zérétochthro-Schah, et je ne me sens pas capable de le lui pardonner de ma vie.

— Nous étions un peu froissés : c'est le moins qui puisse arriver lorsqu'on tombe de haut sans y être préparé ; mais notre plaisir n'en fut que plus vif, au milieu du peuple heureux qui dansait sous ces ombrages. Nous nous empressâmes de nous mêler à ses jeux innocents, aussi naïvement que si nous avions été de simples bergers, et notre allégresse s'augmenta de beaucoup, vous pouvez le croire, quand nous apprîmes que cette fête pastorale avait lieu à l'occasion du départ d'un ballon frété pour des régions fort lointaines, où il devait nous conduire en peu de temps.

— Saviez-vous du moins, savants que vous étiez, et toi, savant loustic en particulier, où ce ballon vous conduirait ?

ainsi pour grande affaire « de numérer sans plus, et numérant, je numère numériquement, barémiquement philosophant, philosophiquement barémisant, logarithmisant pindariquement, pindariquant logarithmiquement, buvant d'autant, et le tout joyeusement » (op. cit., p. 179).

— Qu'importe, seigneur, où peut conduire un ballon quand on ignore où l'on va ? C'est le chemin que tiennent les savants, les empires et le monde.

— Arrime pour les airs, Berniquet ! Va, mon fils, mon loustic, où le démon te pousse ! Mais un aérostat¹ qu'on ne peut diriger est tout au plus un jouet d'enfant, bon pour divertir les rois, les vieilles femmes et les académies.

— Bagatelle que cela ! vous courez toujours par la subtile perspicacité de votre esprit, Manifafa de plus en plus extraordinaire, au-devant des découvertes de la civilisation ancienne, comme si vous les aviez devinées ! La direction des ballons était devenue de tous les problèmes le plus facile à résoudre, depuis qu'on avait appliqué la vapeur à la navigation, la résistance des courants de l'air étant moins difficile à vaincre que celle des eaux. Nous montâmes donc résolument le ballon à vapeur *le Bien-Assuré*, qui était un bâtiment d'importance, parfaitement équipé en guerre pour cette grande expédition, à cause du nombre incalculable de corsaires aériens qui ravageaient depuis quelques années les parages que nous allions visiter, et qui causaient par là un immense préjudice au négoce atmosphérique, malgré toutes les précautions de la douane et de la maréchaussée. Nous étions

1. Allusion explicite au *Monde comme il va*, *Vision de Babouc*, écrite par lui-même, conte voltairien à la mode orientale (1748).

2. On trouve une même inspiration dans *Le Roi de Bohême* : l'aérostat (« voilà ma voiture aérienne, celle avec laquelle je visite les soleils », *op. cit.*, p. 345) y est instrument d'exploration comme véhicule du rêve, l'espace cosmique est terrain de l'imaginaire. Dans le conte comme dans le roman, Nodier fait explicitement référence à *L'Autre Monde ou les Etats et Empires de la lune* de Cyrano de Bergerac, publié en 1656 et 1662, ouvrage qui inspira par ailleurs le *Gulliver* de Swift et *Micromégas* de Voltaire.

munis de vingt-quatre bonnes pièces de canon de Siam, longues de cinquante-deux pieds et de cent quatre-vingt-deux livres de balles, qui portaient à sept lieues de but en blanc, et nous n'avions pas moins de six mille hommes de bataille en excellentes troupes de toute arme, sauf la cavalerie et les sapeurs, sans compter la chiourme¹ et les gens d'abordage, qui étaient placés aux grappins², de sorte que nous mîmes au large, sans inquiétude et sans difficulté, suivis des acclamations de la multitude.

— Je te recommande, loustic, d'avoir l'œil aux soupapes ! Mais comment fîtes-vous, tes savants et toi, pour payer votre passage ? Mit-on les propagandistes de la perfectibilité aux grappins, ou les mit-on à la chiourme ?

— Eh ! divin Manifafa, répondit Berniquet, remettez-vous de cet inutile souci ! Dans toutes les conflagrations terrestres, maritimes et célestes qu'il vous serait possible d'imaginer, les savants de mon temps s'assuraient premièrement d'emporter leur bourse avec eux ; et puis la parfaite considération dont ils jouissaient à ces époques reculées leur procurait bon crédit partout où le nom d'homme était parvenu. Leur diplôme valait or en barres.

— Je me suis laissé dire, Berniquet, qu'il n'en était pas de même aujourd'hui ?

— Moi aussi, monseigneur. Quoi qu'il en soit, nous dûmes faire ainsi près de quatre mille lieues sans savoir précisément où nous étions, parce que Votre Majesté n'ignore

1. La chiourme désigné l'ensemble des rameurs d'une galère, il s'est ensuite répandu dans l'argot du bague pour évoquer l'ensemble des bagnards, ainsi que, par métonymie, l'ensemble des gardiens ou un gardien.

2. Gaffes terminées par un cordage, permettant d'amarrer une embarcation le long d'un bateau.

pas que la boussole dérivait dès lors de quelques degrés, et qu'à cette hauteur elle devait faire gaillardement, comme elle le fit, le tour complet du cercle, sans autre moteur que l'oscillation capricieuse qui lui est propre, l'action attractive du pôle s'étant considérablement altérée dans ces régions élevées.

— C'était une belle occasion de graduer l'échelle du cyanisme du ciel, qui a donné tant de mal à M. de Saussure !¹

— Le ciel était noir comme de l'encre. Cependant nous nous consolions de notre isolement en donnant çà et là notre nom à quelque nuage. C'était un plaisir bien ingénu, une joie d'homme, qu'emportait le vent comme celles de la terre. Nous n'encourûmes d'ailleurs aucune espèce d'accident notable, si ce n'est que nous échappâmes, par une adroite manœuvre, à l'éruption d'un volcan maudit, qui faillit mettre *le Bien-Assuré* en cannelle².

— Je ne te passe pas celle-là, interrompit Hurlublu, et Dieu sait que depuis une heure tu m'en fais avaler de toutes les couleurs. Jamais, au grand jamais, éruption de volcan ne monta si haut !

— Il arrive souvent, Manifafa surhumain, que les éruptions des volcans de l'air descendent plus bas, à moins que le mou-

1. Allusion aux travaux des naturalistes et physiciens suisses Horace Bénédict (1740-1799) et Nicolas (1767-1845) de Saussure qui firent d'importantes découvertes dans les domaines de la minéralogie, de la géologie et de la météorologie. On doit à Horace Bénédict de Saussure l'invention du cyanomètre, permettant de mesurer l'intensité de la coloration du ciel en bleu. Son fils fit davantage porter ses études sur la densité de l'air dans les différentes couches de l'atmosphère.

2. Locution ancienne (1619), signifiant « réduire en morceaux, briser ». Cannelle est aussi une couleur, ce qui explique la saillie du Manifafa à la réplique suivante.

vement ambiant de la rotation atmosphérique ne les transforme en jolis petits satellites de poche, comme j'en ai tant vu dans mes voyages. L'explosion qui nous menaça de si près pourrait bien être celle qui détruisit Paris. C'était, pour vous dire vrai, celle d'une de ces méchantes planètes provinciales que la terre emporte, comme une étourdie, dans ses sottises évolutions, à la manière de la corbeille de prunes que les enfants font rouler autour d'une fronde sans en laisser tomber une seule, et qui, composées d'éléments inflammables, tourmentés d'un principe igné, finissent brutalement, au moment où les pauvres passants s'y attendent le moins, par se dissoudre en pluie d'aérolithes. A la considérer dans son diamètre apparent, nous jugeâmes qu'elle ne présentait guère que l'apparence d'une préfecture de troisième classe, dont le dernier de vos commis à la plume ne voudrait pas.

— Il aurait vraiment bien raison ! répliqua le Manifafa ; une préfecture composée d'éléments inflammables tourmentés d'un principe igné, cela ne serait pas gracieux. La description que tu m'as donnée de tes aérolithes m'a paru d'ailleurs fort instructive et fort divertissante, et je t'excuse, en sa faveur, d'avoir pris ce parti-là pour te rendre au centre de la terre, quoique, à examiner rationnellement la chose, ce ne fût pas le plus court.

— Ce n'était pas le seul inconvénient de notre voyage. Nous venions à peine de jeter la sonde pneumatique sur un assez beau fond d'atmosphère, dont elle avait rapporté, à notre entière satisfaction, un mélange d'oxygène et d'azote, formé selon les proportions dont les chimistes sont convenus pour le plus grand avantage de tout ce qui respire, quand nous eûmes le chagrin de nous apercevoir que le bâtiment faisait air par deux voies.

— En voici, ma foi, bien d'un autre, Berniquet ! J'ai entendu parler de voies d'eau, mais des voies d'air, cela me passe.

— Il n'y a rien de plus aisé à comprendre. Cela veut dire que le gaz s'échappait en abondance par les fentes de la capsule à défaut de radoub¹. Votre Majesté pense bien que nous ne perdimes pas de temps pour y envoyer les ouvriers du calfat² ; mais Castor et Pollux³, protecteurs des marinières, permirent qu'un garçon d'un âge tendre et sans expérience tint le goudron enflammé si près de la brèche, que l'hydrogène⁴ prit feu soudainement, en décorant superbement le ballon d'une merveilleuse ceinture qui rayonnait d'aigrettes éblouissantes, et qui devait lui donner, d'en bas, car le soleil était depuis longtemps caché pour tout cet hémisphère, l'aspect de quelque brillant météore. Foi de loustic, j'aurais à revivre mes dix mille ans, si vite passés, et dix mille fois davantage, que le temps ne pourrait effacer de mon souvenir les sentiments d'admiration dont je fus rempli à l'aspect de ce globe en feu...

— Qui brûlait à plain-pied des planètes, interrompit Hurlublu. Je me mets volontiers à ta place pour le moment actuel, et non autrement, par parenthèse. Mais l'admiration ne vous absorba peut-être pas tellement que vous ne vous occupassiez d'autre chose ?

— Nous nous empressâmes de débarrasser le vaisseau de sa cargaison inutile ; car il n'avait que trop de lest pour ce qui lui était réservé : la machine à vapeur d'abord, ensuite les

1. Entretien ou réparation de la coque d'un navire.

2. Ouvrier chargé de rendre étanches les joints des ponts d'un navire.

3. Fils jumeaux de Zeus et Léda, Castor et Pollux participèrent à l'expédition des Argonautes sous la direction de Jason, à bord du navire *Argo*, à la conquête de la Toison d'or.

4. Nodier est l'auteur, en collaboration avec Amédée Pichot, d'un *Essai critique sur le gaz hydrogène et les divers modes d'éclairage artificiel* (1822).

canons de Siam ! On n'en vit jamais de pareils dans l'excellence du travail et la richesse des ciselures ! après cela, toute une encyclopédie par ordre de matières. Je n'y eus pas grand regret. Après cela, tout le Bulletin des lois, des décrets et des ordonnances, avec tous les procès-verbaux des deux chambres. C'était là une terrible perte !¹ Après cela, quelqu'un eut l'impertinence de dire qu'on aurait dû commencer par les savants. Je sautai le pas comme les autres ; mais je fus si heureusement favorisé par ma pesanteur spécifique, le ciel en soit loué toujours, que je rattrapai, dans sa chute perpendiculaire, une de nos chaloupes aériennes qui sombrait ; et comme elle était faite en cheval marin, d'après la mode du temps, qui courait depuis le fameux cétacé de M. Lennox, je l'enfourchai aussi lestement que faire se pouvait en pareille circonstance, de façon à m'y trouver bien en selle, la main droite aux crins, ferme sur les arçons, et campé comme un Saint-Georges².

1. Le rapport de Nodier aux dictionnaires, recueils, encyclopédies et autres sommes est paradoxal. S'il ne conteste pas leur intérêt scientifique et en rédige lui-même, il critique à de nombreuses reprises le fait « que ce genre de travail est une pâture toute assortie aux intelligences médiocres » (*De la perfectibilité de l'homme*, in *Rêveries*, op. cit., p. 167).

2. Le chevalier de Saint-Georges (1745-1799), mulâtre guadeloupéen, devenu mousquetaire, fit preuve d'un talent extraordinaire de cavalier et d'escrimeur. Partisan de la Révolution, il leva une compagnie de chasseurs à cheval, la « Légion franche des Américains ». Il est devenu une figure légendaire, célébrée dans de nombreuses œuvres du dix-neuvième siècle, de Dumas (*Mes Mémoires*, *Le Collier de la reine*, *Georges*) à Barbey d'Aurevilly (*Les Diaboliques*), en passant par Roger de Beauvoir qui en fit le héros éponyme de son roman *Le Chevalier de Saint-Georges* (1840).

— Ensuite, Berniquet, tu piquas des deux, ainsi que ta position l'exigeait, et je te vois avec plaisir en chemin pour le pays de Zérétochthro-Schah, si le poids des masses est réciproquement multiplié par le carré de la vitesse.

— Je m'abattis, de fortune, dans une large fondrière qui était placée au juste milieu de la grande route, et où je m'enfonçai jusqu'au menton seulement, parce que j'eus l'avantage de trouver le tuf¹. J'étais un peu étourdi, mais j'eus bientôt repris courage en reconnaissant, à la nature du sol et à la configuration géologique des localités, que ma bonne étoile m'avait fait prendre pied dans une des contrées les plus civilisées de la terre.

— Prendre pied, c'est une manière de parler en façon d'hyperbate, à laquelle je souscrirai volontiers, si cela te fait plaisir ; mais j'aurai plus de peine à convenir, je t'en avertis, du perfectionnement indéfini d'une contrée, où il y a des fondrières si larges et si profondes au juste milieu de la grand-route.

— Oh ! c'est que les philosophes de ce pays-là, divin Manifafa, ont bien autre chose à faire que de boucher des fondrières !

— Et que font-ils donc ? dit Hurlubleu.

— La cuisine, répondit Berniquet.

— A la bonne heure, reprit le Manifafa, et je ne saurais les en blâmer ; mais commençons par le commencement, car nous venons de te laisser, à mon grand regret, loustic, dans une situation peu commode pour explorer le terrain.

— Elle était d'ailleurs assez favorable à la méditation ; et quant au terrain, je le connaissais à fond, indépendamment de mon expérience personnelle, sur ce que j'en avais lu dans

1. Sous-sol de pierre tendre.

des cosmographies et des voyages qui ne mentent jamais. L'île des Patagons¹, autant que j'en avais pu juger à vue de pays, en plongeant dans cet empire médiatlantique, représente un cercle parfait de onze cent trente lieues de diamètre ; ce qui lui donne trois mille cinq cent cinquante lieues de circonférence ou peu s'en faut, si Adrien Mélius d'Alcmær² n'est pas un fat. Elle a cela de particulier, qu'elle n'a jamais rien produit qui ait eu vie, ce qui la rend bien effectivement propre à la civilisation.

— Et ce qui reste à démontrer, s'écria Hurlubleu en branlant la tête d'un air défiant ; une île qui ne produit aucun être vivant et où il y a des philosophes ! Il est vrai qu'ils se fourrent partout ; mais, à ton compte, ils devaient faire une maigre cuisine.

— La plus parfaite qui se puisse savourer à une table royale. Il faudrait seulement *prémètre*³, si *prémètre* était reçu en langue hurlubière, et cela dépend de l'Académie, que l'île des Patagons est le centre d'un archipel tout peuplé de philosophes, qui se sont casés méthodiquement dans leurs îlots, selon le système encyclopédique de Bacon, avec une si technique précision qu'il ne manque à ces langues de terre que des étiquettes pour figurer dans la topographie de la perfection le *compendium universale*⁴ des connaissances

1. La Patagonie, région méridionale de l'Argentine, fut découverte en 1502 par Vespucci, contournée en 1520 par Magellan et ne fut vraiment connue qu'au XIX^e siècle.

2. Ce géomètre hollandais, né à Alkmaar en 1571 et mort en 1635, a donné la formule mathématique du calcul du rapport entre la circonférence et le diamètre.

3. Néologisme, de *praemissus*, mis en avant. Proposition, principe d'où découle quelque conséquence.

4. « Abrégé universel ». Ce terme s'utilise en particulier pour les

humaines. Cette espèce peuplant beaucoup, parce qu'elle est fort oisive, elle s'avisa un jour de profiter du voisinage de l'île métropole, où je suis pour le moment dans l'état que vous savez, et où je vous prie de me permettre de rester quelque temps encore...

— Tant que cela pourra t'être agréable, loustic, dit le Manifafa. Prends tes aises.

— Elle s'avisa, dis-je, d'y transporter une colonie créatrice, et il ne lui fallait pour cela que des laboratoires, puisqu'elle savait produire par des combinaisons chimiques tout ce que la création produit. C'est ainsi que le consistoire philosophique de l'île des Patagons s'institua en manufacture culinaire, pour satisfaire à la nécessité commune des individus bien portants qui font avec plaisir deux repas par jour, quand ils sont en mesure de les payer. Je ne parle pas des pauvres auteurs, de ces innocents prolétaires de la parole, de ces tributaires disgraciés de la presse, gens de bien qui vivent de peu quand ils vivent, et qui ont perdu leur pension par la malice ou l'ineptie d'un chibicou¹ ; ceux-là n'y ont que voir. Mais je suppose, par exemple, que Votre Hautesse ait bonne envie de tâter demain, à son déjeuner, d'une excellente tête de veau en tortue, ce qui peut arriver à tout le monde ; vous envoyez votre carte à la section de mammalogie, qui fait un veau et qui vous met la tête à part. L'architriclin² de la section (c'est une grande dignité) mande incessamment votre

mini-encyclopédies latines, comme le *Liber Memorialis* de Lucius Ampelius.

1. Allusion autobiographique directe : Nodier vit sa pension littéraire réduite sous le ministère Polignac.

2. De *triclinium*, pièce de la maison romaine servant de salle à manger. L'architriclin était chargé de veiller à la bonne ordonnance des festins.

carte à son confrère de la section d'ornithologie, qui vous fait un coq, et qui en dépêche au premier laboratoire la crête et les rognons : de même à la section de crustacéologie, qui confectionne supérieurement les écrevisses. Après cela tout se manipule comme à l'ordinaire, et on sert chaud. C'est un manger délicieux.

— A qui en parles-tu ? dit le Manifafa. Tout cela me paraît ordonné en perfection, et je prendrais un grand plaisir à t'interroger sur quelques détails, si je ne me faisais scrupule de te retenir dans cette fondrière plus qu'il ne convient à un homme de ton âge et de ta qualité.

— J'y passai cent heures et je ne sais combien de minutes, divin Manifafa.

— Alors nous avons le temps. Amuse-toi donc à me répondre, cela te reposera. Comment ces philosophes, qui faisaient tant de choses, ne sont-ils pas parvenus à faire l'homme que tu cherchais avec une si rare intrépidité ?

— Eh ! tenez-vous pour assuré, seigneur, qu'ils faisaient fort bien l'homme tel quel. Un homme n'est pas plus difficile à fabriquer qu'un lapin de garenne, quand on sait de quoi cela se compose. La section d'anthropologie ne s'occupait d'autre chose du matin au soir, à l'opposé des pays arriérés et mécaniques où l'on s'en occupe volontiers plus spécialement du soir au matin ; et il faut convenir qu'elle n'y épargnait pas la façon, puisqu'elle a fait les Patagons, dans le moindre desquels il y a de l'étoffe pour les douze tambours-majors des douze légions de votre capitale, en y joignant ceux de sa banlieue. Mais au-delà des cinq sens de nature, elle s'était trouvée bien embarrassée, la section d'idéologie n'ayant jamais pu lui fournir le sens intellectuel en bon état. Le sens intellectuel ! Divin Manifafa, vous auriez retourné la section d'idéologie de fond en comble que vous n'en auriez pas obtenu de quoi faire un vaudeville, et quand cela est distribué par

égales parts sur cinquante millions de géants, c'est bien à peu près comme s'il n'y en avait pas du tout. Voilà pourquoi cette malheureuse race des Patagons est si bête, si bête, qu'il était dès lors passé en usage proverbial parmi les nations de dire : *Bête comme un Patagon*¹.

— Le ciel nous soit en aide et la sainte chauve-souris aussi ! dit le Manifafa. Avec quoi ces pauvres gens faisaient-ils les rois ?

— C'est une grande pitié, répondit Berniquet en baissant humblement les yeux ; ils les faisaient avec des Patagons.

— Cela prouve, loustic, qu'il n'y avait pas grand profit à cette charge, puisque les philosophes ne l'ont pas gardée pour eux.

— On se soucie bien des rois et des peuples, sire, quand on leur mesure les vivres ! Les philosophes qui ont continué de se reproduire à la manière vulgaire, parce qu'elle est un peu plus amusante, sont d'ailleurs restés tout petits, ce qui leur interdit jusqu'à la chance de parvenir aux dignités publiques, dans ce pays de Patagonie où elles se donnent toutes à la taille, sans en excepter la couronne. Le roi mort, on fait passer la nation sous un hectomètre, et son successeur est pris au toisé².

1. Sans doute y a-t-il ici référence aux *Lettres persanes* : « aux anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes » (Lettre XI). La lettre XIV évoque la manière dont les Troglodytes se choisissent un roi. Mais leur mode électoral est bien moins absurde, ils donnent la couronne à « celui qui était le plus juste », « un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu ».

2. Aussi le Roi des Patagons, dans le conte suivant, mesure-t-il plus de « quarante coudées », soit 20 mètres.

— De sorte que le souverain régnant, reprit le Manifafa, peut à bon droit s'adjuger le titre de GRAND et le recevoir de sa cour sans que personne y trouve à redire, ce qui me paraît fort agréable. Mais qu'arriverait-il, Berniquet, si quelque petit manant de Patagon se mettait dans l'esprit de grandir démesurément tout à coup, et de passer son prince légitime d'une coudée ou deux, pendant que celui-ci trône paisiblement sur la foi de la toise, de la géométrie et des philosophes ?

— Il serait reconnu héritier présomptif, seigneur, et proclamé César, en attendant qu'un autre vînt lui contester son rang. J'ai entendu dire que ceci leur avait épargné bien des révolutions et bien des guerres civiles, et qu'ils n'en sont pas plus mal gouvernés.

— Je le crois facilement, loustic ; c'est le système électoral le plus raisonnable qu'on ait jamais inventé à ma connaissance, et j'en ferai avant peu l'essai sur mes chibicous. Quoi qu'il arrive, je serai presque toujours sûr de ne pas perdre au change. Mais, si ton rapport est fidèle, il me reste deux inquiétudes : ma première inquiétude, Berniquet, c'est de savoir ce que font les femmes patagones dans un pays où la section d'anthropologie prend la peine de faire les enfants ?

— Oh ! sire, les femmes sont fort occupées ; elles discutent, elles gèrent, elles administrent, elles jugent, elles gouvernent, elles font des plans de campagne, des statistiques, des lois, des constitutions ; et, de temps à autre, à leurs moments perdus, de petites brochures éclectiques, des traités d'ontologie, des poèmes épiques en trente-six chants¹. Elles ont bien du mal ! Mais la seconde inquiétude de Votre Hautesse, sublime Manifafa ?

1. *L'Iliade* comme *L'Odyssée* comptent vingt-quatre chants.

— Ma seconde inquiétude, Berniquet, c'est de savoir comment tu t'y pris pour te dépêtrer de cette diable de fondrière ?

— Je ne passais pas tout mon temps à réfléchir sur ces notions confusément renouvelées de mes lectures. Je ne m'en tuais pas moins à crier du haut de ma tête et du fond de mon gosier que j'étais le seul membre de la propagande universelle qui se fût échappé de douze pour venir rendre hommage à la civilisation de l'île des Patagons. J'ajoutais, avec un attendrissement plus facile à concevoir qu'à exprimer, que je serais probablement le dernier propagandiste qui tentât d'aborder dans cette fondrière philosophique, surtout par le chemin où j'étais venu, à moins qu'un de mes camarades ne se fût arrangé pour rester en l'air plus longtemps que moi, et je n'y voyais aucune probabilité.

— Mon grand orateur n'aurait pas mieux dit, ami Berniquet, quoique ce soit son métier et que je lui paie à cet effet de gros honoraires qui ont fait quelquefois crier l'opposition ; mais ce discours éloquent et naïf, à qui l'adressais-tu ?

— A une poignée de vilains enfants, de vingt-cinq à trente pieds tout au plus, qui jouaient à la fossette¹, à la queue leleu, au cheval fondu² et à d'autres manières de divertissements aussi puérides, en s'ébaudissant sur le rivage.

— Sur le rivage de la fondrière, c'est bien entendu. Et que survint-il après cela, loustic ?

— Hélas ! monseigneur, il survint ce que vous savez : une légion de philosophes en habits brodés, le bas de soie à la

1. Jeu de billes.

2. Dans ce jeu, quatre joueurs, partagés en deux camps, remplissent alternativement le rôle de chevaux et de cavaliers.

jambe, la main gantée, le parapluie sous le bras, qui s'assirent autour de moi sur de bons pliants pour subvenir au moyen de me tirer de là. Le premier jour, ils ne furent pas autrement embarrassés. Ils jugèrent à la presque unanimité que je paraissais être tombé accidentellement dans cette fondrière. Le second jour, ils décidèrent qu'il serait à propos de m'en tirer par quelque machine ; le troisième jour, ils firent merveille.

— Ils te délivrèrent enfin !...

— Non, divin Manifafa. Ils nommèrent une commission, composée de savants très consommés dans la mécanique. Je me crus perdu cette fois ; et, tendant vers eux mes mains palpitantes que j'étais parvenu à dégager de la fondrière jusqu'à la hauteur de ma tête, où elles m'étaient d'une grande utilité pour chasser les mouches, je renouvelai mes supplications inutiles avec une grande abondance de larmes. Les philosophes étaient déjà bien loin. Pour mon salut, parmi les incommensurables marmots dont j'ai eu l'honneur de vous parler ci-devant, il s'en trouvait deux qui s'étaient fait une monstrueuse balançoire du grand mât d'un vaisseau à trois ponts, et qui s'en donnaient à cœur joie de ce ridicule exercice, indigne en soi d'occuper une pensée humaine, comme j'avais bien su le leur dire. Un de ces petits brutaux que je venais de remarquer, prêtant une attention stupide et cependant quelque peu sournoise à la discussion des philosophes, se rapprocha de son mât quand ils eurent disparu, et après avoir soigneusement établi l'équilibre de ce grand mobile sur son point d'appui, se mit à en tourner l'extrémité vers l'endroit où mes mains convulsives s'agitaient encore en vain. Je m'en emparai machinalement, mais avec force, pour éviter entre ma tête et la solive gigantesque une collision qui n'aurait probablement pas été à mon avantage. Au même instant, ce pauvre malotru de Patagon s'élança d'une hauteur consi-

dérable pour atteindre le bout opposé, et le ramena vers lui de tout son poids, de sorte que je jaillis comme un trait de la fondrière, et qu'en me laissant glisser le long de la poutre dont je ne m'étais pas dessaisi, j'abordai fort commodément à un bon sol de roches et de galets qui ne se serait pas effondré sous une armée de Patagons. L'heureuse rencontre de cet expédient instinctif me fit réfléchir amèrement sur la misère de ces infortunés Patagons qui sont réduits par la privation du sens intellectuel à se renfermer bêtement dans l'exercice de leurs facultés animales, sans espoir de devenir savants, et dont la civilisation régulière et douce, à la vérité, mais montée comme un instrument, tourne à perpétuité sur les mêmes rouages¹. Cela fait mal.

— Je reconnais là ton bon cœur, dit le Manifafa ; mais c'est la faute de la section d'idéologie, qui n'est pas en Patagonie pour rien, et qui redoit à ces insulaires, si je t'ai bien compris, une âme intelligente et perfectible. Cependant, Berniquet, puisque leur civilisation est douce et régulière, et qu'ils ne manquent pas d'expédients instinctifs pour se tirer d'embarras, eux et les autres, que pourrais-tu leur désirer de plus et de mieux ?

— De mieux, je ne dis pas ; mais de plus, de progrès ; ou pour m'expliquer avec toute la correction et toute l'élégance requises en ces hautes matières, je voudrais qu'ils progressassent. Qu'est-ce que c'est, bon Dieu ! qu'une nation qui ne progresse pas ? La destinée essentielle de l'homme n'est pas de fournir avec simplicité sa courte carrière au milieu des siens, en remplissant fidèlement tous ses devoirs envers

1. Nouvelle critique de la palingénésie, variation sur le thème de l'éternel retour. L'ensemble de ce passage est une parodie d'Homère (*Odyssée*, chant V), de Swift et de Voltaire (*Micromégas*) et plus largement de tous les récits de sauvetage et délivrance des héros.

Dieu, l'Etat et l'humanité, comme ces méchants rabâcheurs de moralistes le prêchaient à l'antiquité ignorante. La destinée essentielle de l'homme est de progresser ; et, bon gré, mal gré, il progressera, sur ma parole, ou il dira pourquoi il ne progresse pas... — Ces enfants patagons étaient au reste d'un bon naturel. Les pauvres petits s'empressèrent de me plonger dans une eau pure et d'une température assez amène qui me lava des souillures de la fondrière et rendit un peu de souplesse et d'élasticité à mes membres endoloris. Ils me firent sécher ensuite aux rayons d'un soleil ardent et réparateur, en éventant mon front de quelques feuilles balsamiques dont ils s'étaient munis à ce dessein ; et sans tarder davantage, ils épluchèrent fort délicatement ce qui restait des miettes de leur déjeuner, pour me restaurer par un bon repas qui se trouva très copieux, car il y a de quoi vivre dans les miettes d'un Patagon. Je leur eus à peine témoigné ma reconnaissance par des démonstrations dont ils ne se souciaient guère, qu'ils retournèrent à leur balançoire, après m'avoir indiqué du doigt le chemin de la ville des philosophes, où je comptais trouver à qui parler. Comme j'étais assez près d'arriver, je vis sortir des murailles en grande pompe un cortège innombrable qui faisait route de mon côté, et je reconnus sur-le-champ l'objet de cette excursion scientifique à l'attirail des voyageurs. C'étaient des planches, des perches, des échelles, des cordes, des poulies, des barres, des leviers, des poids, des contrepoids, des roues, des cabestans, des moufles, des grues, des oragues, des griffes, des grappes, des tracs¹, des

1. Comme l'écrivit Nodier dans *Le Roi de Bohême*, les mots peuvent être « tirés au hasard à l'inépuisable loterie des dictionnaires et lancés avec fracas au travers d'un livre comme les dés du tric-trac » (*op. cit.*, p. 75).

pics, des crocs, des crics', et tout le mobilier du Conservatoire des Arts et Métiers, à l'exception d'une bascule. Je fus bien flatté de la prévenance de ces grands hommes, et je t,chai de leur manifester mes sentiments en quelque vingt langues dont ils ne parurent pas avoir connaissance. De mon côté, je n'entendais rien du tout à la leur, ce qui me fit penser avec admiration qu'ils pourraient bien avoir inventé la langue universelle, ou pour le moins découvert la langue primitive. Ce petit embarras, qui jetait naturellement quelque obscurité dans notre conversation, m'empêcha de leur faire comprendre distinctement comment j'étais parvenu à sortir du mauvais pas où ils m'avaient vu ; mais ils me semblèrent si disposés à se faire honneur de cette opération difficile, et j'y vis si peu d'inconvénients, que je me remis volontiers à eux du soin d'en faire la description autoptique¹. J'en avais ainsi opiné aux acclamations frénétiques d'une grande canaille de Patagons qui bordaient toutes les rues sur leur passage, et à la bienveillance fièrement modeste avec laquelle ils daignaient les accueillir, en souriant gracieusement de droite et de gauche ; tellement que je fus tout près de croire moi-même à l'efficacité du secours qu'ils m'avaient porté ; mais, dans tous les cas, j'étais trop exercé de vieille date aux us et coutumes des académies² pour n'en pas faire

1. L'hypertrophie du langage est un des jeux ironiques que Nodier puise chez Rabelais. Ces litanies et énumérations, jouant sur les sonorités ou les rimes, témoignant d'une liberté et d'une imagination autorisant tous les rapprochements, même les plus absurdes, sont constants dans le *Tiers-Livre*, de la litanie des « couillons » (chap. 26, 27 et 28) au chapitre 38 abondant en images irrationnelles. Mais, ce faisant, Nodier parodie également les énumérations chères aux romans et contes frénétiques.

2. Qui s'aperçoit à la simple inspection d'un objet.

3. Nodier se livre également à une critique des Académies à travers

le semblant. Je fus donc conduit de cette sorte, et pour ainsi dire triomphalement, jusqu'au palais du consistoire suprême, où l'on me déposa, comme un objet de curiosité à démontrer, sur le tapis vert de l'architriclin ; solennité d'autant plus flatteuse pour celui qui en est l'objet qu'on est toujours sûr de l'approbation d'un auditoire patagon, parce que ce peuple est essentiellement admiratif, à cause de sa grande innocence.

— Passe pour l'innocence des Patagons ; mais je ne suis pas sans inquiétude sur la section d'anthropologie. Elle pourrait bien te faire empailler.

— Il n'en fut pas question pour le moment, divin Manifafa ! — Le grand architriclin prononça un discours taillé à la mesure de l'auditoire patagon dont les tribunes étaient inondées, et qui ne m'éclaircit pas au premier abord les difficultés de cette langue philosophique ; j'avais beau m'y débattre entre l'aphérèse, la diérèse et la synthèse, passer de l'apocope à la syncope, lutter contre la contraction, faire bon marché des syllabes à l'euphonie, invoquer la paragogie si conciliante ou me réfugier dans l'anagogie si ténébreuse, je ne pouvais, quoi que je fisse, rattraper mes radicaux¹. Sage et savant Edwards², que n'étiez-vous là ? Enfin, le retour fréquent d'une locution dont j'avais surpris en passant la métathèse mystique me révéla tout à coup que ce bel

la description de l'institut de Tombouctou dans *Le Roi de Bohême* (op. cit., pp. 265 à 269).

1. Ce passage est tout autant une critique des langues savantes qu'une mise en abyme ironique des procédés dont use Nodier dans ses propres contes pour dérouter le lecteur du « sens commun ».

2. William Frederic Edwards (1777-1842) est un physiologiste anglais qui s'installa à Paris en 1808 et fonda la Société d'Ethnographie.

et docte idiome était tout bonnement le patois naïf de Villeneuve-la-Guyard¹, où je suis né ; mais pris élégamment dans l'ordre inverse de la disposition des lettres, à la manière du boustrophédon, auquel j'ai eu le bonheur de m'initier dès ma plus tendre jeunesse, en lisant les enseignes par la fin ; ce qui fut cause qu'en un moment je possédai aussi bien que le linguiste le plus expérimenté toutes les délicatesses du langage hiératique² dont on se sert en Patagonie. Je pris donc la parole après l'architriclin avec une confiance aisée qui étonna tout le monde, et la juste réserve que la modestie impose aux historiens qui parlent d'eux-mêmes ne saurait me résoudre à garder bouche close sur l'effet prodigieux de mon discours, puisque les résultats de cette séance inaugurale se sont fait sentir pendant dix mille ans de ma courte vie. Le tonnerre d'applaudissements qui suivirent ma harangue m'interloqua de telle sorte, que j'en demeurai comme pâmé entre les quatre bougies de la table des démonstrations ; si bien qu'un niais de savant, qui faisait là les fonctions de majordome, fut dépêché à la section de chimie pour en rapporter un breuvage spiritueux très confortable dont ils usent entre eux dans de pareilles occasions, en guise d'eau sucrée, pour rasséréner les sens d'un orateur durant la chaleur de l'enthousiasme et l'éclat du brouhaha. Je n'en laissai pas une goutte, mais j'achevais à peine d'épuiser la potion, qu'au lieu d'exprimer sur ma physionomie l'influence tonique et hilarante d'une liqueur salubre, je fus surpris d'un épouvantable bâillement spasmodique qui fit juger sur-le-champ à tous les spectateurs, comme il n'était que trop vrai, que je venais d'être la victime d'un quiproquo de philosophe, et il est bon de vous

1. Nodier ne cesse de faire référence à cette commune de la vallée de l'Yonne, en particulier dans un contraste ironique à Paris.

2. Tracé cursif qui schématise les signes hiéroglyphiques.

dire que les quiproquos de philosophe sont encore plus dangereux que les quiproquos d'apothicaire. L'architriclin s'étant empressé de faire la vérification de la fiole suspecte, il n'eut pas besoin d'aller plus loin que son étiquette pour dire avec expansion :

« Fatale et irréparable méprise, ce n'est pas l'eau de réjouissance et de santé qu'on vient d'administrer à notre confrère bien-aimé ! c'est l'eau de l'éternel sommeil !... »

De l'éternel sommeil ! m'écriai-je autant qu'on peut crier quand on bâille, et que cet *hiatus* assidu vient entrecouper toutes vos paroles ! De l'éternel sommeil ! architriclin maudit, que la foudre t'écrase avec toute l'île des Patagons !

« Eternel n'est pas le mot propre ! interrompit benigne-ment l'architriclin. La dose n'est pas assez forte pour cela. Vous n'en avez pas pour plus de dix mille ans¹, suivant la recette qui est graduée en perfection, et vous retirerez un grand avantage de cette légère interruption dans vos travaux académiques, puisque vous avez consacré votre vie à la recherche de l'homme parfait. Qui sait ? vous le trouverez peut-être en vous réveillant. »

Là-dessus je bâillai de toutes mes forces. — Une légère interruption ! répliquai-je dans le plus violent accès d'emportement où puisse tomber un homme qui s'endort ! Dix mille ans, une légère interruption ! Vous ne pensez donc pas, impi-toyable architriclin, que j'ai des affaires chez moi, que ma pension sur la liste civile périclite, à défaut de certificat de vie, et que j'étais en situation de faire un bon établissement avec une jeune fille riche et jolie qui ne m'attendra probablement pas !

1. L'ensemble de ce passage est une réécriture du procédé uchronique de *L'An 2440* de L.-S. Mercier. Le narrateur dort « six cent soixante-douze années » (chap. II, « J'ai sept cents ans », éd. de C. Cave et C. Marcandier-Colard, Paris, La Découverte, 1999, p. 35).

« Je n'oserais vous le promettre pour elle, reprit l'archi-triclin. Si elle était ici, et qu'elle en fût d'accord, je pourrais vous offrir de l'endormir avec vous ; il ne m'en coûterait pas davantage ; mais ce n'est guère qu'à cette condition que les jeunes filles attendent un futur qui a dix mille ans à dormir. C'est d'ailleurs un petit inconvénient. Bien fait comme vous êtes, vous retrouverez facilement d'autres maîtresses, et dix mille ans sont si vite passés quand on dort !

En parlant ainsi, des messieurs m'emportaient, sans que je fisse beaucoup de résistance, vu l'état soporeux où m'avait mis leur infernal spécifique¹. De galerie en galerie, j'arrivai, bâillant toujours, à la salle des onéirobies. C'est une secte de sages de ces régions-là qui passent presque toute leur vie à dormir.

— Ils ne sont pas dégoûtés, dit le Manifafa.

— J'y aperçus en clignotant, sous des cloches de verre² numérotées d'une encre indélébile, nombre d'honnêtes gens qui avaient spontanément embrassé cette vocation de sommeil multiséculaire, soit par dégoût du monde où ils vivaient, soit par l'impatience assez naturelle d'en voir un autre. C'était, je vous le certifie, une société parfaitement choisie. Il y en avait qui grouillaient déjà, tant ils étaient près de resusciter. Comme je n'avais plus besoin que de dormir...

— Ni moi non plus, dit le Manifafa.

1. Se dit en médecine d'un traitement efficace pour une maladie donnée et elle seule.

2. Lorenzaccio, à l'acte III, scène 3 de la pièce de Musset (1834), déclare à Philippe Strozzi : « mais moi, pendant ce temps-là, j'ai plongé — je me suis enfoncé dans cette mer bouleuse de la vie — j'en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre, tandis que vous admiriez la surface, j'ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans » (*Le Livre de Poche*, 1986, p. 99).

— Comme je dormais à demi, continua Berniquet...

— Moi aussi, dit le Manifafa.

— Je leur souhaitai intérieurement bien du plaisir, poursuivait le loustic ; j'entrai sans cérémonie sous ma cloche qui couvrait un lit fort commode, au moins pour un homme qui a sommeil, et je m'endormis tout d'un trait.

— Bonne nuit ! Berniquet, dit le Manifafa en laissant tomber sa pipe. Dors bien, et ne fais point de mauvais rêves.

— La première chose que je fis, à mon réveil, fut de regarder à ma montre ; elle était arrêtée. — Quand je fus réveillé...

— Eh bien ! mordieu ! reprit le Manifafa en s'arrangeant sur son divan, quand tu fus réveillé, j'avais dormi peut-être ! A moins que le diable ne s'en mêle, je puis bien dormir une heure ou deux pendant les dix mille ans de sommeil que j'ai la complaisance de t'octroyer entre le commencement et la fin de ta longue histoire. Ce n'est pas, Berniquet, que je n'y prenne un certain plaisir, et que je ne me sois particulièrement amusé au combat naval des chevaux marins et à la gentille sarabande des quatre petites guenuches¹ bleues. C'est vraiment fort divertissant.

Berniquet, qui avait l'esprit extrêmement pénétrant, comme on a pu le remarquer en divers endroits de sa narration, vit bien que le Manifafa ne l'avait pas écouté jusque-là sans prendre le temps de faire par-ci par-là quelque somme.

— Il faut que les rois soient bien bêtes ou qu'ils soient bien mal intentionnés, murmura-t-il tout bas. En voici un que j'entretiens depuis une heure des questions les plus transcendantes et les plus abstruses de la morale, de la philosophie et de la politique, et qui met de si précieux moments à profit pour rêver combats de chevaux marins et sarabandes de guenuches !

1. Petites guenons. Par extension, petites femmes très laides.

— Que grommelles-tu entre tes dents, Berniquet ? s'écria le Manifafa. Tu as l'air de me faire la moue !

— Je pensais, divin Hurlubleu, que mon expédition valait bien la peine d'être racontée jusqu'à la fin, et j'y tenais d'autant plus qu'elle fait la tierce partie d'une trilogie dont le titre importe beaucoup à mon éditeur. C'est ce qui fera le succès.

— Tant de scrupule entre-t-il dans l'âme d'un loustic, Berniquet ? Les gens pour qui tu écris se sont si bien accommodés du monogramme en trois lettres que tu ne risques rien, sur ma parole de Manifafa, de leur lancer une trilogie en quatre parties. On leur en ferait voir bien d'autres ! Mais, pour Dieu, dors, Berniquet, et laisse-moi dormir !

— Une trilogie en quatre parties par le temps qui court ? Pourquoi pas ? dit à part soi Berniquet.

Pendant qu'il réfléchissait, les poings aux dents, sur ce nouveau genre de composition, le sublime souverain d'Hurlubière avait déjà ronflé trois fois¹. Il dormait.

Le loustic se coucha tout de son long sous les pieds de son maître, pour méditer plus à son aise sur la dignité de l'espèce et son perfectionnement progressif. Il s'endormit.

1. En écho, en se réveillant au début du conte suivant, le personnage éternuera trois fois. Il est à noter que le narrateur dit également écrire à trois heures du matin. Il y a là parodie des trois coups au théâtre, ainsi qu'exhibition des étranges liens narratifs entre les contes. Comme l'écrit Nodier dans la préface de la première édition de *Smarra* (1821), « pour entrer avec intérêt dans le secret de la composition de *Smarra*, il faut peut-être avoir éprouvé les illusions du cauchemar dont ce poème est l'histoire fidèle [...]. L'artifice le plus difficile du poète est d'avoir enfermé le récit d'une anecdote assez soutenue, qui a son exposition, son nœud, sa péripétie et son dénouement, dans une succession de songes bizarres dont la transition n'est souvent déterminée que par un mot » (*Contes*, op. cit., p. 34).

Moi qui écris péniblement ceci, d'après les manuscrits de Berniquet, trois heures du matin sonnait d'horloge en horloge, et à la mourante lueur d'une huile dont mon épicier réclame le prix avec des instances malhonnêtes, je sens la plume échapper à mes doigts. Je m'endors¹.

— Et vous, madame ?...

1. Cette métalepse, consistant à faire interférer les plans de la narration et de la fiction, exhibant l'artifice de cette dernière, répond au motif récurrent du sommeil incontrôlable dans l'œuvre de Nodier : « — Foin de la pédanterie et des pédants, [...] ce maudit barbacole que voici m'a tellement matagabolisé le cerveau de ses nomenclatures scientifiques que j'ai presque oublié de parler chrétien [...]. »

« Messieurs, je ne puis me défendre, en vous écoutant, d'une disposition somnolente, accompagnée de spasmes, d'hiatus et de rictus, qui aboutit de plus en plus à chacun de vos discours, au dernier degré de prostration, de torpeur et de céphalgie.

— Céphalgie ! Je suis mort !

— Non, Breloque, tu l'ennuies.

— Moi aussi, dit Victorine ! »

(*L'Histoire du Roi de Bohême*, op. cit., p. 160).

LEVIATHAN¹ LE LONG
ARCHIKAN² DES PATAGONS³ DE L'ÎLE SAVANTE
OU
LA PERFECTIBILITÉ
POUR FAIRE SUITE À HURLUBLEU

Histoire progressive

1. Le léviathan, renvoyant aussi bien au célèbre traité de Hobbes (1651) qu'à la Bible (*Livre de Job, Testament d'Isaïe*), illustre le lien constant du politique et du religieux dans les *Contes*.

2. L'archikan est le premier personnage de l'empire, il est secondé, comme Nodier l'explique lui-même plus loin, par le quasikan. Ces néologismes, empruntés à plusieurs étymologies, sont rigoureusement construits autour du radical perse *kan* ou *khan* (titre donné à l'autorité souveraine) et de préfixes grecs ou latins (*archi* ou *quasi*)

3. Les Patagons sont les habitants de la Patagonie, région méridionale de l'Argentine. Mais Nodier ne sacrifie à aucun réalisme géographique ou ethnographique.

A six heures quarante-cinq minutes du matin, Hurlubleu éternua¹ trois fois de suite.

C'était le signal auquel ses icoglans² attentifs avaient coutume de lui porter son chocolat.

Berniquet, qui était couché sur le dos, comme c'est l'usage quand on dort, à moins qu'on ne se soit couché sur le côté droit, et même sur le côté gauche, s'aperçut que le Manifafa ne daignait plus dormir, et il se coucha sur le ventre.

Cela fait, il se releva justement sur son séant d'un seul bond et il reprit ainsi la parole :

— Quand je fus réveillé, divin Manifafa, et je dois convenir que j'avais la tête un peu lourde...

— Est-ce toi, loustic ? Voilà tantôt dix mille ans qu'on ne t'avait pas vu ! Achève donc, si cela te dit, de me raconter le reste de tes aventures par le menu ; elles me rendormiront peut-être.

— Je fus d'abord penaud comme un fondeur de cloches de me retrouver seul sous ma cloche³. Tous les autres

1. L'éternuement est un mode d'ouverture ou de clôture de récit cher à Nodier. Dans *Le Roi de Bohême*, « les quatre grandes momies de la table des démonstrations éternuèrent si hautement que tout le monde se réveilla » (*op. cit.*, p. 294). Cf *Hurlubleu*, n. 66.p. XX

2. Officier attaché au palais du Sultan dans l'Empire Ottoman.

3. Le motif des cloches est hérité de Rabelais, comme le montre M.-J. Boisacq-Generet (*Tradition et modernité dans L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux de Charles Nodier*, *op. cit.*, pp. 72-73).

Onéirobies avaient déniché sans tambour ni trompette, ce qui m'était d'ailleurs assez indifférent ; car, du sommeil dont je dormais, je ne les aurais pas entendus. Il me vint à l'esprit qu'on pourrait bien m'avoir oublié pendant ma sieste, et je me précipitai si impatiemment contre les parois de ma prison transparente que nous roulâmes, l'un dans l'autre, sur le parquet. Bien m'en prit qu'elle fût faite d'un verre malléable, élastique et infrangible de l'invention de ces Patagons, puisque je ne me fis non plus de mal qu'un homme qui tombe en sursaut de son lit dans une excellente robe de chambre ouatée. Le savant de service accourut au bruit, suivi de ses aides, et après avoir reconnu sur mon dossier que j'avais consciencieusement dormi mes dix mille ans avec un peu de surplus, il me délivra obligeamment un passeport pour aller où je voudrais. Il n'exigea pas même la déclaration requise des témoins d'identité, que je me serais procurée difficilement. Je lui signai en échange, pour l'ordre de sa comptabilité, un bon reçu de ma personne, constatant qu'elle m'avait été remise loyalement et intégralement, *in ossibus et cute*¹, au temps préfix de dix mille ans échus, saine, sauve et bien conservée, c'est-à-dire sans lésion, avarie ni déchet, comme il appert, ainsi que de droit, par l'expertise de messieurs les jurés-priseurs ; le tout à sa grande satisfaction et à la mienne. — Et je me disposai à le quitter.

— Attendez-donc là un moment, mon brave homme, dit-il me retenant par la manche ; vous autres docteurs européens, vous devez savoir presque tout, ou peu s'en faut.

1. « Dans les os et dans la peau ». Cette déclaration d'identité et d'intégrité parodie l'épigraphe des *Confessions* : *intus et in cute* (intégralement et sous la peau), Rousseau citant lui-même les *Satires* de Perse.

— Je sais plus que tout, lui répondis-je, puisque je suis député de la propagande intellectuelle de perfectibilité.

— Voilà qui est bien, reprit-il. On ne vous demande pas tant. Savez-vous seulement la médecine ? Ce n'est pas la mer à boire.

— Autant qu'il en faut, répliquai-je, pour guérir fort proprement un homme qui n'a pas la mauvaise volonté de s'obstiner à mourir. Je vous jure que les médecins de mon temps n'en savaient pas davantage.

— Alors, vous êtes mon homme. Figurez-vous que Léviathan le Long, qui est un prince fort imposant (il a plus de quarante coudées), s'est promis *in petto* de nous faire écarteler tous avant le coucher du soleil si nous ne lui avons pas fourni un médecin capable de le guérir¹ ; et de quoi ? je ne saurais vous le dire : d'une babilole, de l'ennui d'un discours d'apparat, du dépit d'une ordonnance mal reçue, d'une maladie de cour, mais cela nous tient fort à cœur, parce que les rois sont capables de tout².

— Prends garde, Berniquet, dans cette académie de philosophes, il n'y avait point de médecins ! Où diable s'étaient-ils fourrés, ce jour-là ?

— Ils étaient peut être à la distribution des cordons de Saint-Michel³, divin Manifafa. J'ai d'ailleurs eu l'honneur de

1. Ce passage est directement inspiré du *Médecin malgré lui*.

2. Comme le déclare hautement M. Diafoirus, « ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent » (Molière, *Le Malade imaginaire*, acte II, sc. 5).

3. Ordre français fondé par Louis XI, à Amboise, en 1469, composé de trente-six gentilshommes prêtant un serment de fidélité inaltérable à leur roi et à leur foi et signalant leur allégeance par le port à la boutonnière d'une croix en or à huit pointes. L'ordre du

vous prévenir, si je ne me trompe, que l'île des Patagons était fort civilisée.

— Cela est, parbleu, vrai, mais je n'y pensais plus. Malheureux Léviathan le Long, un roi de quarante coudées, et pas un seul petit médecin qui vienne lui adoucir les angoisses de la mort du récit de la dernière représentation à bénéfice !

— Je n'eus pas plutôt exploré le colossal archikan des Patagons qu'il me parut affecté, sauf meilleur avis, d'un mal d'aventure¹ fort grief au bout de l'index de la main droite.

— Ne va pas t'y tromper, Berniquet ; le mal d'aventure au bout de l'index de la main droite cause une douleur poignante et à faire damner un mataquin. J'y étais fort sujet dans mon enfance, et c'est même ce qui m'a empêché d'apprendre à écrire.

— Le diagnostic étant suffisamment démontré, selon moi, par une sévère autopsie...

— Malédiction ! s'écria Hurlublu, as-tu bien eu le courage féroce d'éventrer ce Léviathan pour un mal d'aventure ?

— Eh ! non, monseigneur, je ne parle ici que de cette autopsie clinique sur l'être malade, mais vivant, dont les investigations s'arrêtent à l'épiderme, en attendant mieux. Je me hâtai donc de me faire livrer par la section d'helminthologie quatre-vingt mille sangsues de grand appétit, et de les appliquer à mon sujet.

— A ton sujet, je le veux bien ; ce n'était ni plus ni moins que l'archikan des Patagons. Mais je parie que tu as oublié une chose.

cordon de Saint-Michel fut supprimé sous la Révolution, rétabli par Louis XVIII avant de disparaître définitivement en 1830.

1. Panaris.

— Je ne dis pas le contraire. On en oublie souvent quelques-unes en médecine pratique. Cependant, laquelle donc, divin Manifafa ?

— Une bagatelle : de faire donner avis au prince héritier de se tenir tout prêt pour son intronisation. Deux mille sangsues par coudée ! Tubleu, quelle saignée ! Je serais bien étonné, loustic, si l'archikan des Patagons allait loin.

— Bah ! un archikan, c'est fort comme un buffle ; et, au bout de six mois, je vous réponds qu'il ne se sentait guère de son mal d'aventure. Il ne pouvait remuer ni pied ni patte.

— Voilà un malade qui t'aura de grandes obligations, sage Berniquet. J'aime à croire qu'il est mort guéri¹.

— Vous êtes arrivé, divin Hurlubleu, à la partie la plus extraordinaire de mon histoire. Mon malade ne mourut point. Après dix-huit autres mois de convalescence, et autant de tonnes d'analeptiques dont la moindre excédait en capacité le foudre géant d'Heidelberg², j'eus la satisfaction de le rendre sain et gaillard, sauf une sorte d'hémiplégie qui lui embarrassait fort les mouvements d'une moitié du corps, et une espèce de claudication assez désagréable, qui l'empêchait totalement de marcher.

— C'est-à-dire que tu l'avais tiré d'affaire jusqu'à nouvel ordre au soixante et quinze pour cent. Pauvre archikan !

— Le plus honnête homme du monde. Il m'envoya chercher pour me faire ses remerciements en personne.

— Il avait donc perdu l'esprit, l'archikan des Patagons ?

1. Le divin Manifafa fait ici écho aux sages paroles que Béralde tient à Argan : « presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies » (Molière, *Le Malade imaginaire*, acte III, sc. 3).

2. Récipient d'une forme analogue à celle d'un tonneau, mais de capacité plus grande.

— J'entends bien, lumière du monde, moyennant quoi il est logé, nourri, habillé...

— Rasé, tondu, enterré, entretenu de tous les besoins de la vie, et jouissant par surplus de la disposition de mes trésors.

Je mordis ma langue à propos. — Ce qui m'étonne, dis-je adroitement, c'est qu'une si belle place soit vacante.

— Par accident, dit-il en haussant une épaule (je l'aurais bien défié de remuer l'autre) ; imagine-toi qu'ils sont quatorze de suite que j'ai fait empaler inutilement pour les corriger de leurs distractions ! Il n'y en a pas un qui ait pu se souvenir que ma babouche gauche doit m'être présentée de la main droite, et ma babouche droite de la main gauche¹. C'est la condition la plus expresse du cérémonial, et elle est enregistrée à ce titre dans les lois fondamentales de l'île Savante.

Je suis fort distrait aussi, et je conviens naïvement que la loi fondamentale me fit peur.

— Puissant soleil des Patagons, murmurai-je d'une voix tremblante, le rang sublime de quasikan est fort au-dessus de mon indignité. Vous aurez trop noblement payé mes faibles offices en me renvoyant chez moi, plutôt aujourd'hui que demain, par le chemin le plus court, pourvu que ce ne soit ni dans un bateau à triple pression, ni dans un ballon à vapeur armé en guerre, parce que j'ai ces deux véhicules en exécration pour des raisons qui me sont particulièrement connues².

1. Les contes satiriques reviennent à plusieurs reprises sur ces questions de cérémonial ridicule et pourtant objet de controverses ou sources de guerres civiles ou religieuses. On y trouve un héritage voltairien (cf. *Hurlublu*, note 1 p. 31) et ici un intertexte proprement nodiériste (*Histoire du Roi de Bohême*).

2. Ces références à *Hurlublu* ont pour fonction de créer une apparente continuité dans un récit d'allure aussi « capricante et saccadée » que les véhicules empruntés par Berniquet dans son voyage.

— Impossible, monseigneur. Jamais archikan des Patagons n'a perdu l'esprit ni rien qui y ressemblât.

« Docteur européen, me dit-il, nous te voyons avec plaisir de celui de nos yeux dont nous avons conservé quelque usage. En l'intention où nous sommes de te décerner une récompense proportionnée à tes services, et notre conseil entendu, nous avons résolu, dans notre sagesse et pour ton bien, de te rendormir à discrétion. Qu'en penses-tu, aimable et savant étranger ? »

A ces paroles formidables, je tressaillis de tous mes membres et mes cheveux se hérissèrent de terreur.

— Je le conçois, Berniquet, observa le Manifafa. Tu te prosternas devant lui et tu embrassas ses genoux.

— Je l'aurais bien voulu, mais il n'y avait pas moyen. J'embrassai tout bonnement ses malléoles.

— Etonnante lumière du monde, m'écriai-je, mon émotion vous dit assez combien je suis sensible aux grâces dont il vous plaît de combler le dernier de vos esclaves ; mais celle-ci s'accorderait mal avec les devoirs de ma mission, qui n'ont été que trop longtemps en langueur, et nuiraient à la propagation d'une multitude de découvertes qui doivent tourner à la gloire et au profit du genre humain. Il est indispensable que je me réveille de temps en temps pour corriger mes épreuves.

— C'est une louable et digne occupation dont je te sais un gré infini pour ma part, répliqua Léviathan le Long ; mais que puis-je donc pour toi, et par quels bienfaits ferai-je éclater ma reconnaissance et tes mérites ? Parle, veux-tu être quasikan ?

— Le nom de cette charge est beau, répondis-je, mais je n'en connais pas les attributions.

— Elles s'expliquent assez d'elles-mêmes, reprit-il. Le quasikan est la seconde personne de mon empire, et il a droit en cette qualité de m'adorer perpétuellement, de m'amuser quand je m'ennuie, et de faire tout ce que je veux.

— Comment ! repartit l'archikan, je t'octroie sans difficulté la permission de t'en retourner à pied si tu en as le secret. C'est un moyen dont mes insulaires ont fort rarement usé à ma connaissance pour se transporter sur les continents ; mais puisque tu te proposes de retourner d'où tu es venu, fais-moi le plaisir de m'apprendre d'où tu viens. Tu me trouveras sur ce chapitre d'une érudition foudroyante. Après la vénerie et le blason, ce qu'on nous enseigne de plus spécial à nous autres, rois patagons, c'est la géographie, parce qu'elle ouvre merveilleusement l'esprit aux jeunes gens, et l'appétit des conquêtes aux souverains. Il n'en faut pas plus pour gouverner, au moins comme nous gouvernons.

— Mon intention, répondis-je, est de me rendre dans la capitale des sciences, dans la métropole des arts, dans le chef-lieu de la civilisation, dans l'inépuisable arsenal de la perfectibilité, à Paris, près Villeneuve-la-Guyard. Il n'y a qu'une demi-journée de diligence.

— A Paris ! s'écria-t-il avec un rire assourdissant. Il y a dix mille ans et plus que Paris a été détruit par une pluie d'aérolithes¹.

— Je m'en suis toujours douté, dis-je en me frappant le front de la main ; j'y étais.

— Cela m'étonnerait beaucoup, docteur. Si tu avais été à Paris ce jour-là, tu n'aurais pas dormi dix mille ans depuis en Patagonie.

— Eh ! sire, je n'étais pas à Paris ; j'étais dans la pluie d'aérolithes, que je ne jugeai pas à propos de suivre jusqu'en bas.

— Ce fut sagement fait à toi, car au point contingent, je n'aurais pas donné un fétu de la différence. Tu sauras donc, pauvre savant, que la place où fut Paris est occupée aujourd'hui

1. Nouvelle allusion au conte précédent.

d'hui par la superbe ville d'Hurlu, qui fut fondée par Hurluberlu, et qui a le bonheur inappréciable de vivre sous les lois du plus gracieux, du plus spirituel et du plus illustre de tous ses descendants, le magnanime Hurlubleu, grand Manifafa d'Hurlubièrre. Tu peux vérifier cela sur-le-champ dans l'*Almanach royal*.

— Halte-là, Berniquet, interrompit le Manifafa. Est-il bien vrai que le Léviathan ait tenu ce discours ?

— Je veux n'être jamais allé chez les Patagons, répondit Berniquet, si j'y ai changé un seul mot.

— J'ai peine à comprendre alors que tu fasses si peu de cas de l'esprit de l'archikan, car cette phrase me paraît supérieurement tournée.

— Tout est relatif, divin Manifafa ; il y a telle phrase d'un sot dont un homme de génie pourrait se faire honneur ; et l'expression d'un sentiment si naturel et si facile n'est que faible et vulgaire dans la proportion d'une éloquence et d'un style de quarante coudées.

— C'est égal, loustic ; je ne suis pas médiocrement flatté d'être placé à cette hauteur dans l'estime de ce grand personnage. Continue.

Léviathan continuait lui-même à parler. — Je ne vois donc pas le moindre inconvénient, dit-il, à te renvoyer à Hurlu, mais j'ai peur que tu ne trouves le voyage long si tu répugnes obstinément aux moyens expéditifs. C'est un terrible écheveau à dévider.

— Il me semble, repartis-je, que sur un globe donné de neuf mille lieues de circonférence, nous n'avons guère plus de trois mille lieues par l'axe, et de quatre mille cinq cents lieues par le demi-cercle pour arriver à l'antipode. Or nous entendons communément par antipode ces deux points opposés de la sphère par lesquels on peut faire passer la plus grande perpendiculaire possible.

— Je ne te prouverai pas le contraire pour le quart d'heure, me répondit l'archikan ; mais j'ai quelque soupçon que tu pourrais te tromper sur la dimension actuelle de la terre, et ce serait une hallucination bien naturelle après un sommeil de dix mille ans. Observe d'abord, savant, que tu ne tiens pas compte de l'accroissement graduel du monde géologique et minéral par juxtaposition. L'arbre exhausse insensiblement le nid de l'oiseau pendant qu'il dort un moment, la tête rentrée sous son aile ; et tu supposeras, docteur, que tu as passé dix mille ans sous ta cloche de verre sans changer de position respective dans l'espace !

— Non vraiment, répondis-je à l'archikan. Il doit en être quelque chose, ou je n'y entends rien.

— Encore un peu de réflexion, poursuivit Léviathan le Long ; tu as vu des satellites se dissoudre et tomber en pluie d'aérolithes sur la terre. Tu les as vus ensevelir des villes et couvrir de vastes régions sans rien détruire dans la matière indestructible qu'une forme passagère. Que dis-tu des géolithes¹ que les volcans vomissent en approfondissant leurs cratères, phénomène vulgaire qui se reproduira peut-être jusqu'à ce que le globe vide se réduise à une écorce immense qui doit gagner nécessairement en surface tout ce qu'il aura perdu en solidité ?

Je pensai en moi-même que cet accident serait très favorable à l'exhumation de Zérétochthro-Shah et de son homme, et qu'il serait assez prudent de remettre à cette époque l'avènement définitif de la perfectibilité.

— Que dis-tu de tous les êtres organiques, vivants et sensibles, qui s'accumulent en humus, qui s'étendent en faluns², qui se dressent en falaises, qui gisent en ossuaires ? Des

1. Néologisme antonyme d'aérolithe.

2. Dépôt calcaire riche en débris fossiles.

montagnes qui tombent et qui, en aplanissant leurs aspérités anormales, relèvent de plus en plus le sol qui leur sert de base ? Qu'en dis-tu ?

— Qu'en dis-tu, Berniquet ? s'écria le Manifafa. Je n'entends pas beaucoup mieux le patagon que le propagandiste et le propagandiste que le patagon ; mais il me semble qu'ils ne s'en doivent guère. Quand tu imprimeras ton histoire, ne fais pas ce gros Léviathan si bête ; il parle tout au moins aussi bien que les livres des mataquins.

— Instinctivement, monseigneur ; il n'y a rien d'accablant comme la simple raison d'un ignorant ; mais Votre Majesté ne se souvient probablement plus que ces pauvres gens n'ont pas le sens intellectuel ?...

— Je me souviens à merveille, loustic, que la section d'idéologie ne paraît pas l'avoir trouvé ; mais si elle le trouve jamais, contre toute espérance, et que tu aies encore du crédit dans ce pays-là, je t'engage à la prier de le garder pour elle. Cela ne peut pas nuire à une section d'idéologie, et j'aime autant pour leur bien que nos Patagons s'en passent.

— Enfin, dit toujours l'archikan, tu ne t'es pas avisé de certaines agrégations fortuites comme celle qui résulta de la chute de la lune pendant que tu dormais si bien. Voilà une protubérance qui allonge un peu ton diamètre.

— Comment ! ripostai-je aussitôt, la lune, égarée par une de ces perturbations auxquelles elle était si sujette, serait venue se souder à sa métropole ? Cette rencontre a dû produire en effet une loupe assez remarquable sur la sphère.

— Ne parle plus de sphère, mon cher docteur ; le monde que ton siècle appelait ainsi ressemble maintenant à une de ces toupies aux rhombes¹ irréguliers et inégaux que les

1. Du grec *rhombos*, « toupie », ce mot était anciennement donné au losange en mathématiques. En clôture de *Smarra*, Nodier rédige

enfants font voltiger sur des lanières ; ou, si tu l'aimes mieux, il a exactement la figure d'une de ces cucurbites dont les pèlerins font des gourdes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux dans cette collision, c'est qu'elle percuta d'une horrible manière ce beau royaume des diamants où le *Régent*¹ n'aurait passé que pour une misérable retaille, tant on y avait heureusement réussi à fabriquer dans d'énormes dimensions la plus riche des œuvres de la nature. Nous en avons bien conservé la recette, mais on a toujours cherché inutilement depuis la proportion et le procédé.

— C'était ce qui nous manquait aussi, dis-je à Léviathan le Long ; mais il est bon d'ajouter que nous n'avions pas la recette.

— Elle se réduisait, dit-il, à deux principes assez vulgaires : un poussier de charbon passé par le tamis, qu'on tirait de l'arbre aux baguenaudes, et un élément végétal nommé la fagotine que la section de physiologie botanique avait découvert dans les cotrets².

Ici le Manifafa impatienté rompit encore brusquement l'intéressante narration du loustic.

une longue et savante note sur le latin *rhombus* et le grec *rhombos* (*Contes*, éd. de P.-G. Castex, *op. cit.*, pp. 78 et 79).

1. Ce diamant très pur de 137 carats, découvert en Inde en 1702 par Thomas Pitt, devint le *Régent* lorsque Philippe d'Orléans l'acheta pour la Couronne, en 1717. Il orna la couronne de Louis XV, la poignée de l'épée de Napoléon I^{er}, la couronne de Charles X. Volé en 1792, il fut retrouvé chez un receleur et est aujourd'hui exposé au Louvre.

2. Cette recette, appartenant « poudre de Perlimpinpin » et alchimie, accumule redondances (poussier de charbon), mots rares et néologismes, dans une intention ironique évidente, explicitement soulignée par l'emploi des mots *baguenaude* et *fagotine*, ce dernier terme n'étant pas sans évoquer le *fagotin*, petit singe habillé des charlatans et bateleurs (cf. *Zerthoctro-schah*, note 4 p. 110).

— Je voudrais bien savoir, Berniquet, de quoi se mêlait la section de physiologie botanique. Le diamant perdit toute sa valeur.

— Comment ! monseigneur, les polissons n'en voulaient plus pour jouer aux billes. Mais le cotret¹ fut hors de prix.

— Je ne vois pas alors, continua-t-il en se croisant frileusement les mains, quel avantage on peut retirer, en économie politique, d'avilir un sot bijou dont la rareté seule fait tout le mérite inutile, et de rendre inaccessible aux bonnes gens l'acquisition du cotret réjouissant qui charme les veillées d'hiver ?

— Il faut bien distinguer, Manifafa divin ; je ne vous ai pas dit que ce fût un avantage, puisque c'est un progrès.

— Tu as, ma foi, raison, Berniquet. Cette distinction m'avait échappé. Reprends sur-le-champ ton histoire, loustic, car j'en tire beaucoup d'instruction.

L'archikan poursuivant donc son discours où nous l'avons laissé : — Tu vois, dit-il, docteur, que le monde avait inopinément grandi en ton absence. Il te serait difficile d'arriver à la bonne ville d'Hurlu, par la voie la plus directe, en moins d'une dizaine d'années, auxquelles il faut joindre dix ans que tu dois nécessairement à la douane, au lazaret² et à la police, et dix ans de plus pour attendre le visa de tes passeports. Quant à la fatigue, aux accidents et surtout aux infirmités qui s'accroîtront tous les jours avec ton âge, tu en ferais bon marché si tu ne leur donnais que trente ans. Avec la maturité virile que tu annonces, une résolution forte, une intrépidité à toute épreuve, bon pied, bon œil et un peu de bonheur, tu pourrais bien en soixante ans ou plus faire ton entrée dans la splendide capita-

1. Fagot de bois.

2. Etablissement où étaient mises en quarantaine des personnes susceptibles d'avoir été en contact avec des malades atteints d'affections contagieuses.

le d'Hurlubière, sauf à subir l'inspection préalable de la gendarmerie, des sergents de ville et des employés de l'octroi.

— Vous n'y pensez pas, répondis-je au Léviathan d'un ton d'humeur. Cela ferait au moins un siècle à mon extrait de baptême.

— Tu n'en serais que plus respectable. D'un autre côté, si tu t'obstinais à prendre le chemin excentrique (il est infiniment plus commode), nous aurions à t'offrir, à la vérité, les ponts suspendus qui aboutissent aux huit cents planètes.

— Huit cents planètes, grand Dieu ! et des planètes à ponts suspendus ! Que d'entrepreneurs ruinés !...

— C'est ce qui te trompe. Tous les hommes qui s'ennuient dans une planète passent leur pauvre vie à en aller chercher une autre. C'est une navette perpétuelle, mais cette manière de voyager présente bien quelques inconvénients, au dire de la section de mécanique céleste. Le premier serait de prendre sur tes sages loisirs, suivant ainsi en trajets instructifs et cependant infructueux deux ou trois cents milliers de cycles solaires ; je te fais grâce des petits chiffres, parce que je ne me les rappelle pas.

— Eh ! monseigneur, m'écriai-je lamentablement, je vous dispense volontiers des petits chiffres et des autres inconvénients. Après un chiffre et un inconvénient comme celui-là, je suis bien décidé à ne jamais revoir Hurlu.

— Tu y seras en dix minutes, si cela peut t'être agréable, reprit en riant l'archikan.

— En dix minutes, deux ou trois milliers de cycles solaires, et l'espace que leurs révolutions embrassent ! Il me semble que je rêve¹.

1. Comme le montre René Bourgeois (*L'Ironie romantique, op. cit.*, p. 174), le sommeil est pour Nodier « bouffon [...] et dans une certaine mesure "ironique" puisqu'il s'attache à détruire constamment ce

— Ce n'est pas ce que tu ferais de plus mal, continua-t-il. Tout le temps où l'on ne rêve pas est du temps perdu.

— Je ne saurais disconvenir, ruminai-je de manière à être entendu, que l'or fulminant¹ nous promettait dans ma jeunesse un fort joli projectif² ; mais ces milliers de cycles solaires réduits en minutes, cela doit avoir passé la portée de la propagande.

— De l'or ! belle pauvreté vraiment. Mets-toi bien dans l'esprit que nous avons découvert dix métaux supérieurs à l'or pour une seule planète, et dix mille projectifs pour l'or fulminant. Le bas peuple n'en ferait pas des allumettes.

— C'est étrange ! repartis-je, L'or était assez bon de mon temps, si j'en peux juger par oui-dire.

qu'il crée ». Un extrait du *Roi de Bohême*, cité par Bourgeois, le souligne : « le sommeil, aveugle tyran de la pensée, s'amuse à tromper nos impressions les plus familières, et à les déconcerter, comme un charlatan habile, par des impressions opposées. A peine ses doigts ont fait vibrer une corde harmonieuse et fantastique, et le voilà déjà qui brode sur les notes majestueuses une grossière bacchanale ou un vaudeville grivois. A peine la décoration changeante qui lui obéit a-t-elle offert à vos regards la chaire vénérable du savants, qu'elle laisse apparaître les tréteaux grotesques de Mondor et de Gratelard ; car il est de la nature de cette âme irrationnelle qui veille en nous quand nous dormons, de ne pas laisser échapper une perception sublime sans la tarer de quelque empreinte de ridicule ; et c'est ce qui a fait dire à un sage que les rêves étaient la parodie de la vie » (*op. cit.*, p. 260).

1. Se dit en chimie de certaines compositions qui détonnent par chauffage ou par choc.

2. Nodier utilise l'adjectif en tant que substantif. Ce terme renvoie tant à l'astronomie qu'à l'alchimie (la poudre de projection se voyant attribuer la vertu de changer des métaux vils en or) et n'est pas sans évoquer, par son étymologie, les théories de la perfectibilité que Nodier tourne en dérision dans ces pages.

— Avec la charge d'autant de rhinocéros, d'hippopotames et de chameaux que tu as dormi d'années, somnolent docteur, avec la charge d'autant de mammouths, tu ne serais pas assez riche pour en acheter plein ta main de riz, d'orge ou de sésame.

— Oh ! que j'aurais voulu, dit le Manifafa, voir ce double fou de Crésus ressuscité au milieu de ses trésors dans l'île des Patagons, pour rire de son béjaune¹ ! Cette mystification ferait grand honneur à la gaieté de la Providence.

— Allez, reprit Léviathan d'une voix impérative, couvrez ce fameux docteur d'une pelisse d'apparat qui ne lui sera pas inutile dans les froides régions qu'il va parcourir, et dépêchez-le, pour Hurlu, à projection forcée, dût-elle faire éclater les mortiers. Vous m'en répondez sur votre tête ! — A propos, ajouta-t-il comme on m'emportait, n'oublie pas, philosophe européen, de présenter à ton maître les assurances de mon estime et de mon amitié fraternelles.

— Je lui baise les mains, dit le Manifafa, et je lui sais gré de ses procédés avec toi, parce qu'ils sont fort galants. Te voilà donc en voiture.

— C'était une chaise commode, élégante, légère, bien suspendue, mais sans roues et sans brancards, ces moyens vulgaires de véhation lui étant parfaitement inutiles. Elle était seulement fixée en avant à une barre métallique horizontale (ayez la bonté de vous représenter ceci car je n'ai pas eu le temps en route d'en dessiner la figure) dont les extrémités aboutissaient à deux boulets de calibre sur l'orifice de deux pièces à feu, lesquelles se trouvaient à des distances exactement égales, parallèles à mon tilbury, de sorte que j'y étais enchâssé comme dans une espèce de fer à cheval.

1. Inexpérience, sottise. Crésus, roi de Lydie au VI^e siècle avant J.-C., devait sa richesse, devenue proverbiale, aux mines d'or de son royaume.

— Cela est assez ingénieux, interrompit Hurlubleu ; je t'attends au projectif.

— Derrière moi, les lumières de deux canons étaient garnies de deux conducteurs convergents qui aboutissaient nécessairement en angle au sommet commun, la géométrie n'ayant rien changé jusqu'ici à cette disposition. On ne me fit pas attendre. J'étais à peine arrangé sur mes coussins pour dormir qu'un grand flandrin¹ de postillon survint...

— Mèche allumée !

— Non, divin Manifafa, la bouteille de Leyde² à la main. L'étincelle électrique a été préférée à cause de son isochronisme³. Il présenta le bouton au point de convergence des conducteurs ; et je partis avec une rapidité dont il serait difficile de se former l'idée, surtout si l'on n'était venu de Villeneuve-la-Guyard que par la correspondance des Messageries.

— Les mortiers éclatèrent-ils, Berniquet ?

— Je n'ai jamais pu m'en informer, monseigneur. Le son ne parcourant guère plus de deux cents toises par minute, je l'aurais bien mis au défi de me rattraper.

— Cette manière de voyager, Berniquet, doit être assez gênante pour les gens qui ont la respiration courte.

— Pas tant que vous le pensez, divine Hautesse, parce que la raréfaction de l'air, qui est incalculable à ces hauteurs, fait compensation, tant bien que mal, et que la rapidité de la

1. Cette expression familière désigne un homme grand et fluet, mou et gauche.

2. La bouteille de Leyde, sorte de condensateur électrique, inventée en 1746 par trois savants hollandais et perfectionnée en France par l'abbé Nollet, produit une étincelle électrique et peut servir de batterie.

3. Caractère de ce qui est isochrone, c'est-à-dire, qui s'exécute à intervalles réguliers.

course pourvoit à peu près au défaut de densité atmosphérique. Le plus grand danger que pût courir un voyageur serait de rencontrer un corps plus solide que le milieu qu'il pénètre.

— Un aérolithe, par exemple, honnête loustic, ce serait une dure concurrence !

— Très dure, divin Manifafa. Je faillis me rompre la tête contre un petit brouillard gris de lin¹ qui n'était pas plus gros que le poing, et qui arrivait en se dandinant au juste milieu de mes deux boulets avec un air d'insouciance. Tudieu ! quelle percussion.

— Tu soufflas dessus.

— Je ne pouvais pas ; mais il eut la complaisance de prendre sa droite à propos, comme une voiture de place.

— Ce que je trouve de plus ennuyeux dans cette méthode, loustic, c'est la monotonie du coup d'œil, car rien ne doit être aussi désagréablement uniforme qu'une route où les petits brouillards gris de lin sont comptés pour des événements, quand on a l'habitude d'observer en voyageant, et de lire les enseignes par la fin.

— De la monotonie, monseigneur ? Gardez-vous bien de le croire. Je prenais un plaisir inexprimable à contempler ces huit cents ponts suspendus des planètes qui se lançaient et se croisaient à l'horizon en arcs merveilleux, tout chargés de trophées, d'obélisques, de statues d'un aussi bon goût et d'une aussi jolie proportion pour le moins que celles du pont de la Concorde². Je n'en revenais pas.

1. Cette couleur apparaissait déjà dans le sous-titre de *Moi-Même*, « roman qui n'en est pas un, tiré de mon porte-feuille gris-de-lin », texte écrit par Nodier entre 1799 et 1800, jamais publié du vivant de l'auteur (éd. de Daniel Sangsue, *op. cit.*).

2. Ce pont de Paris relie la place de la Concorde au Palais-Bourbon. Construit par l'ingénieur Perronet (1787-1790), il fut d'abord

— Un autre que toi n'en serait pas revenu non plus, Berniquet. Tu me parles, ici, d'une admirable perspective.

— J'en jouissais de tout mon cœur quand la rame de mes boulets, probablement échauffée outre mesure par le frottement, et fort calorifère de sa nature, se dilata subitement en criant et se rompit en deux parties exactement égales, à cause de l'homogénéité de sa matière et de l'équipollence parfaite des deux impulsions projectives.

— D'après l'équipollence et l'homogénéité, dit le Manifafa en bâillant à se démantibuler la mâchoire, cela ne pouvait pas arriver autrement. Tu es maintenant en beau chemin pour me peindre encore une fois le monde à l'envers, car je ne te crois pas homme à te désister de l'habitude de tomber la tête la première, comme l'exigerait la variété de ton récit.

— Je supplie Votre Majesté de se rappeler, reprit Berniquet, que je suis tombé par les pieds dans la fondrière.

— Il est ma foi vrai, loustic, répliqua Hurlubieu, et j'en ai eu quelquefois un certain regret ; car si tu avais trouvé le tuf avec la tête, je me flatte que nous serions déjà quittes de l'histoire de tes voyages.

— Il n'y a plus que patience, divin Manifafa, et nous touchons à la fin, si vous n'aimez mieux que je recommence. Comme j'étais appuyé sur la barre à l'instant où elle éclatait, ce qui est une posture fort naturelle quand on se promène pour voir le monde, j'eus le bonheur de me retenir au côté que je tenais, et de suivre mon boulet de volée pendant que la chaise royale de Léviathan s'en allait à tous les diables. Maintenant votre sublime Hautesse est au fait du reste. Je

appelé pont *Louis XVI*. En 1816, on décida de le décorer de statues d'hommes illustres. La pose commença en 1827 mais ne fut jamais achevée. Jugées trop lourdes, les statues furent envoyées à Versailles puis en Province.

traversai les hautes murailles du palais, la décuple enceinte de vos gardes, où je fis une terrible trouée, et jusqu'aux petits appartements, d'où je fus porté tout naturellement à vos sacrés genoux, ce qui parut vous causer une légère surprise, vu la rareté du fait.

Le Manifafa ronfla comme un orgue. Berniquet en conclut logiquement qu'il s'était endormi.

C'est ici que paraîtraient devoir s'arrêter les aventures du loustic, mais il n'était pas au bout de ses peines. Ce grand homme tenait à l'homme par quelques faiblesses d'organisation auxquelles on n'avait pas encore porté remède de son temps. Il s'était aperçu plusieurs fois, pendant qu'il contait, d'un certain frémissement des portières de soie qui fermaient de leurs légères tentures les communications du harem avec la chambre du divan, et il l'attribuait avec raison à un corps ambiant plus intellectif que l'air extérieur, car il était sûr d'avoir entendu parler. Les femmes du Manifafa, étonnées en effet de l'absence inaccoutumée de leur royal époux, et curieuses peut-être aussi d'examiner plus à loisir le philosophe inconnu qui avait passé si soudainement au milieu d'elles à la suite du boulet ramé, sans prendre le temps de se laisser regarder, s'étaient furtivement glissées peu à peu à toutes les issues, et Berniquet croyait même y avoir vu apparaître deux ou trois fois la figure brune et madrée d'une odalisque tant soit peu mûre qui préoccupait singulièrement son esprit. C'était de mâle fortune la sultane favorite¹.

L'aiguille des heures n'avait pas tout à fait parcouru le quart du cadran que le Manifafa fut réveillé en sursaut par je ne sais quel rêve cornu. On devine peut-être qu'il ne retrouva

1. Nodier parodie ici tant les *Lettres persanes* ou *Zadig* que les romans sentimentaux ou érotiques du XVIII^e siècle.

pas le loustic près de lui ; mais en revanche il eut à peine passé la portière la plus voisine qu'il le trouva extrêmement près de la sultane favorite, où le savant chef des mataquins, surpris d'une douce et trompeuse torpeur, s'était laissé aller aux charmes d'un sommeil peu semblable à celui de l'innocence.

Berniquet, l'infortuné Berniquet, rouvrit ses yeux aux lueurs du yatagan¹.

— Reconnais-tu le maître de ton corps et de ton âme, hypocrite détestable ? s'écria Hurlubleu.

— Grâce, grâce pour le corps de votre humble et dévoué loustic ! sanglota Berniquet d'une voix étouffée. Quant à son âme, la philosophie l'a préparée à n'en pas faire plus de cas que la racine pivotante, charnue, douceâtre et comestible du *brassica napus*, qui est la troisième variété de l'*asperifolia* de Linné².

— Voilà bien des façons pour dire un navet, sous prétexte que tu es savant, reprit le Manifafa. C'est égal, continua-t-il en rengainant son fer dans le fourreau, il ne sera pas dit que j'ai privé la perfectibilité d'une si haute espérance pour satisfaire aux vengeances de mes folles jalousies. Je peux tirer de lui un parti plus avantageux pour ma gloire. Je t'enverrais volontiers visiter de ma part en boulet ramé cet honnête Léviathan qui t'a dit tant de bien de moi, si j'avais le procédé ; mais tu me feras grand plaisir de retourner en attendant plus tôt que plus tard à la quête de Zérétochthro-Schah par le puits sans fond qui s'est nouvellement ouvert au milieu de la

1. Sabre turc, arme de combat et d'exécution, dont la lame très tranchante décrit une ligne courbe en deux sens opposés.

2. Le naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778) décrit plusieurs dizaines de milliers d'espèces selon une classification binominale. Nodier se moque ici une nouvelle fois du vocabulaire ridiculement abscons des savants.

grande place d'Hurlu. J'y avais souvent pensé pendant ton récit, et je suis heureux et fier de pouvoir t'offrir dans mes propres Etats une voie favorable à l'accomplissement de tes grandes destinées. Fais donc un codicille amiable où tu auras soin de me donner tout ce que tu possèdes, comme le requiert notre amitié mutuelle, et tiens-toi prêt, séduisant loustic, à partir ce soir pour la Bactriane. Je suis curieux de savoir si tu reviendras aussi aisément du noyau de la terre que des points les plus excentriques de son tourbillon.

Berniquet, qui était discret, respectueux et homme de cour, n'avait pas répondu un mot à cette allocution paternelle. On l'enterra le soir.

Le loustic des mataquins était foncièrement aussi sage qu'on peut l'être quand on est philosophe, et aussi bonhomme qu'on peut l'être quand on est philanthrope. Quoique fort entêté de lubies systématiques, ses voyages aventureux et sa longévité négative l'avaient un peu détrompé du perfectionnement indéfini, et on avait remarqué qu'il n'en parlait le plus souvent qu'en riant de côté. Il est probable qu'il n'arriva pas au grand *Vade in pace* de la place d'Hurlu, sans désirer intérieurement de le voir fermé à jamais sur la propagande, Zérétochthro-Schah, Hurlubleu et la sultane favorite ; mais il fit bonne contenance, et les gens sensés, qui tiennent quelquefois compte aux puissances qui s'en vont du mal qu'elles ne leur ont pas fait, l'accompagnèrent du témoignage de sympathie et de regret le plus énergique dont le peuple soit capable envers les nobles malheurs. Ils ne dirent rien du tout.

La cérémonie fut pompeuse et magnifique. Tous les Hurlubiers y étaient, à dix millions de personnes, sans compter les femmes et les petits enfants. Le loustic, une lanterne au pourpoint, une corbeille de provisions à la main, et un album volumineux sous le bras, pour ses notes et ses dessins,

prit place dans le panier de mineur avec toute la dignité d'un ambassadeur bien pénétré de l'importance de sa mission.

— Homme irréparable, lui dit le chibicou qui l'accompagnait au moment de prendre congé, si votre retour était longtemps refusé à nos vœux, comme cela n'est que trop à craindre, quels renseignements désirez-vous nous laisser dans votre prudence infinie sur ce qu'il faut penser de l'utilité de la science et du but de la sagesse ?

— Je veux bien vous communiquer tout ce que j'ai appris en plus de dix mille ans d'existence, répondit le Curtius¹ de la perfectibilité, sauf à ratifier mon jugement par de nouvelles découvertes. La science consiste à oublier ce qu'on croit savoir, et la sagesse à ne pas s'en soucier.

Sur cette sentence où toute la philosophie humaine se résume, et qui me suffit, à moi, pour achever, insouciant, mon laborieux pèlerinage dans cette vallée de misère, inexplicable Josaphat² des vivants, on expédia Berniquet, à grands renforts de câbles, vers les entrailles de la terre. Une semaine accomplie, la corde du vaguemestre ramena un joli paquet de rartés géologiques, dont la plus curieuse était un hanneton³

1. Selon une tradition datant du IV^e siècle, un gouffre s'ouvrit dans le sol du Forum, à Rome. Les prêtres déclarèrent qu'il ne se comblerait que si un citoyen s'y précipitait volontairement. Le chevalier romain Marcus Curtius sacrifia sa vie.

2. Nom symbolique donné au lieu où Dieu rassemblera toutes les nations le jour du Jugement Dernier. Il les fera « descendre dans la vallée nommée "le Seigneur juge" ou Val de la Décision » (*Livre de Joël*, 4, 2 et 9).

3. Nodier était passionné par les insectes. Il est l'auteur, en collaboration avec Luczot de la Thébudaïs, d'une *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes et sur l'organe de l'ouïe dans ces mêmes animaux* (1798), d'une *Bibliographie entomologique* et d'un *Catalogue raisonné des ouvrages relatifs à l'entomologie et aux insectes* (1801).

fossile qui avait huit pattes et le corselet à l'envers. Le ci-devant loustic faisait savoir à ses confrères, par une missive jointe à cet envoi souterrain, que le puits s'élargissait en cône immense à mesure qu'on approchait du fond, ce qui augmentait singulièrement les difficultés du retour, au moins par les voies de déambulation ordinaire, mais qu'il avait le bonheur de l'écrire d'une posade assez propre où il lui convenait de fixer à l'avenir le point central de ses excursions.

D'après cela, on retira tous les câbles et on couvrit le puits philosophique d'un monolithe énorme en forme de meule, dans le goût de celles qu'on fabrique à la Ferté-sous-Jouarre¹, entre Meaux et Château-Thierry. Un régiment de Patagons ne l'aurait pas soulevée.

Je regrette maintenant de ne pas avoir la plume de Tacite, — ou une meilleure si vous en savez, — pour décrire les événements terribles qui suivirent le départ de Berniquet. Ses partisans, qui voyaient naturellement dans son message inattendu et soudain une façon d'exil déguisé, soulevèrent peu à peu les cruelles émotions civiles qui donnèrent lieu depuis à la sanglante guerre des mataquins : LA GUERRE DES MATAQUINS, il vous en souvient comme à moi, qui a fourni de si belles pages à l'histoire, et sur laquelle la muse tragique a répandu tant de larmes ! Les premiers avantages furent pour l'auguste dynastie d'Hurlubleu ; mais ils tournèrent bientôt d'une manière funeste, et ce fut l'effet d'une particularité trop mémorable pour que je la passe ici sous silence, quoique ce radoteur solennel d'Attus Navius² n'en ait pas

1. Cette ville située au nord de la Brie, sur la Marne, est effectivement réputée pour ses meules et ses carrières de pierre meulière !

2. Figure mythico-historique, célèbre augure ayant exercé à Rome au temps des rois. Tite-Live (I, 36, 4), Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, III, 71, 2 sq.) et Cicéron (*De la Divination*, I,

touché un seul mot dans ses chroniques. Il paraît, comme le dit assez l'étymologie qui est la véritable lumière des faits', que les congratulations officielles consistaient, à la cour d'Hurlubière, en véritables chatouillements portés jusqu'au spasme du triomphateur : et on croit généralement que le magnanime Hurlubleu passa de vie à trépas dans une de ces glorieuses épilepsies. Il faut convenir au moins que la critique serait bien embarrassée de prouver le contraire ; et j'adopte d'autant plus volontiers cette leçon qu'elle me fournit l'exemple précieux d'un roi mort à force de rire, ce qui n'était peut-être jamais arrivé, et ce qui n'arrivera certainement plus, au train que prennent les monarchies.

Hurlubleu étant mort sans enfants, la grande charte du royaume rendait nécessairement le pouvoir absolu aux mataquins, qui l'auraient bien pris sans cela, suivant leur immémoriale habitude ; car à toutes les révolutions de ce déplorable empire, on ne voyait surgir que des mataquins, mataquins contre mataquins, mataquins sur mataquins, une nuée de mataquins.

32) narrent ses exploits. C'est lui qui, par un miracle (il avait coupé une pierre en deux) aurait imposé la science des augures à Rome. La mention des *Chroniques* est cependant fantaisiste.

1. Nodier ne cesse de faire l'éloge de l'étymologie : « il est permis de croire cependant que tout homme qui ne sait pas remonter de l'expression à son étymologie ne sait pas la langue vulgaire, et il est à craindre qu'il n'apprenne jamais la langue poétique », « il me semble qu'il n'y a point de guide plus philosophique que l'étymologie, dans la définition des mots et dans leur appropriation aux idées ; car l'étymologie du mot, c'est l'expresssion naïve, complète et intelligente d'une pensée simultanée avec l'invention de son nom et le mécanisme de sa parole » (*Miscellanées, variétés de philosophie, d'histoire et de littérature*, in *Réveries*, op. cit., p. 29 et 34-35).

Mais mataquins blancs¹, mataquins rouges, mataquins de toutes les couleurs, mataquins à robe longues et mataquins à robe courte, mataquins à cothurnes et mataquins à brodequins, mataquins togés et mataquins cuirassés, mataquins de la plume et mataquins de l'épée, mataquins de naissance, mataquins d'aventure, mataquins d'argent, mataquins de doctrine, mataquins d'industrie, le peuple avait pris son parti là-dessus : c'étaient toujours mataquins. Les misérables Hurlubiers étaient chose innée des mataquins, produite pour les mataquins, et perpétuellement dévolue aux mataquins. Bien fin qui la reprendrait aux mataquins, s'il n'était pas mataquin !

Les mataquins souverains comme de raison, ils firent élever, sur la pierre qui fermait le puits où était descendu Berniquet, un socle de granit en dodécaèdre inégal, pour figurer les douze parties du monde connu. Si on en découvre jamais une treizième, je déclare sincèrement que je ne sais pas où la mettre ; mais le ciel me préserve d'un plus grand souci !

Berniquet avait laissé son testament populaire comme César, aux trois cents sesterces près que le Romain avait légués par tête à chaque citoyen, et qui se montaient, selon le calcul de M. Letronne², à 59 francs 61 centimes ; c'est là ce qui s'appelle un bon prince ! Mais le pauvre bonhomme de loustic ne pouvait pas disposer d'une *uncia sextula*³ en métal

1. Nodier multiplie dans ses contes et romans les effets de liste et d'engendrement du texte non par la logique mais par des jeux de sonorités, des assemblages « d'articulations consonnantes et vocaliformes » (*Le Roi de Bohême, op. cit.*, p. 178).

2. Jean-Antoine Letronne (1787-1848) était archéologue et spécialiste des monnaies antiques. Il publia, en 1817, un essai sur *Les Monnaies grecques et romaines*.

3. Sixième d'une once.

de cloche ; et c'est de toute sa vie ce qui inspire le plus profond attendrissement à ses biographes. On écrivit donc, sur la plus large face du socle, en style lapidaire non revu par l'Académie des inscriptions, les dernières lignes de son codicille :

QUE DIEU DAIGNE VOUS DONNER A TOUS,
MES BONS AMIS,
TOUT CE QUIL FAUT DE PATIENCE
POUR SUPPORTER LA VIE,
D'AMOUR ET DE BIENVEILLANCE
POUR LA RENDRE DOUCE ET UTILE,
ET DE GAIETE
POUR S'EN MOQUER.

La statue du loustic fut inaugurée le lendemain sur le monument ; et, comme la sculpture de ce temps perfectionné était naïve et bourgeoise, l'habile artiste le représenta en *pet-en-l'air*¹, en bonnet de nuit et en pantoufles².

C'est une belle pièce.

1. Ce terme familier désigne un veston d'intérieur assez court.

2. Cf. Appendice.

ZEROTHOTRO-SCHAH
PROTO-MYSTAGOGUE DE BACTRIANE¹

1. Pour Zerothotro-schah et Bactriane, voir *Hurlublu*, notes 2 p. 38 et 1 p. 39. Le Schah, mot persan signifiant *roi*, est le titre officiel du souverain. Zerothotro est ici souverain religieux, protomystagogue (de *prôtos*, le premier, *mustés*, initié et *agein*, conduire), c'est-à-dire premier des prêtres initiant aux mystères sacrés.

HYPOTASE¹

Mon Dieu ! mon Dieu ! que la vie est une chose instructive et amusante, quand on en est revenu !

Il n'y avait guère plus de dix mille et quelques centaines d'années que j'étais mort, quand un beau lendemain de la Toussaint, bon jour bonne œuvre, il m'arriva au chant du coq ce que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Quoique j'eusse pris le temps de cuver le jurançon de notre hôtesse, j'étais, foi de Breloque², un tantinet étourdi, comme un homme qui a perdu l'usage de la société et l'habitude du grand air. Je cheminais, cheminais depuis je ne sais combien de temps, par monts, vaux, avenues, terrasses, parvis, cours, vestibules et degrés, quand je m'arrêtai tout à coup

1. Ce conte est subdivisé sur le même principe que *Smarra* ou *L'Histoire du roi de Bohême*. On retrouve ici l'influence de la *Vision d'Hebal* (1831), texte fondamental dans lequel Ballanche formule sa philosophie de l'Histoire, en découpant la marche progressive de l'humanité en une série de grands cycles entrecoupés d'épreuves qui sont autant d'expiations que d'initiations. Après un récit initial, chaque chapitre de la *Vision* est organisé selon un ordre immuable : strophe, antistrophe, épode.

2. Breloque est un des personnages de *L'Histoire du Roi de Bohême*, ou plus précisément une partie de la trinité hétéroclite formant l'instance narrative du roman, composée de Théodore, l'imagination, Breloque, le jugement et Don Pic de Fanferluchio, la mémoire.

devant un immense portail d'ordre hétéroclite au-dessus duquel était écrit en lettres phosphoriques :

NON PLUS ULTRA
ICI ON ENSEIGNE LA PURE VÉRITÉ
LES SCIENCES TRANSCENDANTES
ET L'ART DE DORMIR DEBOUT EN TOUTES LANGUES.

N.B. *Vous êtes priés de laisser les chiens dehors.*

Après m'être bien assuré que je n'étais pas compris dans l'exception, j'avisai un homme de taille colossale qui paraissait être là pour garder la porte. Il me l'ouvrit avec de grandes marques de courtoisie en se découvrant afin de me faire honneur d'un turban sesquipedal¹ dont il était coiffé fort galamment, et qui avait toute la forme d'un éteignoir² gigantesque. Je cherchai de la main mon bonnet de nuit, dans l'intention de lui rendre politesse pour politesse, comme cela se pratique entre les personnes bien élevées, et je ramenai un éteignoir qui n'était pas moins remarquable que le sien par sa dimension grenadière³. Ce brave homme me témoigna de nouveau sa fervente sympathie à la mode du temps et du pays, en sai-

1. Allusion à Horace et ses *sesquipedalia verba*, mots longs d'un pied et demi (*Art poétique*, v. 97) caractéristiques du vocabulaire tragique.

2. Petit ustensile conique et creux servant à éteindre une bougie ou un cerge. Par extension, le mot *éteignoir* peut désigner tout objet de forme conique, comme un nez.

3. Selon Littré, l'adjectif *grenadier* s'applique plutôt au ton d'une voix, proche de celle d'une grenadière, femme de haute taille aux manières libres et hardies.

sissant son nez du pouce et de l'index de la main gauche, et je vous prie de croire que vous n'avez jamais vu un pareil nez. Je ripostai d'urbanité en cherchant le bout du mien, mais il était si long que j'eus toutes les peines du monde à y atteindre. Après ces miévretés courtoisanesques auxquelles on attache peut-être un peu trop d'importance dans la bonne compagnie, nous entrâmes dans une loge fort obscure qui se referma sur nous, et dont nous nous partageâmes l'unique banquettes. On n'y voyait pas pour se mettre le doigt dans l'œil, et mon nez m'aurait d'ailleurs fort embarrassé si je m'étais laissé aller à cette ridicule fantaisie. Par un singulier bonheur, elle ne me passa point dans l'esprit.

PROSCENE¹

Nous tombâmes aussitôt en conversation de la manière ordinaire, à notre attitude près qui devait être un peu maniérée, nos nez respectifs ne nous permettant pas de parler autrement que de profil.

— Me pardonneriez-vous, Monsieur, me dit le possesseur de l'un des deux plus grands nez de la terre (c'était moi qui avais l'autre), de m'être assis sans façon à vos côtés, en vertu des induits, attributions et privilèges que me donne ma charge sur tous les individus résurrectifs ?

— Non seulement je n'y forme aucune opposition, répondis-je, mais je vous ai une obligation infinie de vouloir bien me rassurer par votre aimable présence dans le temple des lumières. Il y fait noir comme dans un four. Vos expressions,

1. Le *proscenium* désignait, dans l'Antiquité, le devant de la scène d'un théâtre.

qui sont singulièrement choisies, me prouvent d'ailleurs que je ne saurais me trouver en meilleure société.

— Que sera-ce donc, répliqua-t-il en souriant sans doute, quand vous entendrez Messieurs ? Ce sont ceux-là qui ont à leur disposition la fine fleur du pathos, qui se jouent agréablement de syllepse, d'hypallage et d'hypotypose, et qui trient comme on dit la parole sur le volet¹. — Mais je ne suis pas encore informé de l'époque et des circonstances de votre mort ?

— C'était le 6 octobre 1834, d'une inflammation d'entrailles, pour vous servir si j'en étais capable ; ou, pour peu que cela vous duise davantage, d'une phlegmasie entérique, ce qui signifie absolument la même chose². Les médecins de mon temps étaient si décriés en langue vulgaire qu'ils ne parlaient plus que grec.

— Il y avait progrès, reprit l'homme au long nez, et la civilisation en profite. Vos médecins, qui parlaient pour n'être pas entendus, et qui ne s'entendaient pas toujours eux-mêmes en parlant, avaient pris une grande initiative sur leur siècle ; et c'est parce que vous n'avez pas su jeter comme eux votre pensée, si vous pensiez, à travers des synonymes baroques et des argots impénétrables, que votre carrière a été fort bornée, mon pauvre camarade, et votre vie fort absurde. On ne savait pas alors la route de Corinthe³, où l'on arrive d'emblée maintenant avec un logogriphe double qui n'a souvent pas de mot. C'est là une belle industrie ! Quoi qu'il en

1. Choisir avec soin.

2. Nous avons ici un procédé de renversement propre à l'ironie : le nom savant serait plus clair que sa traduction en termes vulgaires !

3. Allusion probable à la construction par les Romains, entre le VII^e et le VI^e siècles avant J.-C., d'un *diolkos* (piste de roulage) permettant de faire glisser les navires, par voie terrestre, à travers l'isthme. Le canal (auquel les Romains avaient pensé mais sans concrétiser le projet) ne fut percé qu'entre 1883 et 1893.

soit, il faut se résoudre. Nous voilà aujourd'hui pied à pied, condamnés à subir le châtimeut de nos mœurs, aux limbes du paradis des adroits, dans le spectacle éternel des merveilles inouïes de la perfectibilité. Tel est, afin que vous le sachiez, le texte littéral de notre jugement.

— Horrible, horrible, m'écriai-je ! car je commence à comprendre, d'après ce que vous avez pris la peine de me dire, que l'affreux supplice de ces résurrectifs imperfectibles dont nous avons le malheur de faire partie consiste à entendre perpétuellement des dissertations et des discours ; et quels discours, Monsieur ! et quelles dissertations ! Oh ! l'imagination atrabilaire du vieux Dante avait oublié ce genre de torture dans le Code pénal des damnés ! Il n'avait été prévu ni dans les menaces de Dieu, ni dans les fulminations de l'Eglise, ni dans les aménités ambrosiennes¹ d'Antoine Rusca², qui sentent si fort le roussi, ni dans la belle topographie du Purgatoire de Barthélemi Valverde, qui parle de ce pays-là comme s'il en était nouvellement revenu. Ce serait une trahison sanglante, un enfer pipé.

— Hélas, Monsieur, les savants sont capables de tout. Mais de quoi vous plaignez-vous pour une petite séance d'obligation après tant de siècles de repos, car je ne crois pas avoir eu jusqu'ici l'avantage de vous recevoir ? Messieurs ont des moments d'indulgence dans les jours de jubilé comme celui où nous sommes, et si vous y mettez de bonnes façons, ils pourront bien vous permettre de remourir à votre aise après la clôture du procès-verbal, pour prendre un peu de

1. Qui appartient au rite de Saint-Ambroise, au chant liturgique qui lui est consacré, composé d'hymnes iambiques à huit syllabes.

2. Il est l'auteur d'un traité en latin sur *l'Enfer et les Démons* (1621), publié sous les auspices du *Collegium Ambrosianum* de Milan (note de P.-G. Castex, *Contes*, *op. cit.*, p. 443).

bon temps jusqu'à la première convocation. Vous venez expier probablement quelque drôlerie philosophique, un doute sur la moralité sociale de l'enseignement mutuel, une objection saugrenue contre l'orthographe de M. de Voltaire, de l'Académie française, perfectionnée par M. Marle¹, de la société grammaticale, une réticence irrespectueuse dans l'analyse de la méthode Jacotot² ? Vous avez peut-être parlé témérairement du magnétisme, de la phrénologie, de l'éclectisme, des sangsues, ou de la panification par la sciure de bois, jeunesse est toujours présomptueuse. Ce n'est pas bien, mais tous mauvais cas sont reniables, et toute ignorance mérite grâce. Allons, allons, un peu de courage !

— Vous êtes furieusement aguerri, mon voisin, répliquai-je brusquement, si vous supposez qu'on se fait de prime abord au malheur de ressusciter à tous les siècles de siècles pour entendre ce que vous savez ! Diable, diable ! il faut que vous ayez quelque énorme péché sur la conscience, qui vous force à prendre votre parti avec tant de résignation !

— Comme vous dites, Monsieur, j'étais portier de la tour de Babel³ le jour de la confusion des langues, et je me donnai la licence très grande de rire à gorge déployée au nez de

1. Marle (1795-1863) lutta dans le *Journal grammatical et dialectique* pour une orthographe phonétique. Nodier l'attaque dans *L'Amour et le grimoire* (note de P.-G. Castex, *ibid.*, pp. 443 et 521).

2. La méthode pédagogique de Jean-Joseph Jacotot (1770-1840) repose sur l'idée d'un « enseignement universel », consistant à apprendre par cœur, assimiler ce qu'on a appris en le répétant chaque jour, en y réfléchissant et en l'enseignant à d'autres. Nodier évoque cette méthode assez régulièrement dans son œuvre. Cf. *Réveries*, *op. cit.*, p. 227 ou *Paul ou la ressemblance* (*Contes*, éd. de P.-G. Castex, *op. cit.*, p. 645).

3. Il n'est évidemment trace de portier de la tour de Babel dans *La Genèse*... Dans *De l'utilité morale de l'instruction pour le peuple*,

Messieurs, quand ils ne s'entendaient plus. Je fus en cela fort mal inspiré, à vous parler net, puisqu'ils ont enfin réussi.

— Réussi ? à quoi donc, portier, s'il vous plaît ? à bâtir la tour de Babel, peut-être ?

— Je croyais que vous le saviez. Vous êtes arrivé comme de plain-pied au six-cent soixante-sixième étage au-dessus de l'entresol, qui est le lieu où se réunissent les membres de la six-cent soixante-sixième section...

— Eh mon Dieu ! assez d'étages et de sections comme cela ! Je sais bien ce que vous voulez dire, et je retiendrai votre chiffre de reste par raison mnémorique. C'est le nombre de la bête, ou il y a *lapsus calami* dans le manuscrit autographe de l'Apocalypse¹. Enfin, vous étiez portier de cela, et vous êtes portier de ceci ?

— Hélas oui, Monsieur !

— La peine vaut bien le crime, infortuné que vous êtes !... Ce qui m'étonne, c'est qu'en arrivant à la perfectibilité, ils n'aient pas appris la bienveillance, et qu'ils nous traitent encore en ennemis, puisque nous sommes, selon vous,

Nodier évoque « les descendants de Noé qui élèvent des tours vers le ciel, et qui arrivent à leur sommet avec des langues confuses, comme pour étaler de plus près, sous les yeux du Dieu vengeur, le tableau de leurs folles ambitions et de leurs incurables misères » (in *Rêveries*, *op. cit.*, p. 176).

1. Allusion précise au chapitre XIII (18 et 19) de l'*Apocalypse de Saint-Jean*, dernier livre du Nouveau Testament, mettant en scène « deux Bêtes », instruments de Satan. La seconde « qui avait deux cornes semblables à celles de l'agneau » mais « parlait comme le dragon » « fit de grands prodiges » : « que personne ne puisse ni acheter, ni vendre, que celui qui aura le caractère ou le nombre de la bête, ou le nombre de son nom. C'est ici la sagesse. Que celui qui a l'intelligence compte le nombre de la bête. Car son nombre est le nombre d'un homme, et son nombre est six cent soixante-six ».

condamnés à les écouter.

— Monsieur, reprit le portier, je vais vous dire... C'est que la perfectibilité complète n'est pas précisément trouvée. Nous avons Babel et les langues, tout juste comme quand j'y étais ; le maximum de la perfectibilité, nous ne l'aurons guère qu'aujourd'hui ou demain.

— On le disait de mon temps, et j'ai assez patiemment attendu jusqu'à l'inflammation d'entrailles.

— Jusqu'à la phlegmasie entérite...

— Je le veux bien ; j'ai attendu, mon cher ami, et je me suis toujours laissé dire que la perfectibilité était pour le lendemain ce qui m'a laissé sur son compte une profonde défiance.

— Vous n'en aurez probablement plus ce soir, car je peux vous dire le programme, c'est tout à l'heure que le congrès doit entendre l'important rapport du savant docteur Berniquet, lequel a été mandé il y a près de cinquante ans à la recherche de l'homme parfait que les philosophes nous annoncent depuis si longtemps, et personne ne doute qu'il le rapporte dans ses collections, au moins empaillé. Il est probable que votre retour palingénésique sur la terre a été calculé en raison de ce grand événement dont la connaissance vous navrera de remords éternels.

— En vérité, vous me faites tort de supposer que je porte la ténacité à ce point dans mes opinions. Quatre mille ans d'un sommeil sans agitations et sans rêves, la probabilité, pour ne pas dire la certitude, que je ne retrouverai dans l'auditoire de vos sages ni les journalistes, ni les créanciers qui m'ont fait autrefois une rude guerre, ce doux repos enfin des nerfs, des humeurs et des passions que procure le bénéfice de la mort, m'ont désarmé de toutes mes vanités belliqueuses. Je verrai l'homme parfait avec beaucoup de satisfaction, et je me ferai un véritable plaisir de lui présenter mes hommages.

— Ce désir ne tardera pas à être rempli, répondit le por-

tier. Le voile sacré se déchire. Préparez vos yeux à l'éclat des feux qui vont les éblouir. La lumière est faite.

Pendant qu'il parlait ainsi, éclairages, quinquets¹ et on leva la toile.

ORAMIE

Cela était éblouissant. Je rabaissai mon éteignoir sur mes sourcils, et je mis mes yeux à l'abri d'une sensation trop vive, en les tournant à droite et à gauche avec l'ombre propice du nez dérisoire dont j'étais muni, pour les habituer lentement à cette profusion de clartés.

Le congrès universel ne se composait pas de moins de quarante mille hommes, sur mille de front, à ce qu'on me dit, et sur quarante de profondeur, nombre déjà symbolique, qui fut pour moi une singulière *révélation* de perfectibilité². Chacun de ces messieurs était coiffé d'une magnifique lanterne cylindrique éclairée au gaz, et sa poitrine resplendissait d'un soleil enflammé des mêmes lumières, de sorte qu'à travers les intervalles étroits³ comme un miroir d'alouettes, pendant que le transparent qui formait le fond de la scène roulait sur un axe perpétuel à la manière de ces feux si bêtement nommés pyriques⁴ dont vous

1. Lampe à double courant d'air, à un ou plusieurs becs, inventée vers 1800 par le physicien Argant et qui porte le nom de son fabricant, Quiquet.

2. Le nombre est en effet hautement symbolique : il renvoie bien sûr aux quarante Immortels, mais aussi à la croyance populaire selon laquelle l'an 1840 devait être marqué par la fin du monde.

3. On retrouve ici en bien des points les critiques formulées par L.-S. Mercier dans *L'An 2440* (chap. XXX, « L'Académie française », *op. cit.*, pp. 183 à 193).

avez eu la représentation chez Séraphin¹. Je ne sais comment je parvins à me familiariser avec ces merveilles.

Tout à coup le président se redressa de son siège avec une miraculeuse solennité, et tira de son ephod² igné trois muscades³ philosophiques qu'il plaça dans la concavité supérieure de trois gobelets d'or qu'on avait placés devant lui :

« Voilà, dit-il, une muscade, deux muscades, trois muscades. Sous le premier gobelet, il n'y a rien. Sous le second gobelet, il n'y a rien. Sous le troisième gobelet, il n'y a rien ».

Et il en fit la démonstration.

« Tout le monde sait, continua-t-il, que ce premier gobelet est l'emblème de l'âge d'appréhension, ce second gobelet l'emblème de l'âge de compréhension, et ce troisième gobelet l'emblème de l'âge de perfection que nous allons atteindre si heureusement. Les trois muscades viennent d'y passer. Une, deux, trois... voilà les muscades. »

« Maintenant les muscades n'y seront plus. Partez, muscades !⁴

Et j'en reçus une sur la seule partie de mon visage qui pût

1. Feux d'artifice. Nodier souligne le ridicule de l'expression, pourtant attestée, mais reposant sur une redondance, puisque pyrique signifie « qui concerne le feu »...

2. *Seraphim* signifie « anges de feu » en hébreu.

3. Surplis de lin, tombant jusqu'à terre, en usage chez les lévites.

4. Petites boules de liège dont se servent les escamoteurs dans leurs tours de gobelet et qui peuvent facilement se garder entre deux doigts alors que l'on feint de placer l'une d'entre elles sous un gobelet. Le bonneteau sert de contrepoint ironique à l'ensemble de ce passage, s'intégrant dans un ample champ référentiel au théâtre de foire ou de tréteaux parcourant les contes satiriques, dans une veine carnavalesque.

5. Les mots prononcés par le manipulateur au moment où la muscade est censée changer de place sont en fait « passez muscades ! ». Cette expression désigne par extension toute opération cachée, louche.

se développer hors de la loge des résurrectifs.

Les muscades n'y sont plus, ajouta-t-il (je le savais, parleu, très bien) ; que demandez-vous à la place ? »

— Père suprême, dit un des quarante mille, je voudrais voir à la place de la première le symbole de l'âge d'appréhension !

Le Père suprême renversa le premier gobelet, et nous montra un joli loup de sept ans dont un lapin sciait les dents avec une plume d'oie, à la lueur des yeux d'une chouette.

— Père suprême, dit un autre, je voudrais voir à la place de la seconde le symbole de l'âge de compréhension.

Le Père suprême renversa le second gobelet et nous vîmes un vilain singe au derrière pelé, qui puisait depuis le temps de Pythagore l'eau d'un puits dans un seau sans fond, sans avoir pu en ramener une goutte.

— Père suprême, dit un autre encore, je voudrais voir à la place de la troisième tout ce qui existe du symbole actuel de la perfection, puisque nous n'avons pas encore le bonheur d'en jouir complètement.

Le Père suprême renversa le troisième gobelet, et découvrit un petit homme hideux de laideur et rabougri de vieillesse, plié sur ses genoux croisés à la manière des tailleurs, et qui paraissait s'amuser à faire crever des baguenaudes¹ pour en entendre le bruit.

— Victoire, victoire ! s'écria toute l'assemblée. C'est notre digne confrère Berniquet, le grand chercheur de la perfection, l'homme de l'éternel savoir, le xénomane² des terres intellectuelles, celui qui nous rapporte de loin la science et la

1. Le fruit du baguenaudier est une sorte de gousse pleine d'air. Mais le mot signifie aussi « niaiserie » et Nodier joue bien sûr de ce double sens, propre et figuré.

2. Néologisme formé par Nodier sur le modèle du « bibliomane », à partir du grec *xénos*, étranger.

vérité !...

ANTISTROPHE¹

Seul pour accomplir la noble mission dont vous m'aviez chargé, Messieurs, je n'hésitai pas à me jeter dans la nouvelle crypte qui s'ouvrait à mes regards ; je m'y élançai d'un bond, mais le fond de ce puits circulaire se formait d'une trappe en chapechute² qui tourna brusquement sur son axe et se referma au-dessus de ma tête, pendant que je descendais dans le gouffre sans fond avec la précipitation accoutumée des corps gravitants. Cet accident m'inspira d'abord, je ne saurais le dissimuler, quelques réflexions sérieuses, d'autant plus que je n'avais pas fait cinq cents lieues de cette manière sans m'apercevoir que je tendais directement au centre de notre globe que j'avais toujours été fort curieux d'explorer, mais où je désespérais de parvenir sans avaries. La philosophie me soutint, non pas en l'air, mais dans l'âme ; l'amour des sciences vint consoler, affermir, égayer mes esprits, et changer mes ter-

1. Dans un chant lyrique composé de couples de strophes, l'antistrophe est la seconde strophe, dont le schéma métrique est identique à celui de la première. L'antistrophe est normalement suivie de l'épode, l'ensemble (strophe, antistrophe, épode) constituant une triade.

2. Le sens de ce mot est assez obscur : la chape-chute, selon Littré, est une bonne aubaine due à la négligence ou au malheur d'autrui. Le terme se retrouve dans les locutions « attendre, chercher chapechute ». L'orthographe du terme dans le conte de Nodier est différente et l'auteur joue sans doute des sens que l'on peut associer aux deux mots et des assonances et allitérations comiques de l'expression « une trappe en chapechute ».

reurs abjectes en douces méditations. Je m'accoutumai peu à peu à contempler assidûment les différentes couches telluriennes dont les coupes distinctes se dessinaient à mes regards, et desquelles la rapidité de mon passage ne m'a pas permis à mon grand regret de vous rapporter des échantillons. Je comptai ainsi par grandes zones les âges du globe et la révolution de la nature, spectacle sublime et enchanteur pour un philosophe qui aurait la respiration facile, mais j'avais malheureusement gagné un asthme en gravissant le Chimborago¹. Enfin, au bout de quatorze heures et demie, montre à la main, j'arrivai au point milieu de nos choses terraquées², avec de grièves³ angoisses, car il est difficile de vous faire concevoir, Messieurs, ce que pèse une atmosphère de quatre ou cinq mille lieues de plus, quoique ce ne soit qu'une bagatelle relativement à l'espace ; et je ne vous parle pas de la chaleur volcanique, sur laquelle les philosophes ignéens n'ont rien exagéré. Je ne vous en dirai pas non plus le degré juste, à cause de la brusquerie de cette investigation, et du mauvais état de mon thermomètre de Fahrenheit⁴.

Mes pieds avaient touché le sol, non sans une légère foulure. Je me remis ; je repris haleine, et j'en avais grand besoin. Mon rat-de-cave⁵ flambait encore sous sa capsule

1. Volcan des Andes de l'Equateur, haut de 6272 mètres. La première ascension du Chimborazo n'eut lieu qu'en janvier 1880.

2. Du latin *terra* et *aqua*, composé de terre et d'eau.

3. Du latin *gravis*, pesant : grave, douloureux, pénible.

4. Daniel Gabriel Fahrenheit (1686-1736), physicien allemand, a consacré ses recherches scientifiques à la fabrication d'appareils de physique. Ayant appris à souffler le verre, il construisit des aéromètres et thermomètres à alcool. Dès 1709, grâce à l'emploi d'une graduation qui conserva son nom, il obtint des thermomètres, donnant à ceux-ci leur forme moderne, en 1715, par la substitution du mercure à l'alcool.

vitrée, par le bénéfice de la raréfaction atmosphérique. J'éclairai de toutes parts l'enceinte où j'étais parvenu. C'était un caveau, et j'avais quelques raisons de m'en douter. Le milieu de ce milieu universel était occupé par un cippe¹ qui portait une bobèche² qui ne portait rien, au moins en apparence. A force de tourner les cendres d'une mèche usée sur laquelle avaient passé trente ou quarante siècles, je parvins cependant à en extraire une petite figure d'homme si pâle, si cassée, si ridée, si ratatinée, si mesquine et si rabougrie que ma première pensée fut de la mettre dans les manchettes. Un petit cri m'avertit qu'il restait je ne sais quel souffle de vie dans cet embryon ; je le saisis, je le réchauffai de mon haleine, je le frottai d'une goutte d'eau-de-vie retrouvée dans ma gourde de voyage, et je le replantai au milieu de sa bobèche, plus allègre que je m'y étais attendu. Comme il s'y tint ferme et la main sur la hanche avec toute la dignité que pouvait comporter sa taille de deux pouces et demi, je ne pensai plus qu'à remonter par où j'étais venu pour retrouver mes confrères et mon équipage. Cela me parut difficile.

« Arrête, Berniquet, me dit le nain, et ne sors pas d'ici sans me rendre tout à fait la vie que j'attendais de toi depuis des siècles sans nombre ! »⁴

Je me prosternai d'admiration en voyant que cela parlait.

1. Longue mèche de coton recouverte de cire dont on se sert pour s'éclairer dans une cave ou un escalier.

2. Petite stèle funéraire ou votive, sur laquelle est généralement gravée une inscription. Chez les Romains, le cippe était également le nom donné à une colonne courte marquant une frontière, une limite ou jalonnant les grandes routes.

3. Disque de verre, de métal ou de porcelaine, percé au centre, adapté à une bougie ou un chandelier pour empêcher la cire de couler.

4. Référence explicite aux *Contes des mille et une nuits* et plus précisément à *L'Histoire d'Aladin ou la lampe merveilleuse*.

Vous l'auriez fait comme moi, Messieurs. Il est si rare qu'une idée articulée, et qui s'énonce en bons termes, jaillisse d'un chandelier, surtout quand la bougie est morte !

« Arrête, continua-t-il d'une voix persuasive, et si tu trouves quelque part une petite cruche de grès où je renfermai autrefois l'élixir vital, donne-m'en, je te prie, un bain de pied abondant jusqu'à l'orle de mon bougeoir ; mais prends garde sur ta tête d'en passer les bords d'une goutte, car nous serions noyés tous les deux dans un fleuve de science dont nous ne pourrions plus nous tirer, et qui engloutirait ton académie avec le reste du genre humain. »

J'avais la main sur la cruche, mais je me défiais de ma main tremblante, et, la lunette enchâssée dans l'orbite de l'œil, je laissai tomber goutte à goutte la liqueur sacrée, en suivant ses progrès à la lumière de mon rat-de-cave affranchi de sa prison. Tout à coup, le feu flottant du lumignon s'abaissa comme par magie, et vint lécher de sa langue rose et bleue le liquide inconnu, qui s'enflamma subitement et se roula en ondes brûlantes, à la manière d'un bon bol de punch au rhum de la Jamaïque¹. Je vous demande avec quelle terreur je cherchai alors, au milieu de cet incendie récréatif au regard, mais effrayant pour le sentiment, la figurine solennelle que je venais de dérober à tant de siècles de mort pour la rôtir toute vive sur une bobèche. « Atome organisé, penseur et parlant, m'écriai-je ! monade archéologique, microcosme vivant qui auriez fait, même empaillé, les honneurs du plus beau musée de la terre, créature sublime et rare que les sages

1. Allusion aux descriptions romantiques du bol de punch, et en particulier à la nouvelle de Théophile Gautier (*Les Jeunes France, romans goguenards*, éd. de Michel Crouzet, Paris, Séguier, 1995, pp. 201 à 227). L'anachronisme est signe de dérision : le punch est, au-delà d'une boisson, un véritable signe de ralliement pour les romantiques.

de mon pays auraient été si fiers et si heureux de posséder dans un bocal, par quelle fatalité faut-il que je vous aie réduit en cendres, avant de vous disséquer ?

— Tu te trompes, Berniquet, répondit le petit fantôme ; je suis vivant, et je me porte comme un charme. Ce déluge de feux dont tu m'as inondé, c'est mon atmosphère et mon élément. Sa chaleur me ragaillardit, et je m'y sens rayonner de toute mon ancienne splendeur philosophique. Je te dois ma palingénésie et je t'en tiendrai compte, si je puis, sur les progrès éventuels d'un monde à venir. »

Il s'était en effet campé plein d'assurance, et sa physionomie naturellement imposante ressortait merveilleusement sous les cendres et la fumée. Son chaperon aux couleurs ardentes, qui s'arrondissait comme un champignon bercé sur son pédoncule, lui donnait seul l'apparence d'une mèche mal coupée. Au-dessous, ses yeux étincelaient comme le coton d'une bougie mouillée, ou comme deux petits cratères qui viennent de s'ouvrir sur le front d'un volcan en miniature.

« Ne saurai-je pas, lui dis-je, à qui j'ai l'honneur de parler ?

— C'est bien le moins que je te doive pour les services que tu m'as rendus, répondit-il. Je suis Zoroastre. »¹

1. Cf *Hurlublu*, note 2, p. 38.

VOYAGE PITTORESQUE ET INDUSTRIEL
DANS LE PARAGUAY-ROUX
ET LA PALINGENESIE¹ AUSTRALE²

par Tridace-Nafé-Théobrome de Kaout't'Chouk, etc.³

1. Cf appendice.

2. Ce conte, paru dans la *Revue de Paris* en février 1836, figure dans l'édition des *Œuvres complètes* de Charles Nodier, tome XI, *Contes en prose et en vers*, édition de Paris, 1832-1837, sous le titre « Voyage de Kaout't'Chouk dans le Paraguay-Roux ».

3. Le jeu onomastique de Nodier est transparent et encore souligné par le etc. L'exotisme burlesque du nom dérivé de caoutchouc, les prénoms jouant de leurs sonorités anciennes et de leurs significations associées (la théobromine est le nom scientifique du cacoyer) sont des indices ironiques. Nodier parodie une recension d'article, par le titre, le style, les hommages appuyés à d'« illustres confrères », les indications bibliophiliques qui jalonnent le conte. La mention du nom Kaout't'Chouk en italiques tout au long du texte signale le statut particulier de ce mot, qui a davantage valeur de titre que de nom d'auteur. En ce sens, ce conte apparaît comme l'ancêtre du *Don Quichotte* de Ménard (Borgès, *Fictions*). Cependant, il est à noter

que contrairement aux affirmations de P.-G. Castex dans son édition des *Contes*, le *Voyage* n'est pas un texte inédit de Nodier. Ce récit est dû à Henri Delmotte et il date de 1836. Nodier traite « sous la forme du compte-rendu d'un ouvrage fantaisiste mais bien réel » (J.-F. Jeandillou, « le Tribunal des lettres », art. cité, p. 66). Sur cette question, nous renvoyons à la mise au point complète et éclairante de M.-C. Pollet, « un plagiat méconnu de Charles Nodier », *Histoires Littéraires*, n° 1, 2000, pp. 77 à 83. Le plagiat et la supercherie littéraire sont bien entendu un mode hyperbolique de dérision.

Il y a des gens qui se persuadent que le métier de journaliste¹ est une des sinécures les plus fainéantes de ce monde, et ils se trompent grandement, si j'ose en juger par l'ennui que j'éprouve à trouver, dans le cercle de mes petites attributions, quelque sujet nouveau qui soit digne de distraire le lecteur de la politique, ou de l'amuser du rien-faire. J'étais tout prêt à me noyer de désespoir dans un fatras de brochures narcotiques et absorbantes, quand ma main s'est retenue par hasard (ou par cet instinct merveilleux de conservation qui ne manque jamais à l'homme) aux *Voyages de Kaout'Chouk*, savant étranger, dont le nom traduit sensiblement l'origine. Comme il n'y a, entre *Kaout'Chouk* et moi, aucune de ces mornes et sonores harmonies qui entretiennent l'accord parfait des auteurs et de leurs critiques, je puis vous faire en secret une révélation bien précieuse pour l'histoire littéraire, et dont il faut que mon jeune et savant ami, M. Quérard², prenne acte le plus tôt possible dans le bel ouvrage où il dit tant de mal de moi. C'est que cet écrivain souple, élastique et moelleux, qu'on appelle *Kaout'Chouk*, n'est autre qu'un jeune Chinois fort connu, que les manda-

1. Variante de l'édition de Paris des *Œuvres complètes* : « Il y a des gens qui se persuadent que le métier de conteur [...] ».

2. Joseph Marie Quérard (1797-1865) publia, de 1826 à 1842, une bibliographie en dix volumes, *La France littéraire*, dressant le catalogue de tous les écrivains de langue française des XVIII^e et XIX^e siècles. Un des articles vient d'être consacré à Nodier.

rins de la Chine' avaient eu la complaisance d'envoyer à Paris' pour y apprendre la perfectibilité, et qui s'en retourne à Pékin, bachelier ou maître ès-arts, la tête pleine de sciences, de découvertes et de nomenclatures¹. Je ne sais où il a écrit son voyage, mais je pose en fait qu'on ne le raconterait pas mieux à Paris, quand on a dû à la prudente largesse de ses parents l'inappréciable bonheur d'y passer quelques années dans les bonnes écoles.

J'avais souvent entendu parler de *Kaout'Y'Chouk*, et qui n'a pas entendu parler de *Kaout'Y'Chouk* ? Je le connaissais même sous ses prénoms de Tridace et de Théobrome, parce qu'il est bien difficile de ne pas les lire inscrits en gros caractères au second verso du journal, si distrait que l'on soit d'ailleurs de l'occupation essentielle d'une journée régulière par la visite d'un médecin ou par celle d'un créancier. Quant au Paraguay-Roux, j'ai toujours désiré de recevoir quelques renseignements positifs sur cette contrée célèbre, depuis qu'elle occupe infailliblement un paragraphe officieux ou

1. Sur les rapports de Nodier à la Chine, cf. *De l'Utilité morale de l'instruction pour le peuple* (in *Rêveries*, op. cit., p. 186).

2. Allusion transparente au voyage en Europe d'Usbek et de Rica. Les *Lettres persanes* sont un des modèles convoqués et pastichés par Nodier dans ses contes satiriques. A la manière de Montesquieu, il livre une « espèce de roman », feignant de traduire ou de commenter les propos d'un étranger.

3. L'ironie perceptible dans cette présentation du personnage par ses titres est aussi celle de *L'Histoire du Roi de Bohême*, au chapitre *Numération*, parodie du langage académique et scientifique : Abopacataxo, grand logarithmiste de « l'impénétrable consistoire de Brouillaminl » y examine la thèse de doctorat de Breloque afin de voir s'il est possible d'investir son auteur des « droits, privilèges, immunités et exemption de science qui sont attachés au doctorat » (op. cit., p. 172).

officiel de toutes les feuilles publiques où le compositeur lui réserve une rubrique inamovible, comme à l'article *Espagne* et à l'article *Angleterre* ; mais les voyageurs n'y pensaient pas. Vous trouviez, à tout bout de champ, d'intrépides explorateurs des régions inconnues qui revenaient de Tombouctou sans y être allés ; mais du Paraguay-Roux, point de nouvelles. Et j'étais dans ces dispositions d'esprit quand je reçus, franc de port, le charmant livret exotique dont j'ai l'agrément de vous entretenir aujourd'hui, c'est-à-dire le *Voyage pittoresque et industriel de Kaout'Chouk dans le Paraguay-Roux*.

La première chose qui frappe les yeux et l'esprit dans ce délicieux spécimen des arts du nouveau monde, c'est la perfection de son exécution typographique, égale, si plus ne passe, à tout ce qu'Elzévir et Didot ont produit de plus achevé¹. La presse à la vapeur, qui est déjà en usage aux sources du Meschacébé², ne nous avait pas accoutumés dans notre vieille Europe à l'élégance et à la pureté de ce tirage. Le papier est ferme, retentissant et susceptible d'être soumis à l'action d'un air un peu chargé d'humidité sans se décomposer en bouillie comme celui de nos fabriques, ce qui offre un cer-

1. Elzévir, nom d'une famille de libraires et imprimeurs hollandais, dont les activités cessent en 1712. Leurs éditions de César, Terence ou Pline sont considérées comme des chefs-d'œuvre typographiques. Les Didot sont une famille d'imprimeurs et libraires parisiens, également renommés pour l'exécution de leurs ouvrages, leur fabrication du papier Velin ou leur invention de caractères typographiques. Les *Œuvres complètes* remplacent Elzévir par John Baskerville, imprimeur anglais (1706-1775) qui grava un caractère portant son nom.

2. Nom ancien du Mississippi. Chateaubriand ouvre *Atala* (1801) par la description des « deux rives du Meschacébé [qui] présentent le tableau le plus extraordinaire ».

tain avantage aux consommateurs de livres, si multipliés de nos jours par les progrès de l'instruction. Quant aux lettres fantaisistes ou ornées, on ne peut se dissimuler que le graveur meschacébite a laissé fort en arrière les ingénieux artistes parisiens qui se sont proposé, comme un agréable sujet d'émulation, le travestissement de l'alphabet en petites capitales étiques, obèses ou bancroches¹, d'une riante difformité. La ligne imprimée en ce genre au frontispice du *Voyage de Kaout'Chouk* a le mérite incontestable d'être complètement illisible, ce qui n'avait jamais été tenté jusqu'ici, et ce qui prouve bien de l'esprit et bien du goût. Malgré la longue habitude que je me suis faite de ces utiles difficultés dans l'étude des hiéroglyphes, et surtout dans la correspondance autographe du docte M. Michel Berr, je déclare avec franchise que cette ligne serait restée en blanc dans mon article, si l'éditeur n'avait eu l'attention délicate de la traduire en lettres humaines à la page de l'avant-titre. Publiée il y a quelques années, sans cette aimable attention, elle aurait hâté nécessairement la mort déjà trop précoce de mon illustre confrère M. Champollion². Voilà ce qu'on peut appeler un progrès intelligent et moral de l'imprimerie, et c'est ainsi qu'il faudrait imprimer presque tous les livres.

1. Étique : pauvre, mesquin — Bancroche : qui a les jambes tordues, par extension tordu, contourné.

2. Champollion est mort le 4 mars 1832, à l'âge de quarante ans. Nodier lui rend hommage dans un autre conte, *L'Amour et le Grimoire*, écrit également en 1832. Le narrateur dit se « dévouer bravement à l'interprétation de ces hiéroglyphes dont l'impénétrable obscurité ferait tressaillir l'ombre savante de Champollion » (*Contes*, op. cit., p. 521). Même éloge dans *De l'Utilité morale de l'instruction pour le peuple*, saluant « l'ingénieuse critique du docte et modeste Champollion » (in *Réveries*, op. cit., p. 186).

Kaout'Chouk s'embarqua le 31 février 1831 (style chinois) sur la fameuse corvette *La Calembredaine*¹, au port de Saint-Malo. Nouvellement initié alors aux mystères de la langue romantique et de la littérature maritime, il en prodigue la terminologie avec toute la confiance d'un néophyte qui s'attache moins à la valeur des expressions qu'à leur effet². Après avoir cargué les amarres et déferlé les haubans, on part, toutes voiles dedans, sous un ciel de sud-est-nord-ouest. Il vente frais sous un ciel bleu ; les lames clapotent en silence ; les brisants se jouent aux flancs du bâtiment qui file son nœud, et qui a bientôt doublé le cap Finistère, endroit où commence la fin du monde, ainsi que l'indique son nom. Je le laisserai voguer sans moi aux premières explorations scientifiques de son voyage, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans son histoire de la fabrication du

1. Le nom de la corvette, *La Calembredaine*, est hautement ironique, désignant un propos vain, une plaisanterie et par extension une action extravagante.

2. L'ensemble de ce passage renvoie aux romans maritimes d'Eugène Sue, en particulier à *La Salamandre* (1832), dont Nodier parodie le titre. La récurrence de termes maritimes et scientifiques est un pastiche des déclarations d'intention de Sue lui-même, écrivant dans une préface commune à *Kernok le Pirate* et *El Gitano*, datée de janvier 1831 : « [...] si vous saviez combien les mœurs maritimes sont neuves et piquantes ! comme c'est chose neuve et singulière, curieuse et digne d'étude que l'intérieur d'un navire ! N'est-ce pas un résumé de toutes les connaissances, de tous les arts, de toutes les industries humaines ? N'est-ce pas une œuvre qui prouve à quelle hauteur peut s'élever notre intelligence ? » (E. Sue, *Romans de mort et d'aventure*, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, p. 1310). La vogue du roman maritime se développa en France dans les années 1830, principalement sous la plume d'Eugène Sue, d'Edouard Corbière et d'Auguste Jal.

madère sec, et dans sa profonde théorie des raisons physiologiques en vertu desquelles le serin des Canaries a les plumes jaunes, ce qui n'empêche pas un méthodiste de l'appeler *vert* et un autre de l'appeler *brun*. Ces considérations ne manquent certainement pas d'intérêt ; mais elles touchent de trop près à nos habitudes, à nos besoins ou à nos plaisirs, pour mériter d'occuper sérieusement l'intelligence d'un homme qui sait faire bon usage de son éducation, le but principal de la science étant, comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique.

Je ne peux pas me dispenser cependant de m'arrêter un moment avec *Kaout'Chouk* sur le sommet du pic de Ténériffe, où il fait la rencontre d'un des industriels les plus avancés de notre époque. Ce grand homme est parvenu à convertir la neige en sel marin par dessiccation, sans autre apprêt que le mélange d'un alcali¹ volatil bien compact, et le plus dur que l'on peut trouver. La neige, enveloppée hermétiquement par la flamme, se cristallise à l'instant et se retire toute rouge de la fournaise ; on la jette alors dans des baquets remplis d'une légère dissolution d'alun et de salpêtre animal, et c'est dans cette préparation qu'elle reprend sa blancheur primitive. « Nous goûtâmes ce sel merveilleux, ajoute *Kaout'Chouk*, il était très sapide, agaçant légèrement les houppes nerveuses de la langue, et superbe à l'œil. »

Le particulier si éminemment recommandable qui a établi cette précieuse manufacture était depuis longtemps en possession de tirer une huile exquise de certains cailloux de Ténériffe, qui contiennent l'*oléagine* pure et pour ainsi dire native ; mais cette opération est trop connue aujourd'hui pour

1. Nom chimique générique donné aux hydroxydes des métaux alcalins (lithium, sodium, potassium, etc.).

qu'il soit nécessaire d'insister sur ces procédés. On comprend avec quelle facilité les végétaux ligneux de la montagne lui fournissent le seul vinaigre dont nous faisons usage à Paris ; et comme l'humus qui la couvre est prodigieusement fertile en plantes saladiformes, il est aisé de conclure de cette heureuse combinaison de circonstances que le pic de Ténériffe est l'endroit de la terre où l'on mange les salades les mieux confectionnées, au poivre près qu'il faut encore tirer de Cayenne. Il y aurait un moyen fort simple de remédier à cet inconvénient, ce serait de trouver la *pipérine*¹ dans quelque racine ou dans quelques herbes propres aux localités, comme la laitue ou la betterave, et notre chimiste agronome trouvera infailliblement la *pipérine*, si elle n'est déjà trouvée. Après cela, il n'y aura plus rien à trouver, grâce au ciel, si ce n'est la salade toute faite.

Nous ne ferons pas une relâche plus longue au cap de Bonne-Espérance, où *Kaout'Chouk* remarque fort spirituellement que tous les *indigènes* du pays sont Anglais ou Hollandais, ce qui donne à cette population autochtone une physionomie sauvage très particulière, dont on ne peut guère se former une idée que dans les tavernes de Londres et les *musicos* d'Amsterdam. Les voyageurs ne manquèrent pas de visiter la fameuse montagne de *la Table*, qui était alors couverte d'une nappe d'eau parce qu'il y avait eu de l'orage. Ils n'en présentèrent pas moins leurs hommages, au célèbre M. Herschell², « digne neveu d'un père illustre », et je

1. Substance jaune extraite du poivre.

2. Sir William Herschel (1738-1822), astronome anglais, fabriqua un puissant télescope et découvrit Uranus en 1781. Fondateur de l'astronomie stellaire, il étudia les positions des astres et les distances les séparant. Son fils, John (1792-1871), perfectionna les méthodes de son père et en particulier son estimation des magni-

demande grâce en faveur de *Kaout'Chouk* pour ce *lapsus linguæ* d'érudit. C'est le *nepos* des Latins que nous traduisons par neveu dans la langue poétique, en parlant de nos petits-enfants dans la ligne directe de la descendance. Au reste, il doit être bien rare, quand on possède tous les idiomes de la terre, de ne pas commettre, par-ci par-là, quelques légers *spropositi*¹ dans celui dont on prend la peine de se servir pour la commodité du public, et c'est ce qui explique suffisamment pourquoi les savants ont en général un style si baroque.

Je reviens à M. Herschell : « Il s'est installé pour trois ans à la Table du cap de Bonne-Espérance, dit *Kaout'Chouk*, afin de vérifier si l'envers des étoiles dont il avait observé le côté opposé, à Greenwich, en Angleterre, est identiquement semblable à leur endroit. » Personne n'ignore que M. Herschell se sert pour cette belle investigation empyréenne d'un télescope géant dont la portée échappe à tous les calculs, car il a la propriété inexprimable en chiffres de rapprocher les corps célestes douze fois plus près qu'ils ne sont loin. L'admirable exactitude avec laquelle M. Herschell et ses élèves reproduisent journellement le *prospect*, le profil et le

tudes stellaires. A partir de 1834, il travailla durant quatre ans, depuis le Cap de Bonne-Espérance, sur les étoiles doubles, montrant que le mouvement du couple s'effectue autour de leur centre de gravité commun, selon les lois de Kepler. Herschel est également évoqué par Nodier dans *Paul ou la ressemblance* (*Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 257).

1. Nodier use souvent de ce mot italien désignant des erreurs, des énormités sans queue ni tête. Il raille ainsi dans son essai sur *M. de La Mettrie ou les superstitions*, « l'expansion cynique du vieux Formey, l'étourdi le plus fécond en *spropositi* que j'aie entendu de ma vie » (Nodier, *De quelques phénomènes du sommeil*, *op. cit.*, p. 56).

plan des mouvements de la Lune, est par conséquent un garant bien sûr de la fidélité de leurs dessins, dans la topographie si impatientement attendue de Saturne et surtout d'Uranus où ils discernent les moindres objets plus nettement qu'ils ne pourraient le faire dans leur chambre en plein midi, c'est-à-dire à l'heure où ces messieurs ont contracté l'habitude immémoriale de nous faire voir les étoiles.

Beaucoup de gens auront dit jusqu'ici du voyage de mon Chinois ce que disait le vieux Fontenelle d'un amphigouri de Collé¹ : « Je n'ai garde de m'étonner de ce que j'entends tous les jours. » Voilà réellement d'étranges merveilles pour qu'elles vaillent qu'on les raconte ! Pendant que voyageait *Kaout'Chouk*, la science courait devant lui. Le boulet souterrain qui se propose de nous arriver en vingt-deux minutes et demie, par un *tunnel* pratiqué de Bruxelles à Paris, est encore plus fort que le télescope d'Herschell, et plus difficile à digérer que la salade du pic de Ténériffe. Le jeune découvreur que je suis religieusement à la trace a commencé, comme le souriceau de La Fontaine², qui n'avait rien vu, par

1. Charles Collé (1709-1783), dramaturge (*La Vérité dans le vin*, 1747), fondateur du « Caveau », auteur de chansons et de parades pour le théâtre de foire. Quant à Fontenelle (1657-1757), il est autant connu pour son brillant esprit de salon que pour son œuvre de vulgarisation scientifique. La Bruyère le caricature sous les traits de Cydias dans *Les Caractères (De la société et de la conversation)*, 75.
2. Nodier cite *Le Rat et l'huître* (livre VII, fable IX), histoire d'un « Rat de peu de cervelle » qui « va courir le pays », admirant le monde « grand et spacieux » : « La moindre taupinée était mont à ses yeux ». « N'étant pas de ces Rats qui les livres rongeurs / Se font savants jusques aux dents », il est avalé par une huître... « Cette Fable contient plus d'un enseignement. / Nous y voyons premièrement : / Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

s'amuser innocemment aux bagatelles de la porte. Il faut le retrouver dégagé de ses intuitions naïves, s'associant ou plutôt s'assimilant progressivement aux aperceptions les plus éclectiques de son sens intellectif, pour jouir esthétiquement des acquisitions de sa compréhension. Il suffit pour cela de l'accompagner jusqu'aux îles de la Polynésie, où il a eu le temps de parvenir, selon toute apparence ; pendant que j'écrivais les mots ci-dessus.

Vanvua-Leboli ne retint pas longtemps *Kaout'Y'Chouk*, cette île étant tellement déserte qu'on y rencontre souvent des villages immenses où il serait impossible de trouver une seule maison. Notre *Kaout'Y'Chouk*, animé de cet esprit de philanthropie qui impose aux gens de savoir le devoir impérieux d'éclairer le genre humain et de lui apprendre à connaître à fond toutes les choses dont il ne se soucie pas, sentait ce besoin généreux de discourir et de disputer qui demande ordinairement un auditoire ! C'est ce qui décida le choix de l'estimable voyageur en faveur d'une autre île déserte où il y avait beaucoup de monde, et où les moindres bourgades lui parurent convenablement peuplées, surtout le jour. Il eut la politesse délicate d'en prendre possession au nom de la France, mais sans en faire part aux habitants, car il était un peu diplomate, et il l'appela par instinct l'île de la *Civilisation*. *Kaout'Y'Chouk* ne croyait pas si bien dire. Si l'on s'en rapportait à ses *Mémoires* (et à quoi s'en rapporterait-on, je me le demande, dans la littérature actuelle et dans l'histoire contemporaine, si on ne s'en rapportait pas aux *Mémoires de Kaout'Y'Chouk* ?), la civilisation de ce pays est en effet la plus complexe qu'une nation extraordinairement

/ Sont aux moindres objets frappés d'étonnement : / Et puis nous y pouvons apprendre, / Que tel est pris qui croyait prendre ».

perfectionnée puisse désirer pour son usage particulier, au moins jusqu'à nouvel ordre. Il ne faut jurer de rien avec la perfectibilité.

Je n'ai presque pas besoin de vous dire que *Vile de la Civilisation* a des chemins de fer, la civilisation ne marche plus sans cela ; mais elle a depuis longtemps abandonné notre procédé à cause de la lenteur des résultats. Le moteur actuel, qui est incomparablement plus rapide, puisqu'il est physiquement impossible de distinguer le moment de l'arrivée de celui du départ, et *vice versa*, par la plus minime des divisions du temps, est le fluide électrique. « La minime locomotive, entièrement en métal, dit *Kaout'Chouk*, a la grandeur et la forme d'un pistolet d'arçon¹, ce qui lui a fait donner le nom de *pistolet de Volta*². On attache le wagon par un anneau de fer à une caisse de voiture en verre dans laquelle se place le voyageur, et cet appareil vole avec une rapidité incalculable sur un fil de fer qui lui sert de *conducteur*, ce système de *diligences* rendant tout autre conducteur inutile. » On voit qu'à l'avantage de la célérité la méthode ingénieuse dont nous parlons réunit l'avantage plus précieux encore pour la population stationnaire, qui est assez nombreuse dans tous les pays, de n'entraîner ni expropriations vexatoires, ni violation permanente du sol sacré de l'agriculture au bénéfice de quelques spéculateurs pressés de gagner. L'heure du départ expirée, une manivelle mue par quelque moyen analogue rappelle le fil d'archal³ sur sa bobine immense, et le laboureur paisible peut retourner à ses tra-

1. Arme tirant des cartouches de fusil, portée à l'arçon dans la cavalerie, d'où son nom.

2. Volta (1745-1827) est un physicien italien spécialisé dans les recherches sur l'électricité. En 1776, il eut l'idée du pistolet électrique.

3. Fil de laiton.

vaux avec autant de sécurité que s'il avait pris naissance dans la pastorale Arcadie, dans la gracieuse Tempé, ou dans toute autre île arriérée et barbare de l'archipel des *Bucoliques*¹.

Le service des postes se fait par ces routes, et Kaout'Chouk assure qu'il n'est pas rare de recevoir la réponse d'une lettre qu'on n'a pas encore fait partir ; mais il est difficile de ne pas supposer là une petite exagération.

Ce qui est certain, c'est que nous n'irons guère plus avant sur la route des sciences ou dans la science des routes, à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable de l'île d'Odes où les chemins cheminaient², et dont il nous est resté des traditions assez authentiques dans la *Véritable histoire de Pantagruel* et dans les souvenirs du peuple, comme en témoignent ces locutions si connues : Ce chemin vient de tel endroit ; ce chemin doit aller à tel autre ; celui-ci va vous égarer. Heureux temps où une voiture s'appelait encore une chaise parce qu'on n'avait pas besoin de sortir de la sienne pour parcourir le monde, pourvu qu'on l'eût placée sur le pavé du roi dans une voie bien tracée ! C'est de cette grande époque de notre civilisation (Dieu nous la rende !) que date la coutume de commencer tous les voyages d'instruction par celui de Rome où tous les chemins allaient, selon le proverbe antique, et il faut avouer que c'était une grande commodité.

1. Allusions littéraires soulignées par Nodier aux *Bucoliques* de Virgile (42-39 av. J.-C.) et au poème pastoral *L'Arcadia* (1502-1504), narrant l'existence idyllique de bergers au centre des paysages arcadiens, dont Tempé, vallée boisée située entre les monts Olympe et Ossa et consacrée au culte d'Apollon.

2. Comme *supra* pour La Fontaine, les italiques signalent un emprunt direct. Nodier cite le titre du chapitre XXV du *Cinquième Livre* de Rabelais, « Comment nous descendismes en l'isle d'Odes, en laquelle les chemins cheminent ». Le grec *odos* signifie chemin.

On assure qu'elle est encore à l'usage d'un grand nombre de voyageurs qui composent leurs relations sans quitter la place, mais c'est ce qu'on ne pourra pas dire du voyage de *La Calembredaine*, où l'Europe avait tant de députés. Quelques-uns soutiennent même qu'elle portait à son bord le *Congrès scientifique*, et c'est probablement pour cela qu'on n'en parle plus à Paris.

On imagine aisément que les caisses d'épargne¹ sont parvenues à l'*île de la Civilisation*, à moins qu'on n'aime mieux penser qu'elles en viennent. *Kaout'Chouk* eut la satisfaction d'en trouver jusque dans les plus misérables hameaux et de voir l'ouvrier sans travail, le prolétaire indigent, l'infortuné vaincu par la misère et par le désespoir, verser avec empressement dans ces trésors providentiels l'excédent de leurs besoins, le superflu de leur nécessaire et le fruit de leurs économies. C'est une chose commune dans ces pays-là, et qui n'en est que plus touchante, que de refuser à cinq ou six pauvres enfants affamés leur maigre repas quotidien, afin de se ménager un morceau de pain pour la vieillesse. Le sentiment moral de cette sublime institution a tellement prévalu parmi le peuple, qu'une multitude d'individus ont pris le parti de vivre d'emprunt pour épargner davantage, et ce moyen assez plausible est déjà connu à Paris. Il est résulté de cette magnifique invention de la philosophie australe que le numéraire a totalement disparu de la circulation, car il n'y a millionnaire assez traître aux intérêts imprescriptibles et

1. Celles-ci sont apparues en France au XVIII^e siècle mais se sont développées dans le courant du XIX^e. Il s'agit, dès leur origine, d'établissements à but non lucratif, institués en vue de favoriser l'épargne des classes sociales les moins aisées. Un statut légal est donné aux Caisses d'épargne en 1835, et, depuis 1837, les dépôts effectués bénéficient de la garantie de l'Etat.

sacrés de son argent pour s'en réserver de quoi faire chanter un aveugle. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire gonfler sous un archet qui n'a plus que le bois les deux cordes rauques qui vibrent encore à son crincrin ! En retour du plaisir que ses mélodies monotones procurent à l'oreille des passants, son oreille, à lui, ne sera plus égayée par le son joyeux de son mal marqué qui bondit seul et à l'aise dans sa timbale de fer-blanc. Le sou de l'aveugle est la caisse d'épargne, où il ne le porterait pas, si on le lui avait donné, car il n'a pas mangé d'aujourd'hui. Mais c'est un des inconvénients inévitables de notre civilisation fiscale et financière qui n'est pas faite pour les aveugles, et qui l'est bien moins encore pour les manchots.

Il y a des esprits hargneux ou malintentionnés qui allégueront à ce sujet l'intérêt du commerce, de l'industrie et des arts, branches essentielles de prospérité qui s'appauvrissent en raison directe du progrès de l'avarice publique ; sources abondantes de la richesse nationale qui promettaient de ne pas tarir, et qu'on déforme habilement par un canal secret pour les faire tomber dans l'océan du monopole et de l'usure. On ne s'occupe guère de ces paradoxes dans l'*île de la Civilisation*. Toutes les pensées y sont tournées vers les caisses d'épargne, qui gagnent journellement en embonpoint celui que perdent leurs clients ; mais il est vrai de dire qu'elles offriront un jour une ressource bien opportune aux personnes qui auront l'agrément de ne manquer de rien.

J'avais juré de ne plus parler de politique, parce que la politique est assez *parlière* d'elle-même pour se passer de truchement ; mais il est bien difficile d'oublier cette science exorbitamment progressive, quand on s'est engagé, à ses risques et périls, dans la discussion d'une question de progrès. La politique est en voie de perfectionnement, dans l'*île de la Civilisation* comme partout, et j'oserais même assurer

qu'elle n'y laisse rien à désirer, s'il n'était de sa nature de désirer toujours quelque chose. *L'île de la Civilisation* jouit comme nous des douceurs d'un gouvernement représentatif, c'est-à-dire d'une constitution aussi libérale qu'on a pu l'imaginer, dans laquelle la soixante-millième partie de la nation représente la cent-cinquantième en présence des cent quarante-neuf autres et à leur satisfaction unanime.

La parcimonie philosophique et sentimentale sur laquelle sont fondées les *caisses d'épargne* est l'âme des gouvernements représentatifs, qui savent qu'ils ont longtemps à vivre, et qui éprouvent le besoin d'économiser pour l'époque de décadence où ils retomberont, par la force des choses, dans l'imbécillité puérile du premier âge. C'est un accident qui peut arriver cependant d'un jour à l'autre, à cause de l'extrême rapidité avec laquelle la civilisation se développe, le wagon social allant si vite que l'étincelle électrique a peine à le suivre. Aussi la fixation des honoraires du roi ne manquait pas autrefois d'exciter dans *l'île de la Civilisation*, à tous les couronnements, de violents orages parlementaires dont la constitution du pays a été souvent ébranlée. Le *victus* et le *vestitus* monarchiques¹ y étaient tombés à un tel degré de rabais, que les industriels politiques étaient sur le point de se déclarer en carence de matière royale et propre à trôner, depuis qu'une dynastie de grande espérance avait eu le malheur de s'éteindre par excès de régime. On recourut inutilement d'abord à la condamnation judiciaire et à l'apprehension par corps pour se procurer des souverains à la diète, les infortunés se retranchaient sur leur liberté individuelle, et les délais de la justice leur permettaient ordinairement de se sauver, ou du moins de se pendre. La monarchie en était là, quand un de ces prodigieux génies qui se rencontrent communément dans

1. La vie et l'apparat monarchiques.

l'opposition s'avisa d'un expédient qui a pourvu bien spirituellement à cette difficulté. Le royaume florit maintenant sous les lois d'un charmant petit monarque de palissandre incrusté qui est mû par des rouages fort simples, comme une horloge de bois¹. Quand les bois sont remontés et les ressorts mis en mouvement, cet autocrate débonnaire peut signer de sa main droite, en superbe courante anglaise, vingt ou trente belle pièces gouvernementales qui ne coûtent que le timbre ; et ce qu'il y a d'infiniment remarquable dans cette merveilleuse machine constitutionnelle, c'est qu'il signerait également de la gauche, si tel avait été le bon plaisir du mécanicien. L'opération terminée, on replace le roi dans le garde-meuble jusqu'à la session suivante, après avoir pris toutes les précautions convenables pour le préserver des atteintes de certains insectes malveillants qui sont très friands de palissandre, mais les seuls ennemis d'ailleurs que ce prince heureux et paisible ait à redouter dans son Louvre de carton. Cette ingénieuse invention réduit la liste civile à une modeste somme de 17 francs 52 centimes², qui sont cotés au budget pour fourni-

1. • Qu'est-ce qu'un caractère politique ? Un habit à la mode du temps, jeté sur de pauvres automates que le jeu des circonstances fait mourir ; une carmagnole de 1793 qu'on retourne, qu'on reteint, à laquelle on attache des basques, sur lesquelles on brode des palmes ou des étoiles, dont on répare le délabrement, dont on rajeunit la vétusté sous la bigarrure des rubans et la splendeur des crachats, sauf à troquer un jour ou l'autre tout cet oripeau de friperie contre la première amulette venue, au choix de la populace, moyennant un juste retour, comme ces marchands ambulants qui vendent de vieux galons. Les philosophes qui étudient l'homme dans ces sottes mascarades sont dignes d'étudier la femme dans les poupées des marchands de soie » (*Souvenirs, Portraits, Épisodes de la Révolution et de l'Empire*, 5^e éd., Paris, Charpentier, 1850, II, p. 281).

2. L'insertion de chiffres, d'une précision ridicule, dans un récit est un procédé ironique constant chez Nodier.

ture des liniments onctueux nécessaires à l'entretien de la branche régnante ; et il en résulte qu'il n'y a presque pas de révolution à craindre dans l'île de la Civilisation d'ici au premier renchérissement des huiles d'olive.

Tout en rendant librement justice à ce qu'il y a d'éminemment grandiose dans ce procédé, je dois peut-être me défendre contre le reproche trop commun aujourd'hui d'avoir eu en vue quelque insinuation perfide ou quelque allusion séditeuse. M. le procureur du roi, que j'honore parfaitement, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître, n'aura jamais à me reprendre, j'espère, sur un délit de presse, moi qui tournerais plus volontiers pendant toute l'éternité autour de ma pensée, comme le chien de garde autour de sa chaîne, que de franchir ses limites légales de l'épaisseur d'un atome, ou de la simple portée d'une idée nouvelle. Vieux tory¹ de naissance et d'inclination, je suis connu pour préférer à tous les rois de palissandre du monde les rois du bois dont on les fait.

J'ai du reste par-devers moi, pour mettre ma responsabilité à l'abri, la relation véridique des Voyages de Kaout't'Chouk, qui sont un livre fort rare, comme il convient dans ces matières des hautes et substantielles études, mais qui ne sont pas un livre de raison, et je suppose qu'on a dû s'en apercevoir de temps en temps en parcourant cette analyse. On parviendrait peut-être encore à s'en procurer chez Crozet² ou chez

1. En Angleterre, membre du parti conservateur.

2. Nodier évoque Crozet dans *Le Bibliomane* : « Voici [...] le magasin aux vertes parois du digne Crozet, le plus aimable de nos jeunes libraires, l'homme de Paris qui distingue le mieux une reliure de Derome l'aîné d'une reliure de Derome le jeune, et la dernière espérance de la dernière génération d'amateurs, si elle s'élève encore au milieu de notre barbarie » (*Œuvres complètes, op. cit.*, p. 34).

Techener¹, les libraires favoris des amateurs, quelque précieux exemplaire, imprimé sur peau de promerops², et relié en cuir de griffon, d'ixion, de licorne ou de bécémoth, avec des dentelles fantastiques sur le plat, par le Bauzonnet³ de la

1. Jacques-Joseph Techener est un éditeur libraire. Nodier, dans *La Litho-typographie, Lettre du docteur Néophobus au docteur Old-book, à Buckingham, en Bucking-Street* (1839), évoque « la collection de Techener », une bibliothèque facétieuse, distinguée par le choix du papier et la perfection de l'exécution typographique ». Il loue son ingéniosité et son renoncement « à ce mode économique, mais grossièrement matériel » de la réimpression « qu'il faut vouer à toute l'indignation des bibliophiles ». Dans une recension (*Le Temps*) datée 10 décembre 1833 du *Romancero français* édité par Techener et imprimé chez Didot, il valorise même le choix de ses papiers : « ferme, élastique et sonore, le papier employé aux éditions de M. Techener offre au moins une garantie de durée qui manque tout-à-fait au chiffon spongieux, flasque et molasse qu'on appelle du même nom dans le commerce, par un pur euphémisme » (*Critiques de l'imprimerie par le docteur Néophobus, textes choisis et présentés par D. Barrière, éditions des Cendres, 1989, pp. 94, 99-100 et 125*). Nodier a fondé avec Techener, en 1833, le *Bulletin du bibliophile*.

2. Passereau à plumage brunâtre au bec long et courbe et à la longue queue formée de plumes souples dont la longueur peut atteindre le double de celle du corps.

3. Bauzonnet est un relieur dont Nodier loue l'exécution à de nombreuses reprises dans son œuvre. Il associe souvent son nom à celui de Joseph Thouvenin (1790-1834) qui créa un style original de reliure romantique, le décor « à la cathédrale » et copia des reliures anciennes pour satisfaire le groupe de bibliophiles réunis autour de Nodier. « Ses reliures se distinguent par une extrême pureté et par une sévérité de goût qui cependant n'exclut pas la richesse [...]. Il se recommande par la précision et par le fini, par cette recherche de la perfection qui ne veut rien laisser à désirer à la pensée ». Ainsi, il « appropri[e] les reliures aux livres, et le caractère des ornements à celui des composi-

Polynésie, ce qui veut dire au moins son Thouvenin, mais cela coûterait bon¹.

Gloire soit rendue à l'écrivain par qui cet excellent livre nous est venu de loin ! Ce qui nous manque en France, ce n'est pas cette fine gaieté de l'esprit qui effleure en passant, avec l'adresse de l'à-propos, un ridicule superficiel : nous en avons à revendre. C'est cette ironie pénétrante et profonde qui fouille et creuse autour de lui (et qui ne laisse de l'ébranler sur ses racines que lorsqu'elle l'a extirpé). Voyez Cervantes, voyez Butler² ; voyez Swift, voyez Sterne³, ces

tions » (*Exposition des produits de l'industrie française. Typographie - Reliure* (1823) - *Critiques de l'imprimerie par le docteur Néophobus*, op. cit., p. 23). Thouvenin inventa des reliures spéciales pour Nodier, en particulier la première des « dorures à la fanfare » pour orner un des volumes de sa collection *Fanfarses et Cour*.

1. Les contes satiriques ne jouent pas — comme *L'Histoire du Roi de Bohême* — sur l'aspect matériel du livre. Cependant les commentaires bibliophiliques de Nodier rapprochent les contes d'une des modalités du livre excentrique consistant à « accentuer », ou plutôt pousser à la limite, une tendance générale du romantisme à réinvestir le livre en tant qu'objet » (D. Sangsue, *Le Récit excentrique*, op. cit., p. 35).

2. Samuel Butler (1612-1680) est un poète satirique anglais, auteur du poème héroï-comique *Hudibras*, imité de Don Quichotte, avec des emprunts à Rabelais et à Scarron, satire burlesque dirigée contre les puritains.

3. « Avez-vous lu Montaigne, Charron, Rabelais et Sterne ? Si vous ne les avez pas lus, lisez-les. Si vous les avez lus, il faut les relire » (*Moi-Même*, chap. I, op. cit., p. 48). Cf. également les *Miscellanées, Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature* (in *Rêveries*, op. cit., pp. 29 à 32). Daniel Sangsue a démontré la « prégnance du modèle sternien » sur la littérature romantique : « l'intertexte sternien travaille la littérature de la première moitié du XIX^e siècle » (*Le Récit excentrique*, pp. 22 et 24).

gens-là ne se contentent pas d'émonder *luxuriam foliorum*¹ ; ils sapent l'arbre et le jettent mort sur la terre, sans semences et sans rejetons. Ce genre de critique, dont Voltaire et Beaumarchais ont fait un funeste abus en l'appliquant par étourderie ou par méchanceté à tout ce qui nous restait d'idées sociales, avait chez des modèles, malheureusement fort difficiles à imiter, dans Molière et dans Rabelais² ; et il faut que je l'avoue, au préjudice de mes idées philosophiques, si la littérature a ses causes finales, comme toutes choses, Rabelais et Molière ne sont pas arrivés à leur jour, ou bien la providence des vérités nous ménage un Rabelais, un Molière, qui tardent beaucoup à venir. Qu'était-ce, grand Dieu ! que le jargon des *Précieuses* et des *Femmes savantes* auprès de celui qu'on nous a fait, et qui n'a plus de nom dans aucune langue ? *Tartufe*³ lui-même, que le poète a dessiné à si grands traits, serait un méchant écolier dans ce siècle d'hypocrisie et de mensonge, où le faux seul jouit des privilèges du vrai. La postérité aura sans doute beaucoup de choses à nous reprocher, au cas que nous ayons une postérité qui daigne s'occuper de nous ; mais ce qu'elle remarquera de

1. Emonder les excroissances des feuilles.

2. On trouve ici l'expression d'une notion essentielle à la compréhension du premier dix-neuvième siècle, celle des « génies-mères qui semblent avoir enfanté et allaité tous les grands écrivains d'un peuple donné », comme l'écrit Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : au nombre de ces génies, Homère, Dante, Shakespeare et « Rabelais [qui] a créé les lettres françaises : Montaigne, La Fontaine, Molière deviennent sa descendance » (Paris, Garnier, 1947, vol. 2, p. 137). Nodier exprime la même idée, ainsi que Victor Hugo dans son *William Shakespeare (Œuvres complètes, R. Laffont, « Bouquins », vol. Critique, p. 278)*.

3. Orthographe de Nodier.

plus caractéristique dans notre époque, c'est l'absence presque totale du *dériseur sensé* qui a le bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un mépris judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains. Eh quoi ! sera-t-il dit que nous ayons vécu pendant soixante ans sous l'empire des mystifications les plus impertinentes dont la fausse philanthropie, la fausse science et la fausse littérature aient jamais affronté le genre humain (et je ne dis pas trop, je donne le choix, dans tous les âges, à un homme de bonne foi), faudra-t-il que cette nation en cheveux blancs, qui a été représentée par Rabelais dans sa jeunesse et par Molière dans sa virilité, épuise jusqu'au marc le calice d'ignominie où l'abreuvent des charlatans de toute sorte et de toute couleur, dont Tabarin¹ n'aurait pas voulu pour laquais, sans qu'une voix vengeresse ait imposé à ces infâmes jongleries l'opprobre qu'elles ont mérité ? Que font cependant les hommes d'un talent vrai, les hommes dignes d'une haute importante mission, qui viennent prendre tour à tour un rang distingué dans la comédie, dans le roman, dans la satire ? Et il y en a vrai-

1. Antoine Girard, dit Tabarin (1584-1633), est un charlatan qui vendait un baume sur les tréteaux de la place Dauphine. Vanté par La Fontaine et copié par Molière, il est considéré comme l'incarnation même des farceurs de son temps, au point que son nom est devenu nom commun. Un tabarin est un homme qui, monté sur des tréteaux, cherche à amuser le public. Nodier l'évoque dans ses *Miscellanées, Variétés de philosophie, d'histoire et de littérature*, le rapprochant de Bonaventure Des Périers et de son *Cymbalum mundi*, « sublime facétie, à la manière de Lucien » (in *Réveries*, op. cit., p. 32). Nodier associe souvent farces de tréteaux, turlupinades et œuvres littéraires, comme dans le chapitre *Insertion du Roi de Bohême* où il compare son propre style à celui de « Cyrano de Bergerac, Homère, Byron, Chateaubriand, le Seigneur des Accords, Montesquieu et Turlupin » (op. cit., pp. 65-66).

ment beaucoup ! Ils épluchent minutieusement dans leur laboratoire de petits ridicules de salon, de petits travers d'intérieur, à peine perceptibles à ce télescope d'Herschell dont nous parlions tout à l'heure. Ils livrent une guerre de pygmées à de petites turpitudes, naïvement scandaleuses, qui peuvent indifféremment être ou n'être pas, car les esprits sérieux et raisonnables n'auraient jamais conçu l'idée de l'existence de ces originaux, s'ils ne s'étaient amusés des portraits ; ils ramassent des miettes dédaignées à la desserte de Marivaux et de Crébillon¹. Le temps où nous vivons nous a cependant compté des jours dans lesquels Aristophane et Juvénal ne seraient pas de trop ; où cet effronté d'Archiloque² décocherait peut-être inutilement son iambe insolent sur le triple airain dont le vice heureux est cuirassé ; où ce n'est pas assez de stigmatiser les fous et les méchants des pastels de l'esprit et des *pochades* de la fantaisie ; où ce

1. Dans *Des Types en littérature*, Nodier formule la même critique contre les « écrivains de profession » ou les « écrivains de talent » qu'il oppose aux véritables « écrivains de génie ». S'il reconnaît à Lesage « un esprit fin, subtil, inventeur, plein de souplesse dans les formes et d'aptitude dans l'observation, animé de tout le trait d'une gaieté nerveuse et communicative, aiguë de tout le trait d'une saillie pétulante et caustique », il voit en Gil Blas un simple « personnage de convention ». Même critique, dans les termes mêmes du *Voyage*, de Crébillon fils et Marivaux, « des observateurs, mais dont le tact minutieux s'assortissait à merveille aux mesquines proportions d'une société de pygmées » (in *Réveries*, *op. cit.*, p. 54).

2. Archiloque est un poète antique grec, célèbre pour la violence satirique de ses *Iambes*. L'ensemble renvoie à Horace : *Archilochum proprio rabies armavit iambo* (« la rage arma Archiloque de l'iambe, qui lui appartient », *De Arte Poetica*, v. 79). Horace, *Épîtres*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, Paris, « Les Belles Lettres », 1934, p. 206.

serait peu, je le crains, de l'acide et du fer chaud ; et nous attendons encore, non pas Molière qu'il ne faut plus attendre, mais un Lesage ou un Dancourt !¹ La poésie morale et la poésie satirique, ces grandes institutions du genre humain, procèdent précisément aujourd'hui comme le médecin ridicule qui appliquerait des cosmétiques à un pestiféré pour le guérir de quelque tache à la peau. Quand on a reçu de son talent le ministère d'éclairer les hommes, de les corriger et quelquefois de les punir, il faut le comprendre autrement ; c'est plus qu'un métier, c'est plus qu'un art, c'est un sacerdoce.

Je déclare que si l'auteur des *Voyages de Kaout'Chouk* était dans les conditions du concours, c'est-à-dire Français, je l'aurais désigné à l'Académie française comme très digne, à mon avis, de concourir au *prix Montyon*², pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, quoique son ingénieuse blquette n'ap-

1. Lesage est l'auteur du *Diable boiteux* (1707) et de *Gil Blas de Santillane* (1717-1735). Cf. note 1 p. 140. Dancourt, auteur dramatique (*Les Deux Amis*, 1762) et acteur, écrivit une célèbre apologie de la comédie et des comédiens, *L.-H. Dancourt, arlequin de Berlin*, à J.-J. Rousseau, citoyen de Genève (1759), en réponse à la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*.

2. L'économiste Antoine Jean-Baptiste Auger, baron de Montyon (1733-1820) fonda plusieurs prix. Les deux plus importants sont des prix annuels distribués par l'Académie française, le premier distinguant un ouvrage littéraire à caractère moral et le second récompensant un Français pour l'action la plus vertueuse. Maupassant fera de ce prix de vertu le sujet d'une de ses nouvelles, *Le Rosier de Mme Husson* (*La Nouvelle Revue*, 15 juin 1887). Nodier évoque par ailleurs le prix Montyon dans *Paul ou la ressemblance*, en des termes qui rappellent ceux du *Voyage* et pourraient servir de commentaire à l'ensemble des contes satiriques : « C'est pour cela que j'ai juré de ne plus lire d'ouvrages marqués du sceau du savoir et de

partienne en réalité qu'à la critique littéraire et scientifique ; les mœurs sont l'expression manifeste de la raison publique. Elles se développent et se purifient, s'altèrent et périssent avec elles. Montrez-moi un peuple qui ait de la raison, et je vous réponds de ses mœurs. L'impunité des pervers a le même point de départ que le crédit des sophistes. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la vertu, ce qui atteste le mieux la divinité de son origine, c'est qu'elle ne cesse d'être en crédit parmi les nations que pendant l'absence du *sens commun*.

l'esprit, et on ne saurait croire combien il est difficile d'en trouver qui n'aient pas ce cachet fatal, depuis que l'enseignement mutuel et la méthode Jacotot ont mis la littérature transcendante à la portée de toutes les intelligences. Oh ! si j'avais été M. de Monthyon, avec toutes les agréables conditions qui lui ont permis de doter si richement ses héritiers, que j'aurais fondé de beaux prix en faveur des ignorants et des simples, et que je prendrais de plaisir, du monde où il habite, à les voir distribuer, au jugement des mères de famille et des petits enfants ! quelles bonnes primes j'aurais attachées à la publication d'un livre ingénu où la foi tient lieu de science, où l'expérience tient lieu d'étude, où le sentiment tient lieu d'habileté ; où le naturel ferait oublier au besoin l'absence de talent s'il était bien prouvé que le talent fût autre chose que le naturel ! Avec quelle munificence, toutefois plus économique et plus facile que la sienne, j'aurais voulu produire en abondance tous les ans, pour l'instruction et le bonheur de la multitude, ces délicieuses compositions qui saisissent l'âme par des sympathies si vives, et qui la pénètrent d'enseignements si utiles et si doux : l'Odyssee, les Voyages de Pinto, les Contes de Perrault, les Fables de Pilpay, d'Esopé, de La Fontaine,

Télémaque, Robinson, D. Quichotte, les Hommes volants ! On sent bien qu'il n'est question ici que des livres de l'homme, mais quels hommes et quels livres, grand Dieu ! que ceux dont je viens de parler ! voilà de l'argent bien employé ! voilà une bibliothèque de véritable progrès humanitaire ! et le peuple qui l'adopterait, voilà un peuple digne d'envie, un peuple qui mérite que l'on vive de l'air qu'il respire et qu'on se réchauffe à son soleil ! M. Herschell le trouvera peut-être dans la lune. En attendant, je n'ai pas renoncé à raconter des histoires auxquelles je suis souvent le seul à croire, et je voudrais bien savoir pourquoi, mes histoires réunissant tous les motifs de créance que l'on peut chercher dans les histoires, la vraisemblance des faits et la loyauté du témoin désintéressé qui les rapporte » (*Œuvres complètes, op. cit.*, pp. 255 à 257).

Appendices

.

20

21

Honoré de Balzac
LETTRE À M. CH. NODIER SUR SON ARTICLE INTITULÉ
« DE LA PALINGÉNÉSIE HUMAINE ET DE LA RÉSURRECTION »,
Revue de Paris, 21 octobre 1832
[extraits]

Annecy, 8 octobre 1832.

Mon cher Nodier, excusez l'épithète, je ne vous la donne pas dans l'acception que vos nombreux amis rendent presque vulgaire, et que n'autoriseraient encore ni les souvenirs de mes soirées passées à l'Arsenal, ni le sentiment de bienveillance par vous si gracieusement accordée aux artistes et à vos collaborateurs. Non, ce bon adjectif émane d'une gratitude personnelle que m'inspirent vos écrits ; il est l'expression de plusieurs jouissances ressenties dont je veux vous remercier, certain d'être l'interprète de tout un public.

J'ai lu tardivement ici, non loin du torrent où Puck expira¹, votre article biblique, encyclique et conjectural, sur la palin-

¹ Allusion au *Roi de Bohême*, « délicieuse plaisanterie littérale, pleine de dédain, moqueuse, [...] satire d'un vieillard blasé, qui s'aperçoit à la fin de ses jours du vide affreux caché sous les sciences, sous les littératures », que Balzac considérait, au même titre que *La Chartreuse de Parme* de Stendhal ou *L'Ane mort et la*

génésie humaine et la résurrection' ; rassurez-vous... Je l'ai compris.

Pour beaucoup de chrétiens et d'infidèles, il est inintelligible. Soit dit en passant, vous, si fort de votre phrase toute française, habituellement pure et transparente, où la pensée est enchâssée comme un insecte d'or ou d'azur pris dans un morceau d'ambre, vous l'avez très peu chrétiennement fortifiée contre l'assaut des esprits bourgeois par des expressions techniques, par des mots forgés, *more Rabelaisiaco*², sans avoir eu la précaution d'y joindre le glossaire de ce langage palingénésique. Mais vous n'avez écrit que pour quelques fidèles ; il faut vous savoir gré de ce courage, par un temps où la littérature courtise les masses.

A certaines personnes, votre article pourra sembler n'être qu'une moquerie fantastique, dans laquelle vous aurez, avec insouciance, dépensé, [...] les trésors de votre profonde érudition, vous amusant à broder une méchante serge de fleurs délicatement ouvragées, colorées, caprice de fée, rêverie délicate d'un poète voyant des vaches brunes dans ses tisons, et riant de ses illusions au moment où d'autres commencent à les partager.

Mais il se rencontrera peut-être aussi des têtes carrées, au crâne desquelles cette bulle antédiluvienne, ou postumulaire, entrera comme un coin que, par une matinée d'hiver, pousse dans quelque quartier de hêtre un frileux portier... Votre article la leur cassera, sans la leur illuminer. Mais n'auriez-vous pas médité, de concert avec notre directeur, de racoler, pour la *Revue de Paris*, parmi les platoniciens, les sweden-

femme guillotinée de Janin, comme un des romans fondateurs de « l'École du désenchantement » (*Lettres sur Paris*, XI).

1. Paru dans *La Revue de Paris*, un mois auparavant, en août 1832.

2. Plus à la manière de Rabelais.

borgistes, les illuminés, les martinistes, les boëhmenistes, les voyants, les extatiques, peuple-poète, essentiellement croyant, acharné à comprendre et nullement à dédaigner !... Treuttel et Wurtz¹ n'ont certes pas réimprimé à votre insu plusieurs de ces œuvres mystiques où les abîmes de l'infini semblent organisés, et où bien des intelligences trop faibles, trop fortes peut-être, aiment à se perdre comme un voyageur dans les souterrains de Rome ; songez que je respecte ces œuvres ; vous trouveriez Swedenborg, M^{me} Guyon, Sainte Thérèse, M^{me} Bourignon, Jacob Bœhm, etc., complets, reliés par notre ami Thouvenin, sur une tablette particulière de ma bibliothèque.

Aussi, mon cher Nodier, ai-je pris votre article gravement, quoique ma tête soit déplorablement ronde, et que je passe pour être un frivole conteur, *un amuseur de gens*, a dit notre savant collaborateur Ph. Chasles, lequel me conseillait d'ennuyer un peu notre public pour lui inspirer du respect, l'ennui étant une puissance.

Mais, *in petto*, vous m'acquitterez, je l'espère, de cet arrêt. Vous avez éprouvé mieux encore que je ne l'éprouve, moi, jeune, la pédantesque infirmité des jugements par lesquels les contemporains parquent un écrivain dans une spécialité, lui dénie les connaissances auxquelles il s'est adonné le plus amoureusement, et, pesant sa pensée inconnue du même poids dont ils se servent pour estimer sa vie extérieure, veulent lui conformer l'âme à ses goûts apparents, à ses fantaisies d'artiste, lui refusant d'être complice de ses écrits, lui interdisant d'être de son opinion savant de la science dont il s'occupe, occupé de la science dont il sonde plus promptement que tous autres les obscurités mystérieuses. Singulières

1. Libraires strasbourgeois.

gens !... Inhabiles à s'expliquer les phénomènes de l'étude, ils se contentent d'un préjugé pour consoler leur amour-propre blessé, croyant que vous rencontrez des pensées larges, fécondes, comme l'hirondelle attrape ses tipules en fendant l'air, le soir, par hasard. [...]

Je me suis voué depuis de longues années à quelques idées qui touchent aux vôtres par les points les plus éloignés du centre de l'éblouissante et vaste circonférence par vous si poétiquement parcourue ; mais je les étudie dans un ordre de pensées que je crois être moins vague et moins confus, s'il est possible, toutefois, d'introduire de l'ordre dans le vague et dans la confusion ; mais l'homme possède, vous le savez, vous si connaisseur en nomenclature, l'incontestable faculté de tout enrégimenter, numéroté, emballer, mettre en bocal, classer, tailler ; témoin le Muséum et les dictionnaires. — Or, comme en littérature et en philosophie théurgique, les ténèbres doivent être pour tout le monde, et que je pâture souvent sur ce terrain communal, j'ai eu l'orgueilleuse démangeaison, l'outrecuidance de vous critiquer, de vous faire enfourcher mes nuages grisâtres après avoir galopé sur les vôtres, si multicolores, si fluidement éclairés. En gentleman de la plus haute aristocratie littéraire, refuserez-vous d'essayer mes chevaux, quand j'ai poliment fatigué tous ceux de votre écurie ?...

Pardonnez-moi d'égayer la critique de matières si graves, si sérieusement importantes ; je vous promets que l'obscur n'y perdra rien, et il y aura des paragraphes où nous nous comprendrons à peine, sauf les trois Allemands qui, par état, devinent presque tout ; mais je crois utile de consacrer çà et là par charlatanisme quelques phrases pour ne pas décourager les entêtés et les fats qui auraient la prétention de nous entendre, et leur donner le droit de dire en hochant la tête devant nos ennemis :

« Eh bien ! je vous assure qu'il y a quelque chose dans ces articles-là !... »

Donc, selon vous, mon cher Nodier, la création n'est pas achevée ; car je ne pense pas que vous ayez pris le mot *fini* dans le sens contraire d'*infini*¹ ; donc, les jours de la Bible sont d'incommensurables siècles d'enfantement dont nous sommes une révolution partielle ; donc, vous reprenez à votre compte le système de Leibniz, si magiquement transfiguré dans les passages harmonieux de votre article où vous déroulez une vie confuse dans les métaux, pensée progressive, échauffée par un soleil inconnu, gagnant de proche en proche la masse des êtres pour aboutir à l'homme ; puis continuant l'homme par l'ange, vous lui donnez apocalyptiquement l'agréable espoir de revivre *en être compréhensif*. — N'est-ce pas le sens intime de votre article ? Pensée toute panthéiste, mélangée de spinosisme, trempée de christianisme, arrosée d'histoire naturelle et de phrases platoniciennes ?...

N'ayez pas peur, mon bon Nodier, je ne veux pas apporter le couperet de l'analyse et des mathématiques sur le cou gracieux, sur les ailes diaprées de vos Chimères ; je vous l'ai dit, j'ai voyagé sur leur croupe étincelante de poésie, et c'est entre elles et moi, à la vie, à la mort !... [...]

Nodier, au nom des ravissantes choses dont vous êtes un des plus passionnés amants, au nom des fleurs visibles, des

1. Balzac cite ici Nodier, écrivant dans son propre article : « J'en ai conclu que si la destinée de l'homme n'était pas finie, c'est que l'homme n'est pas une fin de la création. C'est qu'il n'est qu'un épisode passager dont le dénouement se cache dans celui de l'action universelle. J'ai compris que la vie de dérision et d'erreur que nous traînons sur la terre, et qui ne paraîtrait pas autrement que le jeu ironique d'un mauvais esprit, était au contraire tout ce qu'elle doit être dans le système toujours vivant et toujours progressif d'une création qui se continue » (*op. cit.*, p. 216).

jolis insectes, des mille élégants chefs-d'œuvre de la botanique et de la zoologie qui tapissent vos pages, revivent dans vos phrases, que vous savez si sentir en votre langage panoramique, et qui sont le cachet de votre style, au nom de cette belle nature, je vous ferai très audacieusement cette question :

« Avez-vous en votre génie intuitif la plus légère partie de ce qu'on nomme *la certitude* sur la marche de la création ?... La perfectibilité monte elle ou descend-elle ? Le mouvement ascendant de votre vie rectiligne est-il plus probable que le sens inverse ? Revenons-nous du ciel, ou y allons-nous ?... Le chemin est-il en dessus ou en dessous de notre espèce ? Qui a tort, de l'instinct incommutable des créations que nous regardons comme inférieure à nous, ou de la raison vacillante, mobile de l'état de haillon ? [...]

Nodier, ma critique n'est teinte ni d'amertume, ni d'ironie ; elle procède d'une recherche logique de quelques vérités, et c'est mu par un sentiment d'estime pour vos œuvres, que je vous signale les dangers d'un article où vous amoindrissez la puissance infinie de Dieu, où vous faites marcher la création sans savoir ni si elle marche, ni dans quel sens elle marche, ni pourquoi elle marche, et où vous n'avez pas tenu compte des mondes brisés que Herschell a rencontrés dans l'espace, demandant l'aumône à l'entrée d'un système planétaire où ils pussent s'arrondir.

Vous qui touchez par tant de points à la science humaine, vous dont la parole doit influer plus fortement que vous ne le pensez dans votre touchante modestie, sur le siècle et sur la littérature, pourquoi n'employez-vous pas l'autorité de votre talent à maintenir nos connaissances dans l'admirable voie d'analyse que leur ont faite, depuis un siècle, ces grands inventeurs de sciences, ces génies dont vous pouvez, par un rare privilège, admirer les diverses portées : Newton, Ch. Bonnet, Buffon, Bichat, Cuvier, Laplace, Lavoisier,

Monge, Mela, Bernard de Palissy, Herschell, Gall. Vous qui avez tant lu, tant appris, tant médité, tant comparé dans les études prodigieuses dont témoignent toutes vos pages, pourquoi ne pas rattacher vos écrits à quelque idée générique ? J'ose vous adresser ce vœu parce que je ne l'ai pas formé seul, parce que vous avez des amis inconnus auxquels votre gloire est patriotiquement précieuse, et qui, sur la foi de vos aperçus si souvent lumineux, espèrent de vous plus que vous n'en espérez vous-même. [...]

[...] Laissez les impuissances scolastiques du Moyen Âge ; usez de votre sacerdoce intellectuel dans un grand but de science réelle et de consolation philosophique. Essayez de convaincre l'humanité, sans en détruire les poétiques religions, qu'il faut laisser Dieu dans les sanctuaires inconnus où il s'est dérobé volontairement à nos regards.

Une seule pensée creusée avec sincérité doit toujours écraser notre raison ambulatoire, et je ne crois pas que cette pensée, quelque dissolvante qu'elle soit, puisse détruire aucune des idées religieuses dont le monde s'est nourri ; ne doit-elle pas servir au contraire à nous rejeter humbles et petits, après nous être usés contre le plus grand des mystères ?

La matière et Dieu sont contemporains, ou Dieu préexistait à tout, seul, unique. Le génie le plus gigantesque et la raison humaine amassée depuis les quatre-vingt-dix mille ans de Laplace, ne sauraient imaginer un troisième mode pour ce problème insoluble, à moins de faire table rase et de supprimer matière et Dieu.

Or, [...] nous tomb[erions] dans un abîme où périssent les lois, les religions, les crimes et les vertus...

[...] Maintenant, mon cher Nodier, j'ai peut-être acquis le droit de vous dire que vous avez abordé, en travers peut-être, de grandes questions relatives à la nature humaine ; mais vous les avez abordées conduit à elles par un esprit d'une

haute transcendance, vous en avez le pressentiment et l'appétit ; vous en faites le tour, animé d'une admirable curiosité philosophique. Certes, l'erreur est permise en des inductions si ténébreuses, et je ne sais s'il faut vous blâmer ou vous louer de ces courses aventureuses en des sentiers peu pratiqués, pour arriver à une porte qui n'a point été ouverte ; là j'aurais voulu en vous des expressions plus hypothétiques ; quel est ce sentier vierge des pas de cette race essentiellement grimpeuse et voyageuse, dont nous faisons partie, et qui fouille tout à l'exception de sa propre nature à elle encore inconnue ?

Je ne contredirai certes aucune des observations contenues dans ma lettre en admettant [...] l'existence de plusieurs faits psychologiques, auxquels vous paraissez croire, et si singulièrement distinct des phénomènes habituels de notre nature que leur étude peut enfanter les hallucinations les plus bizarres dans la pensée, les théories les plus fabuleuses dans la science. Votre esprit translucide a souvent voulu pénétrer l'espace, le temps et le sommeil ; vos pages métaphysiques en accusent de longues méditations, et je ne crois pas que depuis l'existence des académies auxquelles vous manquez et dont vous vous moquez, aucune société pensionnée ait jamais proposée question plus utile que la vôtre ainsi conçue :

« Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé qu'il fendît l'espace sur des ailes, comme toutes les créatures volantes dont il est entouré, rêve-t-il si souvent qu'il s'y élève d'une puissance élastique, songe mentionné dans tous les onéirocritiques anciens, si cette prévision n'est pas le symptôme d'un de ses progrès organiques ? »

J'ai supprimé, de mon autorité privée, la comparaison de notre mouvement avec celui de l'aérostat, la question me paraissant ainsi plus simplement et plus abstractivement posée. Votre article n'eût-il que cette demande scientifique

adressée à l'Europe studieuse, à ce peu d'hommes incessamment penchés à la clarté des lampes, sur le texte éternel offert par la puissance omnivore, centripète et centrifuge, sise dans l'immense et minime dédale de notre cerveau ; votre article, Nodier, doit vous attirer un jour une gloire incontestable, et vous élever au-dessus des académies inutiles d'où souvent l'on chasse à coups de fourches les faits, quand ils brisent les petits systèmes de nos seigneurs les académiciens.

Et je suis arrivé au moment où je vais faire avancer mes nuages, mélangés sans doute d'erreurs et de vérités, et vous donner le droit de haute et basse critique sur mon insolente réfutation de deux ou trois de vos phrases, sauf la vérification future de nos systèmes par l'être *compréhensif in sæcula sæculorum*.

Vous avez assemblé, malgré votre aversion pour les académies, un concile assez imposant où vous accumulez, par le jeu d'une pompe aspirante toute intellectuelle et fantastique, une somme effrayante de genre humain, et vous déniez à ces grands hommes convoqués en cinq lignes¹ le pouvoir d'expliquer l'espace et le temps. Attendu l'état de silence auquel la mort les a réduits, il leur est fort difficile de vous répondre ; et vous vous êtes mis commodément dans la situation superbe d'un prédicateur apostrophant les damnés ; puis vous avez ôté la parole à vos auditeurs. Ne serait-ce pas la plus audacieuse des entreprises que de se constituer l'orateur de cette chambre où toutes les sciences ont un député... Il ne me

1. Nodier écrit : « sept ou huit génies immortels ont résumé toute les sciences de l'espèce avec une supériorité accablante ; Pythagore, Platon, Aristote, Descartes, Charles Bonnet, Cuvier et je ne sais qui encore ; [...] Qu'ont-ils appris à l'homme, sinon ce qu'il avait appris au pied de l'arbre d'Adam ? C'est qu'il a dévoré inutilement le fruit de l'arbre de la science, et qu'il doit mourir » (*ibid.*, p. 226).

reste pas d'autre ressource que de vous détacher un autre concile de savants, morts bien entendu, composé de Kant, de Fichte, d'Apollonius de Tyane, de Porphyre, de Van Helmont, de Boerhaave, de Plotin, etc. ; excusez si je ne vous en donne pas davantage ou si me trompais, je vous écris avec une plume d'auberge, sans un livre [...]. Vous excuserez mon dénuement et mes folles, fantaisies, vous si obéissant aux tentations diaboliques des passions et des caprices.

Or, mon cher Nodier, ni l'espace ni le temps n'existent, en dehors de l'homme du moins ; Fichte et beaucoup de grands génies les ont abstractivement, philosophiquement niés. Le temps et l'espace sont, dans l'acception que vous donnez à ces mots, une seule et même chose, qui est, par rapport à nous, un produit du mouvement, et le mouvement est comme l'espace, un abîme aussi profond que l'idée de Dieu, et où notre raison devient infirme quand nous voulons le pénétrer. Le sommeil, autre gouffre où nous pouvons nous plonger avec la chance de retrouver nos pantoufles aux pieds de notre lit, plus heureux qu'Empédocle, et dont vous semblez avoir étudié les phénomènes si notablement excentriques, qui d'inductions en inductions nous mettraient sur la trace de vérités perdues, de sciences évanouies, le sommeil montre souvent à un homme de bonne foi l'espace complètement anéanti, dans sa double forme de *temps* et d'*espace* proprement dit. Vous avez raconté plusieurs de ces preuves bizarres en apparence, mais toujours vraies, dans un article sur le sommeil¹, dont je me souviens encore ; enfin Smarra, votre magique Smarra ne semble l'épisode poétique d'un grand ouvrage sur le sommeil, épisode où vous avez avec un merveilleux talent fait saillir en dehors des parois cervicales, les accidents les plus insaisissables de notre pouvoir inté-

1. « De quelques phénomènes du sommeil », *Revue de Paris*, 1831.

rieur. Le sommeil démontre logiquement, par une chaîne de raisonnements dont quelque beau génie déduira l'ensemble, comme les Cuvier, les Laplace ont arraché des faits à un océan de pensées, que l'homme possède l'exorbitante faculté d'anéantir, par rapport à lui, l'espace qui n'existe que par rapport à lui ;

De s'isoler complètement du milieu dans lequel il réside, et de franchir, en vertu d'une puissance locomotive presque infinie, les énormes distances de la nature physique ;

D'étendre sa vue à travers la création sans y rencontrer les obstacles par lesquels il est arrêté dans son état normal ;

Et enfin d'obtenir une certitude mémoriale des actes dus à l'exercice de cette faculté.

Les études psychologiques, dirigées dans une voie d'analyse, acquerront sans doute une consistance mathématique, cesseront d'être creuses et conjecturales. Espérons-le, pour la gloire de notre époque déjà si grande, pour notre France déjà géante quand le siècle naissait. Les bornes d'une simple lettre ne me permettent pas d'embrasser autrement que par l'énumération les magnifiques irradiations de cette science nouvelle ; mais les prodiges de la *volonté* en seront le lien commun, auquel se rattachent et les découvertes de Gall, celle du fluide nerveux, troisième circulation de notre appareil, et celle du principe constituant de l'électricité ; puis les innombrables effets magnétiques, ceux du somnambulisme naturel et artificiel dont s'occupent les savants de Danemark, de Suède, de Berlin, d'Angleterre, d'Italie, et que nient ceux de notre Paris, tour à tour si stupides et si intelligents, si froids et si passionnés. Flourens et Magendie¹ font graviter,

1. Pierre Flourens (1794-1867) et François Magendie (1783-1855) sont des savants et physiologistes français. Leurs travaux portèrent principalement sur le système nerveux.

sans le savoir, leurs recherches dans une sphère d'effrayantes réalités. Ils tuent bien des poésies sous leur scalpel, et sous leur scalpel renaîtront de vastes pouvoirs !... Ce sera quelque magnifique échange !... Sans doute la superstition du *double*, je puis en parler à vous qui avez réhabilité les paroles gelées de Rabelais, et retrouvé par fragments l'ancien bon sens des nations disparues, dans vos pages sur les superstitions si naïvement nommées paradoxales, en haine de votre supériorité peut-être ; donc, alors le *double* de l'Allemagne deviendra l'un des faits les plus vulgaires de notre nature mieux connue, un fait aussi vrai, mais aussi incompréhensible que les phénomènes de pensée, de mouvement, par nous quotidiennement accomplis, sans songer et à leur profondeur sans fond. Alors l'*homo duplex* de Buffon sera le point de départ ou le but commun de mille observations relatives à la séparation possible des deux natures, des deux actions, du verbe et du fait, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, sans cesse accouplés, séparés sans cesse en nous. Alors, si vous et moi sommes encore de ce monde, nous lirons dans l'œuvre d'un savant, qui peut-être tête en ce moment, au globe veiné d'azur, le lait de sa mère, la solution de votre sagace demande ; et si nous pouvons le comprendre, nous vieillards au chef branlant, nous y verrons que l'effet jadis observé par vous résulte de la désunion de nos deux natures : j'emploie ce mot à défaut de celui dont nous gratifiera le grand homme au maillot pour nommer quelque chose d'innommé dans notre langage actuel : c. q. e. a. d.¹

La résurrection humaine serait peut-être explicable par la post-existence du *spécies*² inconnu de cet être nouveau ;

1. Ce qui est à démontrer.

2. Espèce.

mais la résurrection est un dogme de foi : la science peut le nier et les savants peuvent y croire. — Quant à moi je ne me prononce pas, parce que j'étudie, et qu'un fait apparent est souvent détruit par un fait latent. Notre chimie a déjà dévoré tant de nomenclatures que ce serait folie de se passionner pour les accidents dubitatifs de la psychologie. Je pense actuellement, en mettant à part les illusions dont j'aime à me nourrir, que l'homme doit être une créature finie, mais douée de facultés perfectibles. En voyant un crétin, un épicier, un journaliste, Schnetz, Lord Byron et Cuvier¹, six types entre lesquels peut se caser l'espèce humaine, nous interrogerons Dieu sur notre destinée, sans songer que les mêmes variations se retrouvent dans la nature inférieure, par exemple, chez les chevaux en liberté des steppes asiatiques, où ils élisent pour chef le plus beau d'entre eux ; parmi les chiens, qui, chassant en commun, renvoient le chien dont le nez est infirme, et battent celui dont le courage, la vigilance ou la voix ont été en défaut. Mais il faudrait faire non pas une simple lettre, mais exécuter tout un ouvrage entrepris, laissé, repris déjà depuis dix ans, pour expliquer toute ma pensée. Or je ne suis pas aussi certain que vous l'êtes de conserver mon auditoire et de colorer les nuages furtifs nés de mes longues études. Puis il est tard ; je me suis promené toute la journée sur le joli lac d'Annecy, en lisant votre article et l'interprétant au gré des paysages, en consultant le ciel et les eaux. Enfin ma notice biographique sur Louis Lambert² contient quelques-unes de ces idées sous une forme dramatique ; elles y agissent. Il

1. C'est-à-dire un peintre, un écrivain et un savant.

2. Balzac rédige en effet cette *Lettre* quelques jours avant d'achever la rédaction de la première version de *Louis Lambert* ; il prête au personnage éponyme un essai de jeunesse, le *Traité de la volonté*.

serait donc inutile de me répéter ; défaut dans lequel nous tombons, vieillards, et que, jeunes, nous devons éviter.

J'ajouterai cependant, en manière de madrigal, que je ne crains pas de vous redire mille chose affectueuses, et de vous attester l'innocuité d'une critique courageuse. Ne pouvez-vous pas maintenant victorieusement dissoudre mes doutes, et me convaincre d'ignorance peut-être ?...

Agréez les bons souvenirs d'un voyageur qui ne parcourt pas les lieux où vous avez été sans admirer la poésie que vous y avez semée.

DE QUELQUES NOTIONS
NODIÉTISTES

PALINGÉNÉSIE

La palingénésie (du grec *palin*, de nouveau et *genesis*, naissance) est une théorie appartenant à la philosophie de l'Histoire, déjà développée par les Stoïciens, selon laquelle le même genre d'événements se succéderait sans cesse dans un même ordre, selon un cycle sans fin. Cette notion sera reprise par les premiers Evangélistes (en particulier le Jésuite Kircher) et au XVIII^e siècle par Charles Bonnet, savant et illuministe genevois. La palingénésie connut enfin une grande vogue au XIX^e siècle, accompagnant les réflexions philosophiques et littéraires sur l'Histoire, dont l'exemple le plus célèbre est l'*Essai de palingénésie sociale* de Ballanche, de 1827 : l'humanité, passant par un cycle d'épreuves et d'explications voulues par la Providence, doit arriver à la perfection. Nodier s'insurge à de nombreuses reprises dans son œuvre sur cette notion absurde, cette « pensée hasardeuse », critiquant Saint-Simon, Fourier ou Ballanche, en particulier dans *De la palingénésie humaine et de la résurrection*, essai dans lequel il ironise sur l'alliance inconciliable des termes ballanchiens : « ces deux expressions s'excluent mutuellement, à mon sens, puisque la génésie est une œuvre de création qui suppose l'action d'un pouvoir supérieur, et que la société n'est qu'une œuvre d'instinct, dont l'accomplisse-

ment est attribué à l'organisme borné d'une espèce. L'homme a fait sa société selon sa puissance, parce qu'il lui a été donné de la faire. Il ne lui a pas été donné, à lui, de se faire meilleur ». Pour Nodier, l'homme n'est en rien perfectible, il doit même disparaître « pour faire place à une espèce nouvelle » : « j'en ai conclu que si la destinée de l'homme n'était pas finie, c'est que l'homme n'est pas une fin de la création. C'est qu'il n'est qu'un épisode passager dont le dénouement se cache dans celui de l'action universelle ». Dans cette perspective critique, l'adjectif « australe », que Nodier accole à palingénésie, est particulièrement ironique (*De la palingénésie humaine et de la résurrection* est reproduit dans les *Réveries* de Charles Nodier, *op.cit.*, pp. 211 à 241).

PANTOUFLE

La pantoufle est un grand motif des œuvres de Nodier. Figurant dans le titre d'un conte de jeunesse (*La plus petite des pantoufles*), elle est l'objet d'une ample digression de *L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*, nommée « explication » et débutant par une série de questions : « PANTOUFLE ! que signifie ce mot ? Quelle est son acception usuelle ? Où trouve-t-on sa définition logique ? De quelle langue ancienne ou moderne est tirée son étymologie ? Est-il indigène ou exotique ? Est-il autochtone ou de seconde formation ? Est-il radical ou dérivé ? Représente-t-il un fait matériel ou un emblème ? L'auteur l'emploie-t-il au sens propre ou au sens figuré ? [...] » (*op. cit.*, pp. 99 à 106). Cette réflexion au second degré se poursuit dans la *Correction* qui clôt le roman (*ibid.*, pp. 394 à 396). Jean Richter, dans « Nodier, dériseur sensé, autour de *L'Histoire du Roi de Bohême* », signale que « la pantoufle est le verbe créateur et son agent, le poète est constamment représenté dans les

écrits de Nodier par Empédocle à la phallique sandale »
(*Archives des Lettres Modernes*, n° 42, 1962, p. 12).

PERFECTIBILITÉ

La perfectibilité est pour Nodier une notion absurde, sans fondement ancien, forgée de toute pièce par les modernes dans leur glorification des sciences. Or, s'il est possible de concevoir une perfectibilité dans l'industrie manuelle ou le travail mécanique, l'homme ne peut quant à lui changer de nature ou se perfectionner, mais seulement augmenter le volume de ses connaissances ou découvertes. Pour Nodier, « il n'y a rien de nouveau sous le soleil » et « le dix-huitième et le dix-neuvième siècles se sont cru découvreurs par une raison toute simple, c'est qu'ils étaient souverainement ignorants ». « Ce que nous pouvions a été fait, et tout ce qui a été fait se fera. Le monde a été jeune, il est vieux ». Il n'est pas de perfectionnement possible pour Nodier, l'histoire est un cycle, et sa critique de la perfectibilité rejoint celle de la palingénésie : « le mieux, en quelque chose qu'on l'imagine, est une illusion pour ceux qui savent, un objet de d'amertume et de dérision pour ceux qui meurent. Le pronostic infaillible des sociétés à venir est tout entier dans l'histoire des sociétés anéanties. [...] Ce type idéal de perfectionnement est la plus vieille des rêveries sociales : et cette illusion doit suivre l'espèce jusqu'à sa décrépitude où nous sommes, et jusqu'à sa mort où nous touchons. Toutes les espérances de la race humaine se meuvent dans le vide. Sa seule destinée essentielle est de durer sous différentes formes, et de finir sans avoir atteint à son but, parce que le but qu'elle cherche est placé hors de sa destinée naturelle ». « Tranchons le mot une fois pour toutes : la société est un cercle vicieux et très vicieux ; elle ne peut pas en sortir, parce qu'elle n'a pas dans son organisation les facultés excentriques qui la jette-

raient en dehors ». L'ensemble théorique de cet essai sur *La Perfectibilité de l'homme* trouve un écho narratif dans *Hurlublu*, dans sa critique d'une absurde perfectibilité et son registre satirique. Comme l'écrit Nodier « si le nouveau est possible, c'est dans l'absurde qu'il faut le chercher. La vérité est limitée, et l'absurde ne l'est pas » (*De la perfectibilité de l'homme et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation*, in *Réveries*, *op. cit.*, pp. 157 à 162).

Table des matières

Préface	7
Hurlubleu	27
Léviathan le Long	69
Zérothoctro-Shah	99
Voyage pittoresque et industriel	117
Appendices	145
Honoré de Balzac	147
Lettre à M. Ch. Nodier	
De quelques notions nodiéristes	161

Cet ouvrage
Contes satiriques
troisième volume de la collection
Littérature
a été conçu et composé par
La Chasse au Snark
&
THALES
01 48 70 25 20

Dépôt légal : février 2001
Copie Édition 01 53 24 14 34

Publiés dans les années 1830-1836, les quatre contes formant le cycle du « dériseur sensé » nous invitent à découvrir un Charles Nodier méconnu, a priori assez éloigné du conteur fantastique ou du commentateur de la Révolution française qu'il reste dans nos mémoires. Ces « excursions » littéraires et scientifiques nous entraînent à la recherche de l'homme parfait, dans un voyage étrange à la surface du globe, mais aussi sous terre et dans les airs.

Ce parcours géographique — qui est aussi un roman d'anticipation — est l'occasion pour Nodier de livrer un témoignage politique, social et littéraire sur son siècle, ses espérances et ses errances, dans un style ironique, loufoque, mettant à mal les idéologies progressistes de son temps.

Par la dérision, l'ironie, les réécritures soulignées, Nodier refuse les conventions tant sociales que littéraires, explore les états seconds de la conscience, perturbe les normes établies, dérouté son lecteur et l'invite finalement, en une distanciation salutaire, à faire l'usage de ses « facultés excentriques ».



9 782914 015073

ISBN 2-914015-07-0
110 FF